

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS MOEURS COUTUMES, ETC.

CHILI,

PAR M. CÉSAR FAMIN.

IL faut que l'homme soit doué d'une force de volonté bien puissante pour ne pas reculer, en de certaines circonstances, devant les destinées auxquelles il se croit appelé! Depuis trois siècles qu'ils se sont établis au Chili, les Européens y ont vu passer, tour à tour, les guerres de la conquête, celles de l'Araucanie et celles de la révolution; et, depuis trois siècles encore, leurs champs ont été bouleversés et leurs habitations détruites, chaque année, par des tremblements de terre périodiques, triste mais inévitable conséquence de la présence de plus de vingt volcans en continuelle fermentation. Cette guerre de tous les moments, que la nature leur déclare, n'a cependant jamais inspiré aux habitants du Chili le désir de mettre un terme à leurs discordes. Sans cesse on voit éclore ici de nouvelles scènes de violence, non-seulement entre les indigènes et les étrangers, mais encore entre les diverses nations de la même race.

Placé à une grande distance de ce théâtre politique, n'y attachant aucune crainte comme aucune espérance, nous entreprenons avec confiance d'en écrire l'histoire, que nous allons faire pré-

céder de quelques détails indispensables sur la géographie et l'état physique du pays.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

TOPOGRAPHIE. Le Chili forme une des subdivisions les plus naturelles de l'Amérique du Sud. Borné au nord par la république de Bolivia, dont il est séparé par le Rio-Salado et le grand désert d'Atacama, il confine au sud avec la Patagonie, et occupe le revers occidental des Andes, entre les 25° et 44° degrés de latitude australe. Sa largeur se déroule, depuis le sommet de la Cordillère jusqu'au grand Océan, sur un espace qui varie de vingt à soixantedix lieues; sa longueur est de cinq cents lieues communes, et sa superficie de treize mille quatre cent trente-six. Son aspect est celui d'une bande étroite ou d'un parallélogramme divisé obliquement par des groupes de hautes montagnes et de profondes vallées qui s'abaissent graduellement et descendent sur le bord de l'Océan.

ÉTYMOLOGIE. Il existe trois opinions sur l'origine du mot *chili*, que les Espagnols prononcent *tchilé*. Selon

Zarate, *chili* vient de *chil*, qui, dans la langue péruvienne, signifie froid; ce nom aurait été donné à la contrée qui fait l'objet de cette notice, à cause des montagnes neigeuses qui l'entourent : cette opinion est peu satisfaisante. D'autres font dériver *chili* ou *tchilé* de *quile*, nom indien du Rio-Quillota, un des principaux fleuves du pays. Enfin, selon les indigènes et d'après l'opinion du savant Molina, ce nom vient de celui de certains oiseaux de la famille des grives, très-communs ici, et dont le cri ressemble au son du mot *tchil* ou *tchili* (*turdus ater*, *turdus thilius*).

GOLFES, FLEUVES ET RIVIÈRES. La côte du Chili, baignée par le grand Océan austral, offre de nombreux enfoncements protégés par des promontoires, de simples langues de terre en saillie, ou des îles. Les plus importants sont : le golfe de *Coquimbo*, la baie de l'*Almendral*, près Valparaiso, le golfe de *Talcahuano*, près la Conception, et celui que les Espagnols nomment *Ancud*, entre la Patagonie d'un côté, et les archipels de Chiloe et de Chonos de l'autre.

Les torrents qui proviennent de la fonte des neiges et les eaux de la Cordillère alimentent une centaine de rivières, et quarante fleuves environ, indépendamment d'un grand nombre de ruisseaux obscurs et sans nom. Les principaux fleuves sont, en venant du nord, le *Rio-Salado*, qui sépare le Chili de la Bolivie : ses eaux sont salées, ainsi que son nom l'indique; le *Copiapo*, le *Huasco*, le *Coquimbo*, qui ont donné leurs noms aux villes qu'ils baignent; le *Limari*, le *Quillota*, également appelé *Aconcagua* ou *Rio-Quile*, du nom de deux bourgades qu'il traverse dans sa course. Nous avons déjà dit qu'il existait une opinion qui faisait dériver le nom du Chili, en espagnol *Chile*, de celui du *Quile*. La vallée du *Rio-Quile* est riche et pittoresque (voy. pl. 4); le *Maypo*, dont le principal affluent est le *Mapocho*, qui baigne Santiago, capitale du Chili; le *Maule*, ancienne limite de l'empire des Incas; le *Mataquito*, l'*Itata*, qui reçoit

le Chillan, le Quiérino et le Génublé; son lit est large et profond, mais les rochers qui encombrant son embouchure le rendent innavigable; le *Bio-Bio*, qui sert de limite entre le Chili espagnol et le Chili indépendant : il est navigable l'espace de deux milles environ; le *Cauten*, le *Tolten*, navigable pour de gros vaisseaux, et le *Valdivia*, tous trois sur le territoire indépendant (*).

LACS. Le Chili possède des lacs d'eau douce et des lacs d'eau salée. Parmi les premiers, on peut mentionner le *Nahuel-Huapi*, qui a quatre-vingts milles de circonférence, le *Lawquen*, qui en a soixante-douze, tous deux sur le territoire indien; l'*Aculéo*, près de Santiago, qui a trois lieues de long sur deux de large; le *Pudahuel* et le *Tagua-Tagua*. Tous ces lacs entourent plusieurs petites îles boisées.

Les lacs salés sont situés dans les endroits marécageux, entre les 33° 30' et 34° 30' de latitude. Les plus considérables sont ceux de *Bucalémo*, *Cahuil* et *Boyéruca*.

Eaux minérales. Celles de *Cauquénès*, dans la province de Maule, sont les plus renommées; elles coulent dans un ravin profond de la Cordillère.

ILES. Les îles qui dépendent du Chili sont : 1° celles de *Chiloe* et de *Chonos*, qui forment, à l'extrémité méridionale de cette contrée, un groupe de plus de quatre-vingts îles ou îlots; 2° la *Mocha*, sur la côte de l'Araucanie, dont elle est séparée par un canal de six lieues de large. Cette île offre aux navigateurs deux beaux ancrages; elle est fertile et abonde en chevaux, chèvres et porcs sauvages; la pêche des phoques y attire un grand nombre de marins; on y voit quelquefois des baleines; 3° l'île de *Santa-Maria*, qui a deux

(*) Parmi les affluents sans nombre des fleuves que nous venons de mentionner, on peut citer le *Rio-Laxa*, le *Ruscue*, le *Calla-Calla* et le *Torbido*, près d'Antuco, remarquable par les montagnes basaltiques, les précipices et la sauvage majesté de sa vallée (voy. les pl. 2 et 3). Dans cette dernière, on remarque un fort palissadé.



baies; 4° les *Coquimbanes*, îles inhabitées, nommées *Mugillon*, *Totoral* et *Pajaro*; 5° le groupe de *Juan-Fernandez*, compose de deux îles, *Mas-a-Tierra* et *Mas-a-Fuera*; 6° enfin, les petites îles de *San-Ambrogio*, *San-Felice* et de *Pasqua*, situées à deux cents lieues environ de la côte chilienne, vers le 28° degré de latitude et le 82° de longitude. Celle de *Pasqua*, qui a sept lieues de long, est habitée par un millier d'indigènes de couleur claire et portant la barbe longue.

Nous consacrerons, plus bas, une succincte notice à *Juan-Fernandez* et à *Chiloé*.

MONTAGNES. Les Andes du Chili, vues de loin, présentent le tableau d'une série de montagnes majestueuses, parfaitement dégagées sur l'horizon, et dont l'élévation dépasse de beaucoup celle des Alpes européennes. Leurs bases sont recouvertes par de riches tapis de verdure, leurs flancs nus sont diaprés des plus vives couleurs du granit, et leurs têtes sublimes se cachent sous une neige éblouissante. On croit que le *Tupungato*, à l'ouest de Santiago, s'élève aussi haut que le Chimborazo (*); c'est le géant du système chilien. Après lui, les pics les plus remarquables sont le *Descabezado*, qui a, dit-on, dix-neuf mille pieds d'élévation, le *Limari*, le *Mahflas*, le *Longavi*, le *Coquimbo*, le *Chillan*, le *Choapa* et le *Guanahuca*. Leur masse se compose d'un granit quartzeux, entremêlé de gneiss, de schistes, de basaltes et de porphyres. Les cimes principales sont désignées sous le nom générique de *cumbre*, que, dans plusieurs localités, on donne spécialement à certaines montagnes. Les Chiliens appellent *sierras* les échelons inférieurs de la Cordillère. Le passage des Andes offre souvent du danger et toujours de grandes fatigues. Les passes les plus fréquentées par les péons sont celles de la *Dehesa*, près *Tupungato*, qui conduit à l'est de Santiago; la passe de *los Patos*, au nord d'*Aconcagua*; celle du *Portillo*, la plus courte,

mais la plus redoutée des muletiers, à cause de la fréquence des ouragans; celles enfin d'*Uspallata* ou de la *Cumbre*, de *Planchon* et d'*Antuco*.

PASSAGE DE LA CORDILLÈRE. Ces passes, auxquelles on ne saurait donner le nom de routes, sont à peu près impraticables pendant six mois de l'année. C'est depuis novembre jusqu'à la fin de mai que les voyageurs peuvent se confier aux muletiers (*arrieros*) pour effectuer ce trajet redouté.

Les mules, que l'on choisit ordinairement de préférence aux chevaux, justifient parfaitement la réputation dont elles jouissent dans les pays montagneux. Le voyageur n'a rien de mieux à faire que de leur permettre de se guider selon leur instinct. Pour lui, il s'efforcera d'être maître de lui-même et de ne pas se laisser dominer par la crainte dans les moments où il se voit suspendu et en équilibre sur un abîme, pendant que sa monture s'arrête pour reprendre haleine ou pour consulter le terrain. Les muletiers et les péons qui accompagnent le voyageur ont eu soin d'emporter les vivres et les meubles nécessaires à la caravane pendant la durée présumée du voyage, car ici l'homme n'a aucun secours à espérer que de lui-même; il court la chance de porter la peine que mérite son audace, puisqu'en franchissant cette barrière il a fait ce que la nature croyait impossible. Parvenu au front de la Cordillère, et souffrant de cette oppression douloureuse connue dans le pays sous le nom de *puna*, causée à la fois par la raréfaction de l'air et la marche ascendante, il jette un dernier regard sur les plaines du Rio de la Plata qui se déroulent dans le lointain; il les regrette alors et se repent de sa témérité; mais il n'est plus temps, le désert est devant lui avec sa neige éblouissante et son silence éternel; il faut le traverser, il faut jeter la bride sur le cou des mules, il faut suivre les péons, et, comme eux, sauer en passant les croix de bois qui rappellent sans cesse des accidents auxquels on voudrait ne pas songer. S'il survient un ouragan (*temporale*), la caravane se hâte de

(*) Environ 20,000 pieds.

gagner, quand elle le peut, une de ces misérables huttes que les péons ont élevées en de certaines localités, et là elle attend la fin de la tempête, souvent pendant plusieurs jours, épuisant ses vivres, ses forces et son courage.

La passe d'*Uspallata*, que choisissent ordinairement les commerçants, a une étendue de deux cents milles depuis la frontière du Chili jusqu'à *Villarica*, dans la province de *Mendoza*. On fait ce trajet en six ou sept jours. La hauteur de la maison dite de la *Cumbre*, où s'arrêtent les voyageurs, est de mille neuf cent quatre-vingt-sept toises au-dessus du niveau de la mer.

VOLCANS. Vingt volcans, rangés à la file les uns des autres, jalonnent la limite occidentale de cette contrée; les plus importants sont ceux de *Chillan*, *Copiapo*, *Antuco*, *Villarica*, *Pétéroa*, *Anconagua*, *Limari*, *Tucapel* et *Osorno*. Parmi les éruptions les plus désastreuses, l'histoire mentionne celles du *Villarica* en 1640, et du *Pétéroa* en 1762 (*).

TREMBLEMENTS DE TERRE. Chaque année le Chili est, périodiquement, désolé par trois ou quatre tremblements de terre (*terremotos*), qui entr'ouvrent le sol et causent les plus grands dommages aux édifices, s'ils ne les renversent pas entièrement. Les tremblements de 1822, 1824, 1829 et 1834, marquent parmi les époques les plus néfastes du Chili. La seule ville de *Santiago* a été renversée quatre fois depuis quatorze ans; celle de *Copiapo* a été deux fois entièrement détruite; d'autres n'ont jamais été relevées: de ce nombre est *Penco*, dans la province de *Conception*. Les simples secousses, que les habitants désignent sous le nom de *temblores*, sont tellement fréquentes, qu'elles se renouvellent à peu près tous les mois, quelquefois plusieurs jours de suite, et même plusieurs fois par jour. Ces commotions sont, le plus souvent, accompagnées d'un roulement souterrain, qui ajoute

encore à l'effroi que cause le phénomène. Dans les montagnes, les secousses font crouler des masses de rochers qui, quelquefois, n'ont pas moins d'une lieue de large.

Ce prodigieux renouvellement du fléau a déterminé le mode de structure des villes chiliennes. Les maisons, construites en bois, ou en briques cuites au soleil, appelées *adobes*, n'ont qu'un rez-de-chaussée; les rues sont larges, alignées et fréquemment interrompues par des places publiques, lieu de refuge pour les habitants pendant l'explosion des tremblements.

DÉSERTS. Le désert qui s'étend entre *Copiapo* et *Atacanca*, l'espace de quatre-vingts lieues, est, sans contredit, une des plus affreuses solitudes du nouveau monde. Celui qui sépare *Copiapo* et *Coquimbo*, et qui a cent lieues de longueur, est clairsemé du moins de quelques métairies.

CLIMAT. Le climat du Chili est, généralement, tempéré, sain et agréable. Cependant on conçoit qu'un pays dont la longueur, du nord au sud, embrasse environ vingt degrés, et dont la surface comprend à la fois une grande étendue de rivage, des plaines intermédiaires et des élévations colossales, doit offrir une grande variété de température. Les provinces du centre ont une assez grande analogie avec les parties méridionale de l'Europe. Les chaleurs de l'été commencent en novembre et finissent en mai; elles sont tempérées par les vents du sud, et le thermomètre de Réaumur flotte entre dix-huit et vingt-deux degrés, s'élevant rarement à vingt-quatre (*). Les mois de janvier et de février sont les plus chauds de l'année; ceux de juin et juillet en sont les plus froids; les mois d'août, septembre, octobre et novembre, offrent la température la plus douce et la plus saine. La sécheresse est le seul inconvénient de ce beau climat; mais une abondante rosée y sup-

(*) Voyez à la pl. I, une vue du volcan d'Antuco.

(*) Il ne faut pas perdre de vue que, dans l'hémisphère austral, le sud est la partie qui se rapproche le plus du pôle, tandis que le nord est celle qui se dirige vers l'équateur.



Vallon du Rio-Grêle.

plée souvent aux pluies. De novembre en mars, on ne voit pas un seul nuage depuis l'extrême frontière du Chili, vers le nord, jusqu'au territoire de la Conception, c'est-à-dire, sur une zone de trois cents lieues en longueur; c'est surtout vers le nord qu'on éprouve les effets de cette sécheresse. La pluie, la grêle, la neige et les orages, sont renfermés dans la région des montagnes.

Les maladies épidémiques, grâce à la salubrité du climat, sont très-rares au Chili.

MINÉRAUX. Ce pays abonde en métaux précieux; on y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, de pierres précieuses, de vif-argent et de charbon de terre. Les principales mines d'or sont celles de *Pétorca*, de *Guasco*, de *Coquimbo*, de *Ligua*, de *Tiltil*, de *Putando*, de *Caren*, de *Rancagua*, de *Maule*, de *Patagua* et de *Rere*. Il y en avait autrefois un plus grand nombre: celle de *Peldehué*, qui a été inondée par une source d'eau, produisait chaque jour quinze mille livres tournois en or. Indépendamment de ces mines, le nombre des ruisseaux qui charrient des parcelles de ce précieux métal est immense. Les Espagnols en tiraient des sommes considérables avant que les Araucans n'eussent assuré l'indépendance de leur territoire. On prétend que *Valdivia* tirait des lavages de *Guadallempé* vingt-cinq mille écus par jour. La quantité d'or envoyée annuellement du Chili au Pérou était, autrefois, de six cent mille piastres, indépendamment de trois à quatre cent mille qui passaient en fraude. Le produit actuel des mines d'or est, annuellement, de cinq mille marcs, estimés six cent quatre-vingt mille dollars.

Les mines d'argent du *Coquimbo* rapportent de quarante à soixante marcs par *caxon* de cinquante tonneaux, tandis que celles de *Potosi* (*Pérou*) n'en donnent que vingt à quarante. Hall estime à vingt mille marcs le produit annuel des mines d'argent, représentant cent quatre-vingt mille dollars. En 1832, on en a trouvé cinquante veines nouvelles dans la même province, et toutes

d'une qualité supérieure; celles du *Cerro*, d'*Uspallata* et de *Guasco* sont très-renommées. En 1802, selon M. de Humboldt, le revenu des mines d'or et d'argent du Chili s'éleva à deux millions soixante mille piastres. Le nombre des mines de fer et de celles de cuivre est très-considérable, notamment entre les villes de *Copiapo* et de *Coquimbo*, comme entre celles de *Santiago* et de la *Conception*. On trouve à *Payen* des chateaux de cuivre pur qui pèsent de cinquante à cent quintaux. Les mines de *Guasco* donnaient, annuellement, dix-huit à vingt mille quintaux par an. Celles d'*Illapel*, près *Coquimbo*, en donnent encore soixante mille. Le Chili fournit aujourd'hui quarante mille quintaux de cuivre d'une valeur de quatre cent quatre-vingt mille dollars. Le produit total des mines est donc de un million trois cent quarante mille dollars.

C'est auprès des ruines de *Penco*, dans la province de *Conception*, que l'on exploite la houille. Ce charbon est de bonne qualité et fort recherché par les marins étrangers qui fréquentent la baie de la *Conception*.

Copiapo (*sementera de turquesas*) signifie, en langue chilienne, pépinière de turquoises. Toute cette province abonde en pierres précieuses.

Les mines, pour la plupart, sont situées au-dessus de la région des végétaux, dans la partie stérile de la *Cordillère*. Les procédés d'extraction sont peu dispendieux, mais passablement grossiers; cependant les Chiliens, au rapport de *Miers* (*), sont d'habiles mineurs. Le *minero*, ou propriétaire de mines, s'associe ordinairement avec un bailleur de fonds, nommé *habilitador*, et leurs droits respectifs sont déterminés par la législation du pays. Les *barreteros*, ou mineurs, s'introduisent dans la carrière par une galerie inclinée; d'autres ouvriers, nommés *capacheros*, portent le minerai à l'entrée

(*) *Miers Travels in Chili and la Plata*, including accounts respecting the geography, geology, statistics, etc., etc. London, 1826, 2 vol. in-8.

de la galerie, où on le charge sur des mulets, qui le transportent aux lieux où se pratiquent les opérations de fonte et de raffinage.

VÉGÉTAUX. La flore du Chili offre, en plusieurs localités, une apparente analogie avec celle de l'Europe. Le sud est, incontestablement, la partie la plus pittoresque de cette région. C'est là que se trouvent de grandes forêts et des arbres aux proportions colossales. La végétation du nord est riche dans ses détails, mais d'un aspect moins agréable. Plusieurs plantes chiliennes sont cultivées en France; de ce nombre est le fraisier dioïque. Les myrtes abondent dans les belles forêts de l'intérieur; mais c'est surtout dans le fond des vallées humides que le règne végétal déploie ici une grande magnificence. Parmi les plantes les plus dignes d'attention, nous nous bornerons à citer l'éclatante lapagerie, l'algabona, les amaryllis, la violette arborescente, le galliet à fleurs bleues, l'élégante fuchsia, la sarmienta charnue aux corolles vermillon, le datura, dont les fleurs sont blanches, le melocactus aux grandes corolles jaunes, les cactiers à petites fleurs couleur d'or, et la verveine nuancée de pourpre. Plusieurs plantes utiles méritent également une mention particulière : le *fuscus antarcticus* de Chamisso, qui sert de nourriture aux habitants de la côte du sud (*); les feuilles du *psoralea-coulen*, qui donnent une boisson capiteuse; le fruit de l'*aristotelia-maquí*, dont les Chiliens tirent leurs boissons appelées *cici* et *theca*; le *mayten*, l'arbre à savon, le tabac, le *pehuen* (*pinus araucanus* de Molina); la valériane, dont les racines servent de combustible aux voyageurs qui traversent les Andes; les grands myrtes qui donnent un fruit succulent; et enfin plusieurs espèces de grands arbres qui fournissent des bois de construction.

ZOOLOGIE. La variété si remarquable qu'affecte la surface du territoire chilien donne à cette contrée, plus

(*) Choris, Voyage pittoresque autour du monde. Cette hydrophite y est représentée.

peut-être qu'à nulle autre partie de l'Amérique du Sud, la physionomie d'une nature à part. Comment le règne animal ne serait-il pas aussi riche que varié dans un pays qui offre à la fois de sombres vallées et des hauteurs colossales, des prairies humides et des plateaux desséchés, des déserts arides, de grandes forêts, et cinq cents lieues de côtes marines! Dans les mammifères on remarque quelques grandes espèces de chat : le *felis puma* de Molina, appelé *paggi* par les naturels. Ce quadrupède est improprement désigné par Molina sous le nom de lion du Chili; c'est une insulte gratuite faite au roi des déserts africains, le *paggi* étant un animal aussi pusillanime que féroce; le *margay* (*felis tigrina*); l'ocelot, qui se tapit pendant le jour dans les fourrés, et ne chasse que dans les nuits sombres, lorsque la tempête gronde; le *yaguarondi*, autre espèce de forban nocturne. Parmi les autres genres, nous citerons le chinche fétide (*riverra mephitis*), espèce qui paraît être identique avec la mouffette du Chili décrite par Buffon. Cet animal exhale une odeur tellement fétide, qu'on a vu des personnes en être gravement incommodées : c'est surtout dans les moments de danger qu'il met en usage ce moyen de défense; le chinchilla (*mus laniger*), mammifère de l'ordre des rongeurs, qui tient le milieu entre le lièvre et la gerboise. Il est un peu plus petit qu'un lapin de garenne, et vit dans des terriers creusés au milieu des champs ou dans le fond des vallées humides. Sa précieuse fourrure le garantit suffisamment du froid. Les Espagnols le nomment *zinzilla*. Comme les écureuils, il se sert de ses pattes de devant pour manger, et s'assied sur celles de derrière, qui sont deux fois plus longues que les premières. Il est doux, craintif, et facile à apprivoiser. Les Chiliens le chassent avec des chiens dressés à le prendre sans endommager sa fourrure. On voit aussi le chinchilla dans le Pérou; mais celui-là est moins estimé. Le renard tricolor semble être le même que celui qui se retrouve dans l'Amérique du Nord; le chili-huèque

(*camelus araucanus*), lama ou chameau de l'Araucanie, animal aussi utile aux Indiens que le chameau aux Arabes, habite entre les 36° et 40° degrés de latitude; la vigogne (*camelus vicugna*) vit en troupes nombreuses dans les parties les moins habitables de la région andine; le pudu, ou quemul ou huemul (*capra pudu*), est une sorte d'antilope indigène de la Cordillère; le guanaco est le chamois des Andes. Enfin, le Chili possède encore le guillino, espèce de castor très-rare; le cuy (*lepus minimus*) et la viscaccia (*lepus viscaccia*), deux espèces de lièvre qui peuvent vivre en domesticité: la peau du viscaccia sert à faire des chapeaux; la cuja et le quiqui (*mustela cujaqui*), et le porc-épic.

L'ornithologie a ici beaucoup de rapport avec celle de la Patagonie, de la Plata et du Tucuman. On y voit figurer plusieurs espèces de canards, de colombes, de flamants et d'oiseaux-mouches; un héron d'une éclatante blancheur, le pic à huppe rouge, le troglodyte chilien, le fourrier du Chili, la grèbe de la Conception, la *certhia chilensis*, la grive des Malouines, le corbeau de mer, le bec-en-ciseaux, le manchot, les goélands, et surtout de nombreuses espèces d'oiseaux de proie, les buses, les faucons, les chouettes, et enfin le roi des montagnes, le condor, qui, perché dans les hautes solitudes de la Cordillère, au-dessus de la région des nuages, guette sa proie dans le fond des vallées lointaines, près de la demeure des hommes (voy. pl. 1).

Les côtes du sud sont infestées de phoques et de dauphins; ces parages sont généralement très-poissonneux et garnis de nombreuses espèces de mollusques. Les insectes sont rares; on ne trouve qu'un petit scorpion blanc, des araignées, dont une espèce de très-grande dimension, et des moustiques. Le savant naturaliste Pœppig fait observer, à ce sujet, que si les animaux malfaisants sont rares au Chili, ils n'y sont pas inconnus, ainsi que l'avaient avancé plusieurs voyageurs (*).

ARCHIPELS DE CHILOE ET DE CHONOS.

L'archipel de *Chiloé*, appelé *Ancud* par les Espagnols, est situé au sud du Chili, sur les côtes de la Patagonie, entre les 41° et 44° degrés de latitude. *Chil-hué*, dans la langue des indigènes, signifie *province du Chili*. Ce groupe comprend quatre-vingt-deux îles ou îlots hérissés de montagnes et couverts de bois (*). L'*Isla Grande*, ou Chiloé proprement dit, a environ cinquante lieues de long sur dix à douze de large. Elle fut découverte par les Espagnols, le 31 janvier 1558, selon *Ercilla*; mais il est probable que *Magalhaës* en avait eu déjà connaissance, en sortant du détroit qui porte son nom. Elle était alors habitée par des tribus de *Cunches* et de *Chonos*, Indiens appartenant à la famille chilienne, ayant le teint cuivré et la stature très-élevée. Aujourd'hui les créoles espagnols se joignent à cette population indigène. L'île produit du lin, des cé-

pour l'histoire naturelle du Chili, sont : Histoire naturelle et civile du Chili, par Ph. Vidaure; Journal des observations, etc.; par le R. P. Louis Feuillé, religieux mineur; Frézier, Relation d'un voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, de 1712 à 1714, Paris, 1732; Compendio della storia geografica, naturale e civile del regno di Cile, Bologne, 1776; Molina, Storia naturale del Chili, etc.; Ulloa, Relacion historica del viage a la America meridional, Madrid, 1748; Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, etc.; Miers, Travels in Chili and la Plata, London, 1826; Voyages de Vancouver, Lapérouse, Choris, Laplace, Duperrey, d'Urville, etc.; Notices insérées dans divers recueils, ou publiées isolément, par MM. d'Orbigny, D. Pœppig, Lesson, Ad. Balbi, Garnot, Provost, etc., etc.

(*) Gonzalez de Ogeros nomme les vingt-cinq îles les plus importantes de l'archipel : 1° Isla Grande, 2° Achao, 3° Lemiu, 4° Guegui, 5° Cheliu, 6° Tanqui, 7° Liuliu, 8° Liguina, 9° Quenae, 10° Meuliu, 11° Cagnach, 12° Alau, 13° Apeau, 14° Chau-linec, 15° Vuta-Chanquis, 16° Aniqué, 17° Chegnian, 18° Caucague, 19° Calbuco, 20° Llaicha, 21° Quém, 22° Tabon, 23° Abton, 24° Chiduapi, 25° Kuar,

(*) Les principaux ouvrages à consulter

réales, des pommes de terre et des légumes. Les habitants s'adonnent à la pêche des phoques et à la préparation du poisson salé, dont ils font un commerce d'exportation assez considérable. Ils élèvent, en outre, des chevaux et des bestiaux. Ils construisent des bateaux sans quille, avec lesquels cependant ils vont quelquefois fort loin en pleine mer. *Castro* et *San-Carlos* de *Chacao* sont les seules villes de l'archipel; toutes deux furent fondées en 1566 par le maréchal *Ruiz-Gamba*. La première, située à 42 degrés 40' de latitude, est la plus importante; mais c'est dans la seconde que se trouve le meilleur port de l'île. Cette ville, nommée aussi *Calbuco*, située par le 41° degré 50' de latitude, possédait autrefois deux couvents et un collège de jésuites; elle est encore la résidence du gouverneur de l'archipel. A l'exception de ces deux villes, on ne trouve dans les îles de Chiloé et de Chonos que des villages de nulle importance (*).

L'archipel de Chonos forme un groupe nombreux de rochers et d'îlots, situé entre les îles de Chiloé au nord, et la presqu'île des Trois monts de Patagonie au sud. Les insulaires de Chonos sont bons marins; leur industrie est à peu près la même que celle de leurs voisins.

Il règne dans les deux groupes de Chiloé et de Chonos de fréquentes tempêtes, et les coups de vent qui s'y font sentir ne peuvent être comparés qu'aux ouragans des Antilles; mais les vaisseaux en danger y trouvent plusieurs ports qui leur offrent un asile assuré. Depuis la révolution chilienne, la province de Chiloé a été la dernière à s'incorporer à la nouvelle république.

GRUPE DE JUAN FERNANDEZ.

En 1563, l'Espagnol Juan Fernandez, se rendant du Pérou au Chili, découvrit les deux îles qui depuis ont

porté son nom. La plus grande, appelée aussi *Mas-a-Tierra*, comme étant la moins éloignée du continent, porte plus spécialement que la seconde le nom de *Juan-Fernandez*. Elle est située à cent cinquante lieues de la côte chilienne, par 33° 40' de latitude sud, et 81° 55' de longitude à l'ouest de Paris. L'autre se trouve à peu près sur le même parallèle, trente-cinq lieues plus loin, et se nomme, à cause de cette position, *Mas-a-Fuera* (plus au dehors). Celle-ci n'a qu'une lieue environ d'étendue; elle est déserte et d'un accès assez difficile, sa périphérie étant formée par de grandes roches escarpées et perpendiculaires. L'intérieur en est pourtant fertile et bien boisé, abondant en chèvres sauvages, et baigné par plusieurs ruisseaux d'une eau limpide. Ses côtes sont très-poissonneuses, et fréquentées surtout par de nombreuses troupes de phoques (*).

Mas-a-Tierra ou plutôt *Juan-Fernandez* est une île de forme irrégulière; s'étendant de l'est à l'ouest, ayant environ cinq lieues de long sur deux de large. Elle n'est pas moins fertile que *Mas-a-Fuera*, et d'un aspect plus agréable. Les montagnes escarpées de la partie septentrionale sont couronnées par la plus riche verdure; le terrain s'abaisse vers le sud, et se termine par des falaises dépourvues de toute végétation, exposées à la violence des vagues soulevées par les vents du midi, et ne présentant aucun abri aux vaisseaux en danger. Ce terrain nu, pierreux, rougeâtre, fatigue l'œil et contriste le cœur. Là se trouve un rocher isolé par les flots et battu fréquemment par la tempête; c'est l'île au Cabris. L'intérieur de Juan-Fernandez, fécondé par d'abondantes pluies, offre de gracieux paysages; la nature y a prodigué certains végétaux précieux, tels que le cèdre rouge, l'arbre

(*) Don Pedro Gonzalès de Ogeros, *Descripcion historica de las provincias y archipelago de Chiloé, en el regno de Chili*. Madrid, 1780.

(*) Les diverses espèces de phoques étaient autrefois désignées sous les noms de *lions marins*, *éléphants marins*, *veaux marins*, *chevaux marins*, etc., dénominations impropres que l'état actuel de la science ne permet plus de reproduire.

à piment et le myrte. On y voit des nappes d'eau fraîches et limpides bondir de rocher en rocher, et se cacher dans les forêts, où le merle solitaire, la plaintive colombe et le brillant colibri font entendre leurs chansons d'amour. Des troupeaux de chèvres sauvages grimpent sur les parois de la montagne, et se perchent sur les pics élevés. Les phoques indolents sommeillent sur le rivage, et la pêche y produit, avec une innombrable quantité d'écrevisses, des poissons délicieux : le congre, la brème, la morue, les anges de mer, les cavaliers et les poissons argentés (*). Tout enfin promet ici à l'homme une nourriture facile et abondante.

Juan Fernandez, ayant obtenu du gouvernement espagnol la concession des îles qu'il venait de découvrir, établit, dans celle que nous venons de décrire comme la plus importante, une colonie qui aurait pu y vivre longtemps heureuse; mais la nostalgie, l'ennui, le désir enfin de rentrer dans le monde, eurent bientôt chassé ces colons inconstants : ils partirent, laissant après eux quelques chèvres qui devinrent la souche de ces nombreux troupeaux qui s'y voient encore aujourd'hui. Quelques années après, un navire périt sur les côtes de cette île; un seul marin put se sauver. Ce malheureux attendit cinq années dans cette solitude que le hasard lui amenât un libérateur (**). Après lui, Juan-Fernandez eut encore successivement quelques habitants, les uns captifs volontaires, les autres jetés par la tempête sur ce rivage hospitalier. Enfin, vers la fin de l'année 1704, nous voyons paraître *Alexandre Selkirk*, devenu célèbre pour avoir servi de type à *Robinson Crusoé*. En parlant des aventures de Selkirk, nous tâcherons de ne pas nous laisser préoccuper par le souvenir de l'ingénieur roman de Daniel de Foë.

Alexandre Selkirk, natif de Largo, dans le comté de Fife, en Écosse, était maître d'équipage à bord du *Cinq-*

Ports, commandé par le capitaine Stradling. Selkirk, au rapport de quelques marins qui l'ont connu et nous en ont laissé le portrait, était un homme de bonnes mœurs, grave, réfléchi, mélancolique, et plus adonné aux joies spirituelles de la prière et du mysticisme qu'aux plaisirs ou aux travaux du monde. S'étant pris de querelle avec son commandant, il se sentit saisi d'un profond dégoût de la vie, et demanda à être abandonné sur l'île de Juan-Fernandez. La relâche du *Cinq-Ports* dura plusieurs jours, pendant lesquels Selkirk eut le temps de faire des réflexions sur ce bizarre accès de misanthropie. Il se soumit donc, et pria le capitaine Stradling de le recevoir de nouveau à son bord; mais cet homme dur et vindicatif ne voulut pas y consentir. A quelques mois de là, le *Cinq-Ports* fit naufrage, et l'on se serait tenté de voir dans ce malheur la justice divine, si une partie de l'équipage, innocente de l'abandon du marin écossais, n'avait pas péri en cette circonstance.

Livré à lui-même, Selkirk puisa dans ses sentiments religieux cette résignation et cette force d'âme qui devaient le soutenir dans le long exil auquel il se voyait condamné. En quittant le vaisseau, on lui avait laissé emporter son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, une hache, un couteau, des vêtements, un chaudron, du tabac, une Bible, quelques livres de piété et ses instruments de marine. Tant qu'il eut de la poudre, il tua des chèvres, et fournit sans trop de peine à sa subsistance; mais cette ressource lui manqua bientôt, et son entretien devint alors plus précaire et plus pénible. Quelque temps il y pourvut au moyen de la pêche et de la récolte des fruits sauvages; mais enfin, éprouvant le besoin d'une nourriture plus substantielle, il tendit des pièges aux jeunes chevreaux. Peu satisfait de ses succès, il entreprit de se procurer à la course les animaux dont la chair et la peau lui étaient également indispensables. Ses premiers essais ne furent pas heureux; cependant, la nécessité, le

(*) Voyages d'Anson.

(**) Ringrose.

désespoir même, lui donnèrent des forces nouvelles; il persévéra dans son projet, et un long exercice l'amena enfin au but qu'il se proposait. Nu jusqu'à la ceinture, ainsi qu'aux jambes et aux pieds, couvert sur les hanches seulement de quelques morceaux de peaux de chèvres grossièrement cousus, il sautait de rocher en rocher, s'élançait sur les parois les plus escarpées, sur les arêtes tranchantes ou les pics aigus; il franchissait les torrents et bondissait par-dessus les buissons avec une agilité incroyable, sans crainte comme sans précaution, et sans se reposer, jusqu'à ce que l'animal qu'il poursuivait se rendit à lui, haletant et blessé. Ces expéditions n'étaient pas toujours exemptes de mésaventures. Un jour, entre autres, au moment où Selkirk venait de saisir une chèvre, il tomba avec elle au fond d'un précipice, et y demeura longtemps privé de connaissance. Ayant enfin repris ses sens, il s'aperçut que la chèvre gisait morte sous lui, et qu'il ne devait son salut qu'à la précaution qu'il avait prise de ne pas abandonner sa proie, et de tomber avec elle. Au bout de quelques mois il avait acquis une si grande agilité, que cette chasse périlleuse n'était plus qu'un jeu pour lui; il lui arriva souvent, après avoir pris une chèvre, de la marquer à l'oreille, et de la relâcher, pour avoir le plaisir de la rattraper. D'autres occupations apportaient encore un léger adoucissement à cette pénible existence. Les Européens qui, les premiers, étaient venus dans l'île, y avaient planté des navets et des choux palmistes. Selkirk entreprit de les cultiver, se procurant ainsi, avec la chair des chevreaux, quelques poissons et des fruits, une nourriture saine et agréable. Ses vêtements étaient usés depuis longtemps; il les remplaça par des peaux de chèvres. Enfin, pour se délivrer du voisinage importun des rats qui rongeaient ses vêtements et devoraient ses provisions, il se mit à apprivoiser de jeunes chats sauvages. — Il avait construit deux huttes dont la plus petite lui servait de cuisine; là, quand

il avait besoin de feu, il s'en procurait à la manière des Indiens, en frottant l'une contre l'autre deux pièces de bois résineux. Le manque absolu de sel fut une de ses plus cruelles privations; c'est ce qui l'empêchait souvent de manger du poisson, et toujours de conserver une certaine provision de gibier. La plus grande des deux huttes servait à ses repas; c'était là aussi qu'il retrempeait dans le sommeil les forces de son corps, et, dans la prière, les forces de son âme.

Ainsi s'écoulait cette existence solitaire! La prière, la chasse et l'agriculture en absorbaient la plus grande partie. Enseveli vivant, inscrit déjà sur le livre des morts, et se sentant fait pour la vie, ce malheureux, que les hommes abandonnaient, ne trouva de refuge que dans le sein de Dieu. Quand une pensée mondaine venait l'assaillir, quand un souvenir de famille lui arrachait quelques larmes, et que son imagination errait sur les montagnes de sa patrie, il lisait la Bible, il priait, il priait encore, et se sentait consolé.

Un jour un navire espagnol aborda à Juan-Fernandez; d'abord Selkirk se cacha dans les bois, résolu à ne pas rentrer dans la société. D'ailleurs, comme il l'a depuis avoué lui-même à Steele, qui l'a rapporté, il craignait que les Espagnols ne l'envoyassent aux *presidios* (*). Cependant la vue des hommes produisit bientôt sur lui une impression à laquelle il ne put résister: il se montra donc sur la lisière des bois; mais les Espagnols, effrayés de cette étrange apparition, lui tirèrent quelques coups de fusil, qui l'obligèrent à se cacher de nouveau.

Quatre ans et trois mois s'étaient écoulés, et Selkirk avait perdu l'espoir de revoir le monde, quand le ciel lui amena un libérateur. Woode-Rogers et Dampier croisaient alors sur les côtes du Chili avec deux corsaires, le

(*) Villes de guerre où l'on envoyait les soldats mutins, les malfaiteurs et les vagabonds.

Duc et la Duchesse de Bristol. Le 1^{er} février 1709, ils abordèrent à Juan-Fernandez, et Selkirk se rendit à eux ; Dampier, qui l'avait connu autrefois, intervint en sa faveur, et détermina Woode-Rogers à le recevoir à son bord. C'est ce dernier qui nous a conservé les détails les plus circonstanciés sur le naufrage et les aventures de ce marin, dont le nom est devenu inséparable de celui du héros imaginaire de Daniel de Foë. Rogers prétend qu'il avait tellement perdu l'habitude de parler, qu'il fut assez longtemps avant de pouvoir se faire comprendre. On ne nous a pas dit si Selkirk, rentré dans la société, plongé de nouveau dans le bruit et les misères du monde, regretta jamais les solitudes de Juan-Fernandez.

Après Selkirk, cette île fut fréquemment visitée par les flibustiers et par les corsaires qui croisaient dans la mer du Sud ou sur les côtes du Chili pour arrêter les riches galions. Ces hommes y étaient surtout attirés par la facilité de s'y procurer des chèvres sauvages. Les gouverneurs du Chili, voulant alors leur enlever cette ressource, ne trouvèrent pas de meilleur expédient que d'introduire dans l'île quelques couples de chiens. Ces animaux y multiplièrent rapidement, et ne trouvant plus, au bout d'un certain temps, une nourriture suffisante à leurs besoins, ils firent la chasse aux chèvres dont ils diminuèrent prodigieusement le nombre. Celles qui échappèrent ne purent trouver d'asile que sur les cimes des montagnes, inaccessibles pour d'autres que pour elles. Privés de cette ressource, les chiens virent, à leur tour, leur nombre diminuer sensiblement ; et enfin, lorsque cette race ennemie eut disparu entièrement, les chèvres descendirent de leurs solitudes, et pullulèrent si bien que, peu de temps après, les ravages de la guerre n'étaient plus visibles. Anson aborda à Juan-Fernandez le 9 juin 1741. Les hommes de son équipage, attaqués par le scorbut, s'y rétablirent promptement ; l'île contenait quelques chiens affamés, et les chèvres étaient encore fort rares (*).

(*) Anson prétend qu'une des chèvres

En 1792, les pirates ayant cessé de se montrer dans ces parages, le gouvernement espagnol envoya une colonie à Juan-Fernandez, y fonda une petite bourgade, et y fit élever des fortifications au-dessus des habitations et sur le rivage de la mer, vers la pointe occidentale de l'île. Il y envoya également quelques troupeaux de moutons, des bœufs et des vaches. Pendant la guerre de l'indépendance, et aujourd'hui encore, on voit Juan-Fernandez servir de lieu de déportation, où les partis vainqueurs qui se succèdent au pouvoir envoient les vaincus. L'industrie agricole y a fait quelques progrès, et on peut s'y procurer des figues, des pommes, des cerises, des amandes et des plantes potagères, indépendamment des animaux mentionnés plus haut (*).

LES ARAUCANS.

La partie basse du Chili, ou Chili proprement dit, forme deux divisions : la première, qui s'étend au nord, depuis le Pérou jusqu'au fleuve Bio-Bio, est le *Chili espagnol* ; la seconde, qui commence au Bio-Bio, vers le 36^e degré 49' de latitude, et s'étend jusqu'à l'archipel de Chiloé vers le 41^e degré, est le *Chili indien*, ou partie indépendante. La république n'y possède plus que la ville de Valdivia, celle d'Osorno, quelques forts limitrophes et l'archipel. Les *Molouches*, que les Espagnols appellent *Araucans*, sont les maîtres de cette vaste contrée, qui n'a pas moins de cent cinquante lieues de longueur sur trente environ de profondeur. Le mot *Araucans*, tiré de la langue chilienne, équivalait maintenant

tuées par son équipage, portait sur l'oreille la marque de celles que Selkirk relâchait. Mais ce fait est difficile à croire, quand on songe que 32 années s'étaient écoulées depuis le départ du marin écossais.

(*) Voyez Dampier, Woode-Rogers, Anson, Molina, Vancouver, Laplace, le Voyage de la corvette la *Favorite*, en 1830, 31 et 32. Voyez aussi l'intéressante notice que M. F. Denis a ajoutée à la nouvelle édition du Robinson, traduit par Petrus Borel.

chez les Espagnols à une injure ; il est le synonyme de *brigands*, *hommes féroces*, tandis que ces Indiens se donnent à eux-mêmes le nom de *Molouches*, qui, en leur langue, veut dire *guerriers*, ou celui d'*Aucas*, qui correspond à *hommes libres*, et appellent les Espagnols *Chiapi*, mauvais soldats, ou *Huinca*, assassins.

Les Araucans sont les fils aînés de la famille chilienne. Ce peuple n'a jamais pu être dompté ; il est le seul, sur la surface des deux Amériques, qui se soit maintenu chez lui en opposant la force à la force. Les Espagnols avaient élevé sur son territoire des villes importantes : *Villarica*, *Imperiale*, *Osorno*, *Canete*, *Angol*, *Chillan* et *Valdivia*. Il en est plusieurs parmi elles dont aujourd'hui il serait difficile de retrouver même l'emplacement, et c'est sans fondement que quelques géographes modernes s'obstinent encore à les faire figurer sur leurs cartes : telles sont *Villarica*, *Imperiale* et *Canete*. Une autre circonstance vient ajouter encore à la confusion qui règne dans la géographie de certaines contrées de l'Amérique du Sud. Ce que les Espagnols nomment *villa* n'est souvent ici qu'une réunion de cabanes dressées par une tribu nomade, qui, après avoir épuisé le sol, va chercher ailleurs de nouveaux pacages pour ses troupeaux, et emporte avec elle la prétendue *villa*.

Les Araucans ont une taille élevée, mais des formes peu agréables ; ils ont le visage aplati et les pommettes saillantes comme les Mongols, le regard féroce et méfiant, le teint cuivré ou d'un brun rougeâtre, le nez court, la bouche grande, le menton épilé, et une longue chevelure noire (voy. pl. 9) ; ils sont robustes, adroits et excellents cavaliers. Les premiers ils se sont occupés à dompter ces chevaux espagnols dont la race sauvage s'était prodigieusement multipliée depuis la conquête. Une simple lanière de cuir leur sert de bride, une peau ou un morceau d'étoffe leur tient lieu de selle ; quelques-uns cependant, mais en petit nombre, font usage d'étriers en bois, et

de selles grossières assez semblables à celles dont on se sert pour les mulets. Leurs armes de guerre consistent en flèches, lances, massues et *laço*. Les Espagnols leur ont procuré quelques armes à feu, mais ils en font peu de cas ; c'est la lance qu'ils préférèrent à tout, aussi s'en servent-ils avec une dextérité prodigieuse. Cette arme, dont le fer a quelquefois deux pieds de long, est emmanchée d'une tige de bambou longue et pleine. Ils manient également le *laço* avec une grande habileté, le faisant tourner sur leur tête jusqu'à ce qu'ils aient jugé le moment favorable pour lancer les terribles *bolles*, et arrêter ainsi dans sa fuite l'ennemi qui se croyait déjà hors de tout danger. L'Araucan, ainsi que le *Llanero* de la Colombie, combat sans ordre et sans tactique, à la manière des Cosaques. Il se suspend quelquefois à la crinière de son cheval, se cache derrière son flanc, et, la lance en arrêt, il se précipite sur son adversaire et le frappe avant de se montrer. Ses armes défensives consistent en cuirasses, boucliers et casques de cuir.

RELIGION. La base sur laquelle ce peuple a assis sa religion est le *dualisme*, la lutte du bon et du mauvais génie, de *Meulen* et de *Wancubu*. Il a conservé la tradition d'un déluge universel, ouvrage de *Wancubu*, et celle d'un patriarche, juste entre les justes, conservé par la protection de *Meulen*. Il reconnaît un Être suprême, qu'il nomme tour à tour *Pillan* ou *Guenu-Pillan*, esprit du ciel, *Buta-Gen*, grand être, *Thalcave*, le tonnante, *Vilvemvoé*, le créateur de toutes choses, *Vilpevilvoé*, le tout-puissant, *Molyhelle*, l'éternel, et *Aunonolli*, l'infini. Le dieu de la guerre se nomme *Épunamun*. Viennent ensuite les *ulmènes* et *apoulmènes*, divinités secondaires des deux sexes, qui rappellent les rêveries mythologiques de la Grèce. Cette troupe immortelle a ses vertus et ses faiblesses : elle fait la guerre et l'amour ; elle chante ses triomphes ou noie ses chagrins dans le nectar. Tous combattent pour *Meulen*, le génie du bien, et s'attachent à éloigner de la cabane des



Dessiné et Gravé par Lemaître.

Le Condor.

fidèles Araucans l'esprit maudit, le cruel Wancubu. Chacun a son *ulmène* particulier qu'il invoque dans les moments de péril. C'est ce génie tutélaire qui s'attache à l'homme dès le premier moment de la naissance; c'est lui qui le conduit par la main sur la route de la vie, qui s'afflige ou se réjouit avec son élève, qui l'assiste de ses conseils, le couvre de son bouclier, et ne le quitte qu'aux portes du tombeau.

La superstition des Araucans, bien qu'elle ait ses analogies avec celle de toutes les nations incultes, porte encore l'empreinte d'un caractère de pusillanimité bien extraordinaire chez un peuple aussi belliqueux. Il suffit du passage fortuit d'un oiseau sinistre pour faire pâlir d'effroi le guerrier le plus intrépide. La nuit, il croit voir des fantômes se dresser sur la cime des monts, et des spectres livides qui sortent de leurs tombeaux pour danser sur la verte prairie; il écoute et croit entendre craquer leurs ossements. Si la tempête gronde au front de la Cordillère, c'est un combat acharné que les esprits des guerriers morts viennent livrer au génie du mal. Avec de pareilles idées, il est bien naturel que ce peuple entretienne des sorciers ou *machis*; mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est de le voir quelquefois punir la sorcellerie de la peine de mort; aussi les *machis* se bornent-ils prudemment à exercer la médecine. Ils prétendent guérir leurs malades au moyen des exorcismes, et autres jongleries de même nature.

Dans les actes importants de leur vie politique, les Araucans immolent des animaux, et trempent dans le sang qui en découle des branches d'arbres odoriférants; ils brûlent du tabac ou d'autres herbes, et consultent leurs augures sur l'éventualité des projets qu'ils méditent. Ce sont là des sacrifices à la manière antique, et cependant la religion des Araucans ne revêt aucune forme extérieure; ils n'ont ni temples, ni fétiches, ni cérémonies religieuses; seulement, ils se bornent, dans les moments de danger, à invoquer les génies bienfaisants. Ils admettent d'ailleurs

deux substances dans l'homme : le corps, être matériel et périssable, et l'âme, substance incorporelle et éternelle.

GOVERNEMENT. Le gouvernement des Araucans est celui d'une aristocratie militaire. Les emplois y sont héréditaires de mâle en mâle, mais par élection, et non par ordre de primogéniture. Le pays est divisé en *tétrarchies*, appelées *Uthal-Mapu*, gouvernées par des toquis ou caciques (*). Ces *tétrarchies* sont les suivantes : 1^o le pays de la mer, *Languen-Mapu*; 2^o le pays de la plaine, *Leibun-Mapu*; 3^o la basse Cordillère, *Mapire-Mapu*; 4^o la Cordillère, *Pire-Mapu*. Ces gouvernements sont autant de zones parallèles avec la mer d'un côté et la Cordillère de l'autre, et à peu près égales entre elles. Chacune d'elles embrasse cinq provinces ou *allarégues*, et chaque province neuf districts ou *régues*(**). Le gouvernement de la mer comprend les provinces d'*Arauco*, de *Tucapel*, d'*Illicura*, de *Boroa* et de *Nag-Tolten*; celui de la plaine, *Angol*, *Puren*, *Repocura*, *Maquega* et *Mariquina*; celui de la basse Cordillère, *Marven*, *Colhue*, *Ciacaico*, *Queceregua* et *Guanagua*; enfin, le gouvernement de la Cordillère embrasse toutes les tribus de montagnards appartenant à la famille chilienne. Les quatre *toquis* de l'Araucanie sont indépendants l'un de l'autre, mais confédérés. Les gouverneurs des cinq provinces d'une *tétrarchie* prennent le titre de *apo-ulmènes*, et les chefs de districts celui d'*ulmènes*. On voit donc que ce mot indique à la fois un pouvoir spirituel et une autorité

(*) *Tétrarchie* de τέτραρα (tettara) quatre, et ἀρχή (archi) pouvoir. C'est donc la quatrième partie d'un gouvernement; et on a lieu de s'étonner de la distraction de quelques voyageurs qui ont écrit que l'Araucanie était divisée en quatre *tétrarchies*, comme s'il pouvait y en avoir 3 ou 5!

(**) Plusieurs écrivains et géographes prétendent que chaque *tétrarchie* est divisée en neuf provinces; mais Molina dit positivement qu'il n'y en a que cinq, et il les nomme, ce qui nous semble résoudre la question.

temporelle : dans les cieux, les *ulmènes* sont les divinités bienfaisantes ; sur la terre, ce sont des hommes revêtus du pouvoir. Les *toquis* portent, pour marque distinctive de leur autorité, une hache de porphyre ou autre pierre ; les *apo-ulmènes* portent un bâton surmonté d'une tête d'argent ; un anneau du même métal est enchâssé dans le milieu du bâton. Les simples *ulmènes* portent également cette marque d'honneur, mais sans anneau. Les divers fonctionnaires d'une tétrarchie forment le conseil simple ou *yog*, chargé de statuer sur les affaires civiles ou militaires qui ne concernent que la province. L'assemblée composée des fonctionnaires de toutes les tétrarchies, constitue le grand conseil, appelé *ciucaco* ou *butaco-yog*. C'est là que se débattent les affaires qui intéressent la confédération, telles que les traités de paix, les alliances, les déclarations de guerre, etc.

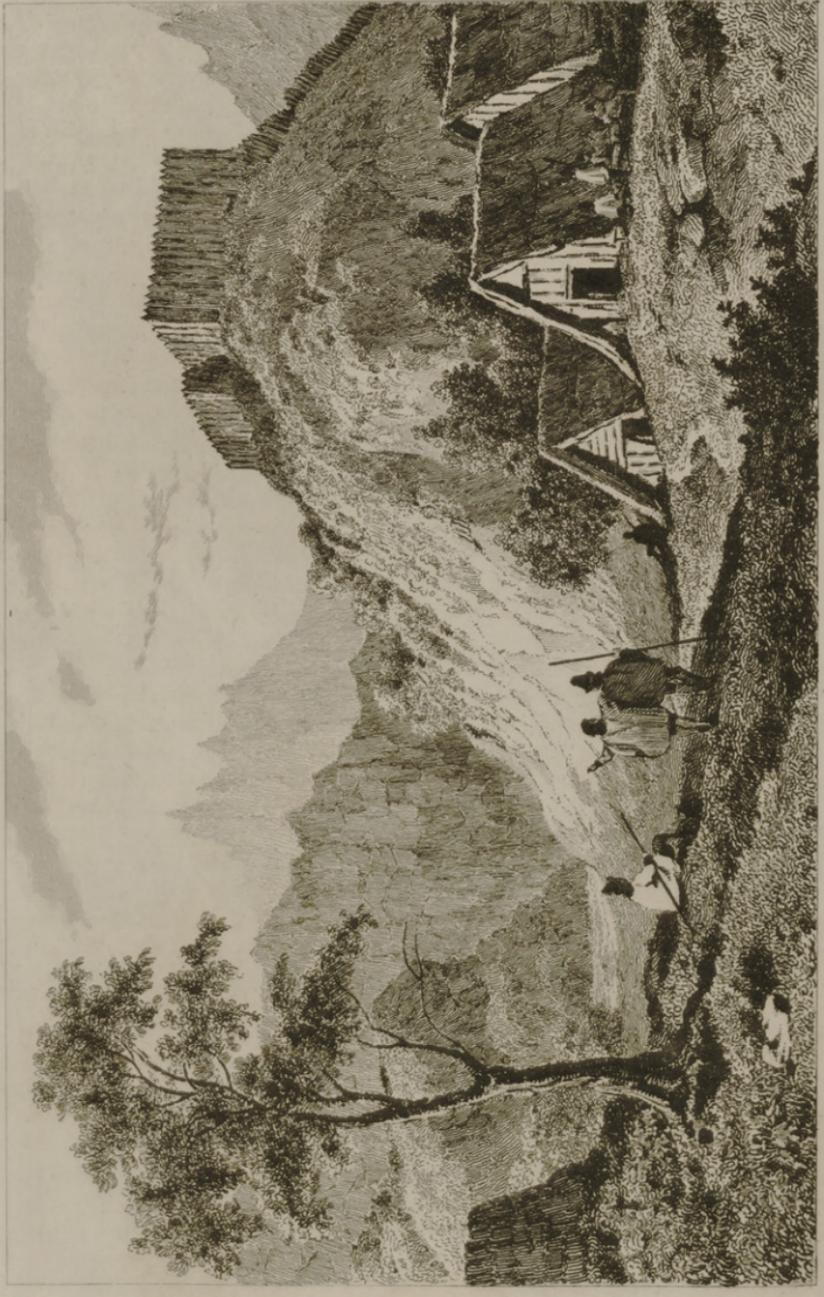
GUERRES. Quand le grand conseil a résolu de faire la guerre, il envoie de tous côtés des *querchénis* ou messagers en porter la nouvelle. Alors les guerriers se rassemblent au son de la trompe, chacun apportant avec lui ses armes et ses provisions. Les piques, les lances, les frondes, les dards, les flèches et les massues hérissent la plaine ; les chevaux hennissent et caracolent ; les fantassins, *namuntulico*, s'organisent en régiments, et les femmes courent çà et là afin de tout disposer pour le départ des guerriers. Enfin, le cacique paraît, tout rentre dans l'ordre, et la troupe enthousiaste, affamée de carnage, se dirige à marches forcées vers le lieu désigné pour servir de rendez-vous général. Le commandement en chef est déferé à l'un des quatre *toquis* ; mais il n'est pas rare cependant de le voir confié à un simple *ulmène*, quand celui-ci en est jugé plus digne. Ces expéditions militaires se font ordinairement avec tant de célérité, que l'ennemi n'a pas le temps de prendre ses mesures de défense. Les villes de Conception et de Talcahuano, sur la limite septentrionale de l'Araucanie, et celle de Valdi-

via, enclavée dans la partie sud, ont été souvent détruites par de semblables irruptions. Reprises et relevées plusieurs fois, elles conserveront toujours les traces de ces désastres. Autrefois les Araucans ne faisaient pas de prisonniers ; mais aujourd'hui la coutume barbare de les immoler est à peu près entièrement éteinte, et peut-être doit-on cette circonstance à l'introduction qui s'est opérée parmi eux d'une population métisse, provenant de l'union des indigènes purs avec les femmes espagnoles qu'ils ont enlevées. Des couvents de religieuses ont, plus d'une fois, servi de motifs à la guerre. La passion de ces Indiens pour les femmes blanches est si grande, qu'on n'a pas d'exemple de prisonnières rendues à leurs familles. Les hommes sont emmenés dans l'intérieur du pays et réduits à l'état d'esclavage. L'étendard des Araucans porte une étoile blanche sur champ d'azur.

LÉGISLATION. L'homicide prémédité, la trahison, l'adultère, le vol et la sorcellerie, sont punis de mort ; mais le coupable a la faculté de racheter sa vie en transigeant avec la famille qu'il a offensée. Le *thaulonco* est la peine du talion, qu'ils infligent dans les circonstances moins graves. Le mari a droit de vie et de mort sur sa femme, et le père sur ses enfants ; la société ne leur en demande aucun compte.

MARIAGES ; CONDITION DES FEMMES. La polygamie est permise chez les Indiens de l'Araucanie ; mais la première femme est seule considérée comme l'épouse en titre ; les autres habitent séparément, et chacune a sa cabane ; aussi compte-t-on les femmes d'un guerrier par le nombre de ses cabanes. Quand un Araucan veut se marier, il rassemble ses amis et ses parents pour enlever sa fiancée, et, à cette occasion, les deux familles se livrent des combats de convention, qui dégèrent quelquefois en sanglantes mêlées.

La condition des femmes est des plus malheureuses ; ce sont elles qui sont chargées des soins les plus pénibles, non-seulement dans l'intérieur du mé-



Valle de San Fernando.

nage, mais encore dans les travaux de l'agriculture, à la chasse et même à la guerre. Partout elles remplissent un rôle de servitude humiliant et cruel; c'est ainsi qu'on les voit panser les chevaux, nettoyer les armes, porter les fardeaux et apprêter les aliments, pendant que leurs maris se reposent, fument ou se promènent. Le même usage existe d'ailleurs chez bien d'autres nations sauvages, et il est à remarquer que, parmi celles qui ne le sont pas, l'infériorité relative de la femme diminue d'autant plus que la civilisation acquiert plus de développement.

FUNÉRAILLES. Un guerrier vient-il à mourir, ses amis enlèvent le corps processionnellement; des femmes se joignent au cortège, et chantent les hauts faits d'armes de celui qui n'est plus. Le convoi funèbre se dirige vers l'*eltun*, ou cimetière de famille, dans lequel une fosse a été préparée. Le guerrier mort est mis en terre avec ses armes, ses habits de luxe, des provisions de bouche, et quelques objets de valeur destinés à payer le prix du passage à la nochère des enfers, la vieille *Tempu-Laggi*, qui conduira l'âme au séjour de l'immortalité. Si c'est une femme qui a succombé, on enferme avec elle des ustensiles de ménage ou autres objets à son usage; puis les assistants comblent la fosse, élèvent au-dessus un tertre en pierres et l'arrosent de *chicha*, leur boisson de prédilection. Les jeux commencent ensuite, et la cérémonie se termine par un festin.

Tel est le *curica-huin*, ou divertissement noir, qui ressemble beaucoup aux jeux funèbres de la Grèce; mais on a pu s'apercevoir déjà que les Molouches ont plus d'un point de ressemblance avec les Spartiates: leurs vices les plus détestables ne sont, en quelque sorte, que l'exagération de la vertu.

DANSE. Ce peuple sérieux et farouche offre l'étrange contraste d'aimer la danse avec passion. Leur *sapatéra* est devenue la danse favorite des Chiliens, et cependant elle offre des allusions érotiques, qu'il semble qu'une femme ne saurait tolérer sans un excès d'ingénuité ou d'impudence.

REPAS. Les Molouches mangent peu de fruits et d'herbages; ils se nourrissent habituellement de viande de mouton ou de bœuf, de *charque* (viande broyée), de volaille, de poisson, et de *milcow*, pâte faite avec des citrouilles ou des pommes de terre pétries dans du lait. Ils assaisonnent leurs mets avec du poivre et du piment. Dans leurs expéditions, ils emportent de la viande desséchée au soleil et coupée en minces lanières, et du maïs. Ils mangent également, dans ces sortes d'occasions, de la chair de cheval et de mulet. La *chicha* et le *cici* sont des boissons faites avec du maïs ou des fruits fermentés. On assure que la préparation de la *chicha* est réservée aux vieilles femmes, qui mâchent et triturent le maïs, leur salive ayant une propriété convenable à cette opération. Avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens du Chili ne connaissaient ni le blé, ni l'orge, ni l'avoine, ni les légumes, ou les fruits qu'ils cultivent aujourd'hui avec succès. Ils aiment passionnément l'eau de vie et les liqueurs fortes, qu'ils se procurent à la Conception et à Valdivia.

HABITATIONS. *Arauco* est la seule ville du territoire indépendant; partout ailleurs, les Araucans ne possèdent que des villages ou des campements provisoires. *Arauco* est entourée de murs; mais sa principale défense consiste dans une fortification peu importante, élevée sur une colline au pied de laquelle la ville est bâtie. L'église se trouve sur la place du marché. Du temps où cette ville appartenait aux Espagnols, la population n'excédait pas 400 âmes. Il y avait un collège de jésuites, devenu plus tard couvent de franciscains. Les maisons, couvertes en chaume, sont divisées intérieurement en plusieurs cases, où l'on trouve quelques meubles qui rappellent le voisinage de la civilisation. Cette ville est située à vingt lieues environ au sud de la Conception. Dans les autres résidences, les habitations indiennes ne sont que des cabanes grossières ou des tentes en peaux disposées circulairement. La place du mi-

lieu est réservée au pacage des bestiaux; et dès que ceux-ci n'y trouvent plus une nourriture suffisante, la peuplade enlève ses tentes et va camper ailleurs. Le petit hameau de *Tubul*, à peu de distance d'Arauco, est la résidence d'un *toqui*; on y trouve une belle rade et un bon mouillage.

INDUSTRIE; COUTUMES DIVERSES; CONNAISSANCES GÉNÉRALES. Les Araucans ne se sont jamais élevés au même degré de civilisation que les Péruviens, les Mexicains et les Muyscas. C'est sans doute dans le but de pallier les défaites qu'ils ont éprouvées en combattant contre cette nation, que les Espagnols ont tant exagéré les progrès de son état social. Un de leurs poètes, Alphonse Ercilla, a même composé sur ces luttes sanglantes, dont nous aurons bientôt à présenter l'histoire, un poème épique intitulé *l'Araucana*. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que, de toutes les nations indiennes qui vivent encore indépendantes dans l'Amérique du Sud, il n'en est plus d'aussi avancée dans les voies de la civilisation. La passion de ce peuple, et on pourrait dire son culte, pour la guerre, a imprimé à ses mœurs un caractère de cruauté et de violence qui le rend l'effroi de ses voisins; mais il a plusieurs qualités estimables, telles sont la bonne foi dans les traités, le respect du serment, l'hospitalité, et même l'urbanité à l'égard des étrangers qui voyagent sur son territoire avec l'assentiment des chefs. Quand un marchand étranger veut trafiquer avec eux, il se rend directement chez l'*ulmène*, et s'assied devant lui sans prendre la parole, ce qui serait une inconvenance. Le chef lui dit alors : *Es-tu venu? à quoi l'étranger répond : Je suis venu. — Et que m'apportes-tu? — Du vin, des étoffes, etc.* Ici commence le détail des présents destinés à l'*ulmène*. Cette cérémonie terminée, le chef fait publier dans son district qu'un marchand étranger est arrivé, et qu'il apporte avec lui des objets d'échange. On accourt aussitôt; chacun choisit ce qui lui convient, et retourne ensuite à ses occupations. Au bout de

quelques jours, lorsque le marchand veut partir, l'*ulmène* fait avertir ses administrés qu'ils aient à venir payer le prix des marchandises qu'ils ont choisies, et chacun d'eux alors, avec une religieuse exactitude, vient remettre à l'étranger la valeur, en nature, des articles qu'il a achetés (*). Ce commerce d'échange consiste, pour l'importation, en étoffes européennes, en couteaux, haches, boutons, colliers, bracelets, etc., et pour l'exportation, en ponchos, bœufs, moutons, chevaux, etc.

On a dit que les Araucans avaient des notions en géométrie, qu'ils cultivaient la poésie, la rhétorique et la médecine. C'était en faire un peuple supérieur à certaines nations européennes. La vérité est qu'ils ont dans leur langue des mots pour exprimer la ligne, le point, l'angle, le cône, le cube et la sphère; que les poètes, appelés *gempir* ou seigneurs de la parole, improvisent des chansons guerrières; que leurs *amfibes*, décorés par les Espagnols du nom de médecins, connaissent assez bien les qualités de certaines plantes médicinales, et qu'ils ont enfin des chirurgiens, ou *gutarces*, habiles à guérir les plaies et les blessures; mais on peut faire de semblables observations chez d'autres peuples dont l'ignorance n'est pas mise en question, et nous ne saurions voir en cela autre chose que le caractère d'une simple tendance vers le progrès. Du reste, les Araucans ne connaissent ni l'art de l'écriture, ni celui de la lecture. C'est à l'aide de nœuds, semblables aux *quipos* péruviens, qu'ils conservent leurs traditions historiques et le souvenir de leurs affaires domestiques. La connaissance des *quipos* passe chez eux pour une science importante, et souvent ce n'est qu'à son lit de mort qu'un père dévoile à son fils le mystère des nœuds de famille. En 1792, on arrêta à Valdivia des Indiens soupçonnés de tramer une conspiration. L'un d'eux,

(*) Voyez Frézier, Relation d'un voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, etc. Paris, 1732, 1 vol. in-4.

nommé Marican, avoua qu'un des principaux instigateurs du complot lui avait envoyé une pièce de bois longue d'environ un quart de verge; que ce bois avait été fendu, et qu'on y avait trouvé, dedans, un doigt humain. Ce doigt était entouré d'un cordon, au bout duquel se trouvait une frange de laine rouge, bleue, blanche et noire. Sur la laine noire on remarquait quatre nœuds, ce qui indiquait que le porteur de ce message était parti de *Paqui-Pulli* le quatrième jour après la pleine lune. Sur la laine blanche on voyait dix nœuds, c'est-à-dire, que dix jours après le départ du messenger la révolte éclaterait. Si l'Indien à qui le message était adressé consentait à prendre part à cet événement, il devait faire un nœud sur la laine rouge; dans le cas contraire, il en devait faire un sur la laine bleue et la rouge réunies ensemble, afin que les conjurés pussent connaître, au retour du *chasqui* ou héraut, le nombre d'amis sur lesquels ils pouvaient compter (*).

En astronomie, les Araucans ont quelques notions plus positives. Ils distinguent les planètes, les étoiles; connaissent les solstices, les équinoxes, les constellations, la voie lactée, et comprennent divers phénomènes célestes, tels que les éclipses et les phases de la lune. Leur année, qu'ils nomment *thipantu*, commence le 22 décembre, après le solstice méridional, dont la désignation, en leur langue, correspond à *tête et queue de l'année* (*thamathipantu*). L'année se divise en douze lunes (*cujen*); la lune en trente jours, le jour en douze heures; viennent ensuite cinq jours complémentaires. Cette analogie avec l'année égyptienne est vraiment très-remarquable. Chaque mois, ou lune, est désigné par une qualité spéciale; décembre est *huevo-cujen*, le mois des fruits nouveaux; janvier, *avucujen*, le mois du fruit; février, *cogicujen*, le mois de la moisson; enfin,

ce sont les mois de l'écume, désagréable, traître, des nouveaux vents, du maïs, etc.

Le salut de ces Indiens consiste dans les mots *marry-marry*; et lorsqu'un chef envoie le *marry-marry* à un Espagnol, celui-ci peut compter sur son amitié, et même sur son alliance en temps de guerre.

Les femmes indiennes fréquentent les villes espagnoles voisines de leur territoire; elles y apportent des fruits, des légumes, du poisson et de la volaille, qu'elles échangent contre des marchandises à leur usage, et surtout contre le sel, dont la plupart des tribus manquent complètement.

Les jeunes gens, désignés sous le nom de *mosotones*, fréquentent également les mêmes villes, en temps de paix, dans l'espoir d'y trouver des étrangers qui les prendront pour guides, moyennant un salaire convenu. Ce sont des conducteurs fidèles et intelligents; ils sont surtout utiles pour un voyage dans les montagnes, ou pour le passage sur des rivières à ponts suspendus (*).

Les Araucans cultivent le maïs, le blé et autres céréales; quelques plantes potagères, le chou, le navet, la rave; plusieurs arbres utiles: la vigne, le tabac, le cotonnier et le psoralier-coulen. Les hommes et les femmes bêchent la terre, les femmes seules ensemencent et récoltent. La principale occupation des premiers, en temps de paix, est de courir, le laço en main, après les chevaux et les taureaux sauvages. Les chevaux, comme nous l'avons déjà dit, sont issus de ces beaux coursiers castillans que les Espagnols introduisirent dans le nouveau monde. Ils y ont multiplié prodigieusement, et n'ont rien perdu ni de leurs qualités ni de leur beauté. Seulement on

(*) Les ponts sont assez rares au Chili; mais le passage à gué des rivières y est ordinairement facile. Parmi les ponts suspendus on peut citer celui de Cimbra, sur le Rio-Quillota, dans la province d'Aconcagua. Il consiste en un clayonnage soutenu par des lanières de cuir (voy. *pl.* 5 et 6.)

(*) W. B. Stevenson, Relation d'un séjour de 20 ans au Chili, etc., de 1804 à 1825, Londres et Paris, 3 vol. in-8.

remarque une vieillesse plus précoce chez ceux que les Araucans ont domptés; mais cette circonstance tient à l'excès des travaux que l'Indien exige de ce noble animal. Les soins qu'ils donnent à leurs grands troupeaux de bœufs prennent encore une large part de l'existence des Indiens. Notre la Pérouse a fait observer avec raison que l'introduction de deux animaux, le cheval et le bœuf, avait complètement changé les mœurs de plusieurs nations américaines. Les intrépides Araucans, les Guaycurus, les Huilliches, les Pehuenches, et bien d'autres encore, montés sur de rapides chevaux, armés de longues lances, et poussant devant eux de nombreux troupeaux de bœufs ou de chevaux, ressemblent plus aux Tatares ou aux Arabes qu'à leurs propres ancêtres, dont l'existence indolente végétait sur le bord des rivières, ou se traînait sous les hautes graminées des Pampas.

Les femmes des Araucans se livrent avec quelque succès à la fabrication des étoffes. Les *ponchos*, qui forment la pièce principale du vêtement des guerriers, sont leur ouvrage. Le poncho est un morceau d'étoffe de laine quadrilatère, de trois aunes de long sur deux de large, percé au centre d'une ouverture assez grande pour qu'on puisse y passer la tête, et destiné à couvrir les épaules et le haut du corps jusqu'aux hanches. Ce vêtement, qui peut servir de manteau pendant le jour et de couverture pendant la nuit, a maintenant été adopté dans tout le Chili. Les ponchos araucaniens, tissés avec la laine du guanaco, le chamois des Alpes, sont très-estimés. La fabrication d'un poncho de luxe occupe une femme pendant près de deux ans, et vaut cent dollars (*). Il est ordinairement bleu-turquoise, c'est la couleur favorite des Chiliens, qui l'extraient de diverses substances végétales. Les autres couleurs sont le jaune, le vert et le rouge. Cette nation se livre encore à la fabrication d'une grossière poterie, et à celle des armes. Avant l'arrivée

(*) Environ 500 francs.

des Espagnols, les Indiens se servaient, au lieu de fer, de pierres dures ou d'une sorte de bronze natif, appelé *campanile* par les Espagnols, mélange de cuivre, de zinc et d'antimoine. Cependant ils n'ignoraient pas l'art d'extraire l'or et l'argent du minerai; ils les faisaient fondre dans des vases d'argile au moyen d'un courant d'air. Les Araucans connaissent encore l'art de se servir du coton pour tisser des hamacs et de la toile, ouvrages grossiers, il est vrai, mais enfin qui prouvent que ce peuple a fait déjà plus d'un pas dans la voie de la civilisation. La guerre et la chasse étant l'occupation favorite des hommes, la navigation et la pêche tiennent peu de place dans l'histoire de leur industrie. Ils font usage, sur les côtes et les rivières, d'un sorte d'embarcation appelée *balsa*. Elle consiste en deux peaux de phoques cousues avec soin et ballonnées au moyen de l'air atmosphérique, de manière à former deux énormes vessies qui conservent encore assez bien la forme primitive de l'animal. Ces deux ballons supportent des bandes transversales, recouvertes en peaux de bêtes fauves et en branches d'arbre. Le navigateur s'assied sur ce pont, en tâchant de maintenir son embarcation en parfait équilibre.

Le territoire araucan est une vaste contrée aussi riche que fertile, et bien propre à éveiller la convoitise des Européens. Indépendamment de ses nombreuses mines de métaux précieux, de ses vignes, de ses vergers, on y voit errer d'immenses troupeaux des plus précieux animaux domestiques introduits par les Espagnols, tels que le cheval, la vache, la chèvre et le mouton.

COSTUME. Nous avons dit déjà que le poncho est la partie essentielle des vêtements d'un Araucan. Il faut y joindre une veste qui descend jusqu'à la ceinture, une culotte courte, une ceinture de cuir, un chapeau en pain de sucre, des sandales de peau nommées *ojotes*, et quelquefois une paire d'éperons. Les femmes vont la tête et les pieds nus; elles portent des robes



Passage du Rio Quillota.

Alonso del.

longues, de couleur ordinairement bleue, sans manches, et ouvertes sur le côté. Un manteau de même couleur, retenu sur les épaules par des agrafes d'argent, des bracelets et des pendants de même métal complètent à peu près leur costume. Leurs cheveux, qu'elles portent très-longs par derrière, sont tressés, et coupés courts sur le front. Ces Indiens sont assez propres; ils se baignent souvent, et nettoient leurs cheveux avec l'écorce du quillay. Les hommes s'arrachent la barbe au moyen de pinces faites avec des coquilles.

LANGUE. La langue des Araucans est le chilien proprement dit; les naturels la nomment *Chilidugu*. Molina, qui la connaissait parfaitement, assure qu'elle est douce, harmonieuse, expressive, régulière et riche. Elle n'a ni verbes ni noms irréguliers, et ses règles sont d'une telle simplicité, que peu de langues sont aussi faciles à apprendre.

Telle est la nation belliqueuse des Molouches ou Araucans! On ne peut lui refuser la première place parmi les peuples indigènes qui, à l'époque de l'invasion européenne, ne s'étaient pas élevés déjà à un état de civilisation complet; et qui sait si elle ne l'eût pas atteint également sans l'arrivée de ces Européens affamés d'or, qui, tranchant avec le glaive les liens sacrés de l'humanité, ont fourni aux Américains des motifs légitimes de haine, de discorde et de destruction (*).

TRIBUS DIVERSES DE LA FAMILLE CHILIENNE. Les Puelches et Pampas

(* Les matériaux sur les mœurs et l'histoire des Molouches sont très-nombreux. Les ouvrages qui nous ont été le plus utiles en cela sont les suivants :

Chilidugu, sive Res Chilenses, etc. Opera Bernardi Havestad, etc. Munster, 1777-79.

Alf. Ercilla, L'Araucana, poème, etc. Madrid.

Molina, Storia civile del Chili; Frézier, id.; W. B. Stevenson, Relation d'un séjour, etc., déjà cité; Falkener, Description of Patagonia and the adjoining parts, etc.

Lesson, Journal d'un voyage pittoresque autour du monde, 1830. — Histoire de l'homme, suites à Buffon.

qui habitent la partie méridionale de la confédération du Rio de la Plata, mais dont plusieurs tribus sont errantes sur le territoire chilien; les Cunches, qui sont établis au delà de Valdivia en redescendant vers la Patagonie; les Chonos et Poyus des archipels de Chiloé et de Chonos; les Huilliches, qui habitent au sud des Cunches; les Pehuenches, enfin, que l'on trouve dans les Andes du Chili, entre le 34° et le 37° degrés, appartiennent, comme les Araucans, à la famille chilienne, ou plutôt, ne sont que des tribus dispersées d'une seule nation. Ils parlent à peu près le même langage, et adorent les mêmes dieux; mais ils n'ont suivi que de loin la marche progressive des Araucans. Les Puelches sont considérés comme les Araucans de l'Est. Les Pehuenches tirent leur nom du *Pehuen* ou *Pinal*, le *Pinus araucanus* dont nous avons déjà parlé, et qui croît en abondance sur leur territoire. On trouve, d'ailleurs, dans les écrits des voyageurs espagnols, les noms d'une foule de tribus indiennes qui couvraient le sol chilien à l'époque de la conquête; ce sont, entre autres, les Copiapinis, les Coquimbis, les Quillotanes, les Mapocines, les Promaques ou Promauciens, les Curis, les Cauquis, les Pencones, et autres. C'étaient autant de peuplades de la nation des Araucans, vivant sur le bord des rivières ou dans les vallées qui portent encore leurs noms: le Copiapo, le Coquimbo, le Quillota, le Mapoco, la contrée de Penco, etc.

POPULATION INDIGÈNE. Un savant statisticien, M. Ad. Balbi, a dit avec raison que les géographes anglais ou allemands ont singulièrement exagéré le chiffre de la population indépendante des deux Amériques. Il ne faut pas perdre de vue que ce qu'on appelle *nation nombreuse* dans les solitudes du nouveau monde n'a qu'une importance relative, et ne se compose souvent que de quelques centaines d'individus. « Les Araucans (dit le même écrivain), que M. Hassel et « d'autres savants géographes estiment

« encore quatre cent mille et même
 « quatre cent cinquante mille âmes, ne
 « comptent que soixante à soixante-
 « dix mille individus, selon des rensei-
 « gnements positifs que nous ont four-
 « nis des Chiliens instruits qui ont
 « visité cette intéressante peuplade du
 « nouveau continent. Cette évaluation
 « s'accorde avec celle qu'ont donnée
 « des voyageurs français qui ont vi-
 « sité dernièrement le Chili (*). »

HISTOIRE.

LES INCAS. Les premières notions historiques sur le Chili ne remontent pas au delà du milieu du quinzième siècle. Pendant que les hommes de l'ancien continent se disputaient avec acharnement la possession de quelques provinces épuisées et incendiées, des peuples, dont l'existence n'était pas même soupçonnée, étendaient aussi ce prétendu droit de conquête sur les bords fertiles de l'Orénoque, dans les brûlantes Pampas, et jusques aux cimes glacées de la Cordillère. Le Pérou était à l'apogée de sa gloire. Yupanqui, le dixième Inca, ayant entendu vanter la fertilité des contrées situées au delà de la limite méridionale de ses États, sur le revers occidental des Andes, se rendit lui-même à Atacama, ville frontrière de l'empire péruvien, pour y organiser une armée de dix mille hommes, qu'il confia à Chinchiruca, son général. Celui-ci, après avoir livré aux Copiapinis des combats sanglants qui affaiblirent beaucoup son armée, pénétra enfin dans la vallée de Coquimbo, où il attendit une seconde division de dix mille hommes que l'Inca lui envoyait. Dès que ce renfort fut arrivé, Chinchiruca entra dans le pays des Quillotanes et des Mapochos (**). Ces belliqueuses tribus

de la famille chilienne résistèrent avec un courage digne d'un meilleur succès. Vaincues à la fin, elles se soumirent à payer le tribut qu'on exigeait d'elles, et à reconnaître Yupanqui pour leur maître. Cette conquête importante avait coûté aux Péruviens une armée entière et six années de guerre, et l'Inca n'était pas satisfait ! Il envoya de nouvelles troupes à son général, avec l'ordre de poursuivre sa marche vers le sud. Chinchiruca franchit donc le Rio-Maule à la tête de vingt mille hommes. Le pays était habité par les Promauques (*purumauquas*), nation guerrière, plus disposée à mourir qu'à se soumettre. Alliés avec les Pencones, les Antales et les Cauquis, les Promauques livrèrent une sanglante bataille aux Péruviens. La lutte dura, indécise, pendant trois journées consécutives, chaque parti cherchant à lasser l'opiniâtreté de l'ennemi. Enfin, le quatrième jour, Chinchiruca donna le signal de la retraite, et repassa le Maule pour y attendre les ordres de l'Inca. Celui-ci lui enjoignit de fortifier les bords de la rivière, de cultiver le pays conquis, de traiter avec paternité les nations soumises, et d'établir des relations amicales avec celles qui ne l'étaient pas. Afin d'ôter à ces dernières tout espoir de le troubler dans la possession de ses nouvelles acquisitions, il porta à cinquante mille hommes la force de l'armée d'occupation. Cette conduite lui réussit, et, peu d'années après, les fiers Promauques, séduits par le voisinage de cette demi-civilisation, reconnurent spontanément la suprématie du fils du Soleil. Le Rio-Maule devint ainsi la limite méridionale de l'empire des Incas, et, de nos jours, on voit encore, près de ses rives, quelques traces des fortifications élevées par les Péruviens.

DÉCOUVERTE DU CHILI. L'an 1520, un Portugais au service d'Espagne, Hernando Magalhaës ou Magellan, découvrit, entre la Patagonie et la Terre de Feu, un passage auquel il

(*) A. Balbi, Essai statistique sur le nouveau monde. — Revue encyclopédique, 1828, tom. XXXVIII, pag. 307 et suivantes.

(**) Le *Quillota* et le *Mapocho*, qui ont donné leur nom aux Indiens établis sur leurs rives, comme la plupart des fleuves du Chili, offraient peu d'obstacles à l'envahissement.

Ils sont toujours guéables en de certaines localités.



Deux descendant les Cordilleras.

imposa son nom. Parvenu dans le grand Océan par cette route nouvelle, il dut être le premier à voir l'archipel de Chiloé et les côtes du Chili. Mais ce ne fut que seize années après, que les Européens mirent le pied sur cette terre que leur insatiable cupidité avait tant convoitée.

CONQUÊTE DU CHILI. La conquête du Pérou devait amener celle du Chili. Poussé par cette soif de l'or dont tous ses compatriotes étaient alors hale-tants, l'Espagnol Vasco Nunez de Balboa s'était aventuré dans l'intérieur du pays de Panama, à la suite d'un jeune cacique qui lui promettait de le conduire en une terre où le métal, objet de son adoration et de tous ses desirs, était aussi commun que les cailloux sur le bord de la mer et que le sable au fond des rivières. Aucun obstacle ne put arrêter l'avidé Espagnol, ni les solitudes, ni les fleuves, ni les gigantesques montagnes, ni la désertion des Indiens qui lui servaient de guides. Enfin, arrivé sur l'un des sommets de la Cordillère, il aperçoit l'Océan qui se déroule à ses pieds, immense et sans horizon. Son premier mouvement fut de tomber à genoux et de rendre grâces à Dieu d'une découverte si glorieuse et si importante; puis il descend précipitamment de la Cordillère, s'avance sur le bord du rivage, entre dans l'eau jusqu'aux genoux, et, tirant son épée, il prend possession de la mer du Sud au nom de son illustre maître, le puissant roi de Castille et de Léon. Balboa termina là son excursion, et revint sur ses pas après avoir reçu de riches tributs que lui apportèrent les caciques voisins; mais il avait appris dans ce voyage l'existence du Pérou, de cette terre promise que rêvait alors la cupidité des conquérants, et, à son retour, il en fit un récit qui excita l'enthousiasme général. Une expédition fut concertée; l'intrigue et la jalousie lui en ravirent le commandement; bien plus, le malheureux, accusé de crimes imaginaires, périt sur un échafaud; tel fut le bon plaisir du roi d'Espagne! Pedro Arias, bourreau et successeur de Balboa, découvrit le pays

qui depuis a été appelé successivement *Terre ferme de l'Occident*, *Nouvelle-Grenade* et *Colombie*. Il fut suivi par une foule d'aventuriers, dont aucun ne pénétra au delà. Mais en 1524, époque où l'on commençait à reléguer dans le domaine de la fable les brillants récits que Nunez de Balboa avait transmis sur le Pérou, trois habitants obscurs de Panama conçurent l'espoir de voir ce rêve brillant se réaliser en leur faveur. François Pizarre, d'abord gardien de pourceaux, et plus tard soldat ignoré, Diégo d'Almagro, enfant de troupe, qui avait autrefois suivi Gonzalve de Cordoue dans les guerres d'Italie, et Fernand de Luque, prêtre et maître d'école à Panama, mirent en commun leur mince patrimoine et leur immense ambition. Le détail des revers et des succès de ces trois aventuriers n'appartient pas à cette histoire (*). Nous nous bornerons à dire ici que, réunis et solidaires dans les temps d'adversité, la fortune les désunit. Pauvres ils s'aimaient, riches ils se haïrent. La jalousie, une insatiable cupidité, une aveugle ambition, toutes les passions mauvaises que l'éducation n'a pas comprimées, servirent de base aux rapports qu'ils conservèrent, l'un avec l'autre, dans les jours de prospérité. Nous laissons à un autre historien le soin de flétrir l'infâme conduite de Pizarre à l'égard de l'infortuné Atahualpa, et de dire comment cet Inca, plein de générosité et de candeur, se rendant auprès du général espagnol sur la foi des traités et de ses promesses, fut lâchement assailli et jeté dans les fers, pendant qu'on massacrait ses fidèles Péruviens; comment, après sa condamnation, il demanda vainement à être conduit en Espagne pour y être présenté au monarque dont il avait reconnu la suzeraineté, et comment, enfin, après avoir religieusement accompli deux promesses qu'il avait faites à Pizarre pour obtenir la vie et la liberté, savoir celle de se faire baptiser, et celle de remplir d'or une chambre de vingt-deux pieds de long et seize de

(*) Voyez l'Histoire du Pérou.

large, à la hauteur que peut atteindre un homme, il fut attaché à un poteau et étranglé (*). A cette époque les chefs espagnols faisaient la guerre en héros, et exploitaient la victoire en brigands. Fernand de Luque fut promu à la dignité d'évêque, François Pizarre élevé à celle de capitaine général du Pérou, et Diégo de Almagro fut nommé *adelantado*, ou gouverneur général d'un territoire qui devait avoir deux cents lieues d'étendue, depuis la frontière du Pérou, en redescendant vers le sud. Il partit donc pour conquérir ses nouveaux États, et mit à cette expédition un empressement d'autant plus grand, qu'il avait entendu parler du Chili par des naturels qui vantaient la fertilité et les richesses de cette contrée. Almagro, après avoir pris les mesures que commandait sa position, fit don à ses soldats de cent quatre-vingts charges d'argent et de vingt charges d'or, à valoir sur leur part du butin qu'ils allaient conquérir. Manco, successeur d'Atahualpa, lui fournit une armée de quinze mille Indiens, et fit même partir son frère Paulo Topa, et un grand prêtre nommé Viléhoma, pour lui préparer les voies. L'*adelantado* se fit en outre précéder par son lieutenant Saavédra, à qui il enjoignit de s'arrêter à cent cinquante lieues de Cuzco et d'y fonder une colonie. Cet ordre fut exécuté ponctuellement, et Saavédra jeta les fondements de la ville de Parí. Ceci se passait en 1535. Almagro se mit en route lui-même, accompagné de cinq cent soixante-dix Espagnols, indépendamment des Indiens que l'Inca lui avait donnés. Arrivé à Tupisa, ville de la province péruvienne de Chicas, il y trouva le grand prêtre Viléhoma, ainsi que Paulo Topa, qui lui remit quatre-vingt-dix mille pèsos d'or fin, que les nations tributaires du Chili envoyaient à l'Inca (**). Ainsi, dans toutes les occasions, les Indiens se montraient aussi généreux que les Espagnols étaient

insatiables. A quelques jours de là, et avant son départ de Tupisa, Almagro fut abandonné par le grand prêtre Viléhoma et par un interprète indien, qui emmenèrent avec eux plusieurs de leurs compatriotes. L'interprète fut repris et écartelé. A Iujuy, ville du Tucuman, Almagro s'arrêta deux mois, eut quelques démêlés avec les naturels du pays, et se décida enfin à s'acheminer vers les montagnes neigeuses, où il arriva vers la fin de l'année. Les fatigues de cette route dans le désert et l'intempérie de la saison lui firent perdre une partie de ses gens, avant d'avoir atteint la vallée des Turquoises, la riche province de Copayapo ou Copiapo. Alors seulement le Chili fut véritablement découvert par les Espagnols.

Diégo de Almagro, lieutenant d'un prince à qui le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, avait octroyé tous les pays découverts ou à découvrir dans le nouveau monde, prit possession de cette terre nouvelle en récitant la formule d'usage, que le pape avait fait rédiger par une commission spéciale de théologiens et de jurisconsultes (*). Couvert de ses armes et revêtu des insignes de sa dignité, entouré de ses lieutenants et des principaux caciques qui étaient venus lui rendre hommage, il tira son épée, ramassa quelques poignées de terre, et s'écria d'une voix forte, en s'adressant aux Indiens : « Moi, Diégo de Almagro, serviteur du très-haut et très-puissant empereur Charles-Quint, roi de Castille et de Léon, son *adelantado* et ambassadeur, je vous notifie et vous déclare, avec toute l'étendue des pouvoirs que j'ai reçus, que le Seigneur notre Dieu, qui est un et éternel, a créé le ciel et la terre, ainsi qu'un homme et une femme, qui sont descendus vous et nous, et tous les hommes qui ont existé ou

(*) Voyez Herrera, dec. 5, liv. III. — Garcilasso de la Véga, liv. I. — Xérès, liv. I, etc.

(**) Le *pésó* vaut 25 francs.

(*) Le pape à qui les rois d'Espagne doivent cette étrange concession est Alexandre VI. Le premier Espagnol qui ait fait usage de la formule de prise de possession est Alonzo d'Ojeda (1509).

« qui existeront dans le monde. » Ici l'adélantade explique aux Indiens que les générations successives, pendant plus de cinq mille ans, ont été dispersées dans les différentes parties du monde, et se sont divisées en plusieurs royaumes et provinces, attendu qu'un seul pays ne pouvait ni les contenir ni leur fournir la subsistance nécessaire, et que Dieu a remis le soin de tous ses peuples à un homme nommé Pierre, qu'il a constitué seigneur et chef du genre humain, afin que tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient nés, ou dans quelque religion qu'ils aient été instruits, lui obéissent. Cet homme et ses successeurs ont été nommés *papes*, ce qui veut dire admirable, grand, père et tuteur. L'un de ces pontifes, comme maître du monde, a fait la concession de la terre ferme et des îles de l'Océan aux rois de Castille et à leurs successeurs. En conséquence, l'adélantade leur enjoit de se reconnaître sujets et vassaux de son propre souverain, et de consentir à ce que les missionnaires leur prêchent la foi.

« Alors, ajoute-t-il, Sa Majesté, et moi « en son nom, nous vous recevrons « avec amour et bonté, et nous vous « laisserons vous, vos femmes et vos « enfants, exempts de servitude, jouir « de la propriété de tous vos biens, de « la même manière que les habitants « des îles; Sa Majesté vous accordera « en outre plusieurs privilèges, exemp- « tions et récompenses. Mais si vous « refusez ou si vous différez malicieu- « sement d'obéir à mon injonction, « alors, avec le secours de Dieu, j'en- « trerai par force dans votre pays, je « vous ferai la guerre la plus cruelle, « je vous soumettrai au joug de l'obéis- « sance envers l'Église et le roi; je « vous enlèverai vos femmes et vos en- « fants pour les faire esclaves et en « disposer selon le bon plaisir de Sa « Majesté; je saisirai tous vos biens, et « je vous ferai tout le mal qui dépen- « dra de moi, comme à des sujets re- « belles qui refusent de se soumettre à « leur légitime souverain. Je proteste « d'avance que tout le sang qui sera « répandu, et tous les malheurs qui se-

« ront la suite de votre désobéissance, « ne pourront être imputés qu'à vous « seuls et non à Sa Majesté, ni à moi, « ni à ceux qui servent sous mes or- « dres; c'est pourquoy, vous ayant fait « cette déclaration et réquisition, je « prie le notaire ici présent de m'en « donner un certificat dans la forme « requise (*). »

Les habitants de la vallée de Copiapo étaient alors divisés en deux factions. Leur cacique légitime avait été chassé par un usurpateur, son parent, qui n'avait pu réussir à faire oublier par sa justice et sa bravoure la tache originaire de son autorité. Le vaincu errait dans les bois et les montagnes, cherchant à recruter des partisans, et à rassembler surtout auprès de lui les mécontents du parti contraire, lorsqu'il entendit parler de l'arrivée des Espagnols. Ne prenant conseil que de son désespoir, il courut immédiatement se livrer aux mains de ces étrangers, dont il invoqua la générosité et la protection. Almagro fut assez bon politique pour comprendre tout ce qu'il pouvait y avoir d'avantageux pour lui à mettre sur le trône un prince qui lui devrait son autorité, et lui serait entièrement dévoué. Il accueillit donc le fugitif avec une bonté paternelle, et, peu de jours après, il le réinstalla à la tête de son peuple, et fit périr l'usurpateur sur un bûcher. Les Indiens approuvèrent généralement cette action, et proclamèrent que le juste et puissant Almagro était un envoyé du dieu Vizacocha. Cette bonne harmonie ne fut pas de longue durée. Trois Espagnols qui marchaient isolés furent tués à Guasco, et cet événement fournit à l'adélantade le prétexte de la plus odieuse exécution. Il fit saisir l'ulméne et son frère, ainsi que vingt-sept Indiens pris parmi les guerriers, et les fit brûler vifs. Les Espagnols eux-mêmes qui obéissaient à l'adélantade furent indignés de cette atrocité; quant aux Indiens, ils

(*) Herrera, dec. 1, liv. vii. — Dufey de l'Yonne, Résumé des révolutions de l'Amérique méridionale. Paris, 1826, 2 vol. in-18.

jurèrent dès ce moment une haine implacable à ces barbares étrangers. Almagro, poursuivant sa route, arriva à Concomicagua, résidence du cacique, et principale bourgade du pays des Copiapinis. Rodrigue Orgonez et Jean de Rada le rejoignirent en ce lieu avec quelques renforts qui portèrent son armée à cinq cent soixante-dix Espagnols, indépendamment de quinze mille Péruviens qu'il avait amenés avec lui (*). L'adélantade, suivi de toutes ses forces, pénétra dans le pays des Promauques, où il essuya un échec sur les bords du Rio-Claro. Ses soldats, consternés de ce revers, et peu satisfaits de l'aspect du pays où l'armée campait alors, le pressaient de retourner dans les vallées de Copiapo, et l'adélantade flottait indécis entre le désir de venger son affront et la crainte d'éprouver de nouveaux désastres en s'obstinant à la poursuite d'une chimère, lorsqu'il recut l'avis qu'une révolte sérieuse venait d'éclater dans le Pérou. Le même message qui lui apporta cette nouvelle lui remit sa patente de nomination au grade de gouverneur du Chili. Dès ce moment toutes ses incertitudes furent fixées. Sa réconciliation avec Pizarre n'avait jamais été sincère, et le moment de se venger de ce rival odieux lui parut arrivé. Il lève le camp et annonce à ses troupes qu'il va les ramener sous les murs de Cuzco, où les frères de Pizarre se trouvaient assiégés par des forces imposantes. Quelques mots sur ce qui s'était passé au Pérou sont indispensables à l'intelligence des événements que nous avons à raconter.

Manco-Capac régnait alors sous le bon plaisir des Espagnols. Ce prince se trouvait à Cuzco, antique résidence des Incas, et il y vivait sous la surveillance des trois frères de François Pizarre. Plus d'une fois il avait tenté de s'évader, et n'avait pu y parvenir; cependant les principaux officiers de sa cour, fidèles et dévoués à son malheur, le consolaient dans sa captivité, et lui fournissaient même les moyens de correspondre avec les partisans

dans tous les coins de l'empire. Une conspiration s'ourdît dans le secret, et l'échange des *quipos* (*), langage symbolique et mystérieux, se faisait journellement dans son palais, et presque sous les yeux des Espagnols. François Pizarre, que sa politique tenait éloigné de l'Inca, avait fondé une nouvelle capitale dans la riche vallée de Lima; c'était là qu'il méditait d'abjurer la fidélité qu'il avait promise à son souverain, et de se faire reconnaître pour *fils du soleil* et successeur des Incas. En attendant que les circonstances lui permissent de réaliser ce rêve, il voulut honorer la fondation de Lima par une fête splendide qui devait se célébrer aux environs de cette capitale. Manco-Capac obtint de Ferdinand Pizarre la permission d'assister à cette solennité, et ce fut le moment qu'il choisit pour mettre ses projets à exécution. A peine était-il sorti de Cuzco, que les Péruviens se levèrent armés sur tous les points de l'empire. Le cri de guerre retentit de montagne en montagne, et trouva partout des échos. Deux cent mille guerriers accoururent se ranger sous l'étendard de l'Inca, et cette armée formidable vint, incontinent, mettre le siège devant Cuzco, pendant qu'une autre division bloquait étroitement la nouvelle capitale du Pérou. Manco-Capac montra, en cette circonstance, la hardiesse d'un chef de parti, la valeur d'un brave soldat et le talent d'un capitaine expérimenté. Convaincu par une funeste expérience de l'infériorité des armes péruviennes, il fit distribuer à une division d'élite les casques, les épées, les lances, les boucliers ainsi que les chevaux pris aux Espagnols, et lui-même, armé d'une lance, il s'exerça à combattre à cheval. Cependant les frères de Pizarre, enfermés dans Cuzco avec une poignée d'Espagnols, soutinrent vigoureusement pendant neuf mois un siège que les ennemis poussaient avec une rare intrépidité. Tel était l'état des choses lors-

(*) Zarate, liv. III, cap. 1 et 2.

(*) Voyez ce que nous avons dit des *quipos* à la page 16, col. 2.

que Diégo de Almagro quitta le Chili. Ce capitaine prit une nouvelle route pour rentrer dans le Pérou, celle qui lui fut désignée comme la plus courte, mais la plus périlleuse. Ce ne fut qu'après des efforts inouïs que son armée put atteindre le sommet des Andes; et là, les plus cruels désastres lui étaient réservés. Le sol était couvert d'une épaisse couche de neige, et les routes impraticables. Les ouragans, si terribles dans ces montagnes, se succédaient avec une opiniâtreté désespérante, et nul secours n'était à espérer dans ces affreuses solitudes, nul autre que celui de la Providence, qui, cette fois, se montra inflexible : Almagro perdit ses chevaux, son bagage, deux cents Espagnols et dix mille Indiens, indépendamment de ceux qui eurent les pieds ou les mains gelés. Cinq mois après, une division espagnole, qui franchit ce même passage, retrouva les malheureux qui avaient ainsi succombé à l'excès du froid. Plusieurs, appuyés contre des rochers, tenaient encore la bride de leurs chevaux. La chair de ces animaux, dit Zarate (liv. III, ch. 1 et 2), était encore assez fraîche pour que les voyageurs pussent en manger une bonne quantité (*). Arrivé devant Cuzco avec les débris de son armée, Almagro y fut rejoint par plusieurs transfuges du parti de Pizarre. Ayant ainsi repris de nouvelles forces, il livra bataille aux Péruviens, les vainquit, et mit à son tour

le siège devant la ville où s'enfermaient les trois frères, qu'il força bientôt à se rendre à discrétion. Vaincu à son tour, après une alternative de bons et de mauvais succès, dont le détail appartient à une autre histoire, il tomba au pouvoir de François Pizarre, qui le condamna à mort. Le prisonnier fit valoir en vain, auprès de son juge, l'ancienne amitié qui les avait unis, les services qu'il avait rendus à la cause commune, et vainement il le conjura, en versant d'abondantes larmes, d'avoir pitié de ses cheveux blancs (il avait alors 75 ans). Ainsi ce vieux soldat qui, dans le cours de sa longue carrière, avait toujours montré une bravoure à toute épreuve, eut peur de la mort, et s'abaissa à mendier un pardon qui lui fut refusé. Il fut étranglé dans sa prison, et décapité ensuite sur la place publique. Nous avons fait l'éloge de la bravoure d'Almagro; la vérité exige que nous ajoutions que c'était là, à peu près, la seule qualité de cet aventurier féroce, ambitieux et cupide. Il périt au mois d'avril 1538, laissant un fils qu'il avait eue d'une Indienne. Il légua sa succession à ce jeune homme et à l'empereur (*).

EXPÉDITION DE VALDIVIA; FONDATION DE PLUSIEURS VILLES (de 1541 à 1554). Après la mort d'Almagro, Pizarre songea à achever, pour son propre compte, la conquête du Chili; et, à cet effet, il jeta les yeux sur un officier, nommé Pierre de Valdivia, natif de Villeneuve-la-Séréna, en Estramadure, qui avait servi avec honneur en Italie, et qui vivait alors à Charcas, où il avait un petit commandement. Pizarre lui adjoignit Sanchez de Hoz, en qualité de lieutenant, et lui confia un corps de cent cinquante Espagnols. On est surpris, en passant en revue l'histoire de la conquête des deux Amériques, de voir avec quelles misérables forces les Européens se hasardaient aux expéditions les plus pé-

(*) Aujourd'hui les *péons* ou pâtres d'origine espagnole, qui servent ordinairement de guides pour le passage des Andes, ont su vaincre à peu près tous les dangers de ce voyage. Leur audace et leur sang-froid en ces graves circonstances sont vraiment inconcevables. Rien de plus curieux que de les voir descendre la Cordillère à la ramasse, c'est-à-dire, en se laissant glisser sur la neige depuis la cime d'une montagne jusqu'à son pied, sans autre précaution que celle de s'asseoir sur une peau de bœuf dont ils tiennent fortement l'extrémité inférieure. Pour se guider, ils font usage de leurs longs bâtons, et quelquefois d'un grand couteau qu'ils enfoncent dans la neige durcie quand ils veulent s'arrêter (voy. *pl.* 7.)

(*) Zarate, loc. cit. — Herrera, dec. v et vi. — Ovalle, liv. iv. — Gomara, liv. v. — Molina, liv. I, etc. — Warden, l'Art de vérifier les dates, III^e partie, t. XI,

rilleuses dans des contrées inconnues, hérissées de montagnes, couvertes de fleuves et de marais, et défendues par des peuplades belliqueuses. Ils recrutaient, il est vrai, des auxiliaires, mais c'était parmi cette race ennemie des indigènes, toujours disposée à les abandonner ou à les trahir. Valdivia emmena avec lui un corps de plusieurs milliers de Péruviens, indépendamment des femmes et des prêtres qui le suivirent pour former une colonie. Cette troupe conduisait aussi avec elle plusieurs animaux domestiques d'Europe. Telle est l'origine de ces grands troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons qui forment aujourd'hui la principale richesse de cette partie de l'Amérique du Sud. Les Espagnols aimaient assez à les échanger contre des animaux propres au Chili, surtout contre ceux à précieuse fourrure, tels que les *mouffettes* et les *chinchillas* (*). Valdivia, résolu à pénétrer aussi avant que possible dans l'intérieur du Chili, arriva sur les bords du Rio-Mapocho, dans une province qui lui parut fertile et peuplée, et là il jeta les fondements d'une ville qu'il plaça sous l'invocation de saint Jacques, ajoutant à ce nom celui de *Nueva Estramadura*, qui lui rappelait sa patrie. Ce dernier est tombé en désuétude, et le nom de *Santiago* a seul prévalu. Cette ville est aujourd'hui la capitale du Chili; mais on ne s'explique pas pourquoi, ayant la faculté de choisir l'emplacement qui convenait le mieux, il a préféré les bords du Mapocho, qui n'est qu'un simple affluent du Maypo, à ceux de ce dernier fleuve, que peu de travaux auraient suffi pour rendre navigable depuis son embouchure jusqu'à la ville. Les premiers fondements de Santiago furent posés le 25 février 1541. Les Indiens, cependant, ne cessaient de harceler les travailleurs; chaque jour les combats recommençaient, et n'amenaient aucune solution

à ce débat entre le droit de la propriété et celui de la conquête. Valdivia, voulant enfin pousser la guerre avec plus d'ardeur, feignit quelque temps de renoncer au projet d'établir une colonie sur cette terre étrangère; puis, à la faveur de la sécurité que cette conduite avait inspirée aux indigènes, il fit arrêter leurs principaux chefs, et les enferma dans la forteresse sous la garde de son lieutenant Alonzo de Monroy. Lui-même, à la tête d'une soixantaine de cavaliers, fit une incursion dans l'intérieur de la province pour observer les mouvements de l'ennemi; mais celui-ci, trompant sa vigilance, réunit toutes ses forces, et vint, pendant son absence, assaillir la nouvelle colonie, dont il incendia les maisons, dévasta les champs et arracha les semences. Les colons se retirèrent dans le fort, déterminés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Pendant que les Espagnols se battaient sur les couronnements du fort, les chefs indiens que Valdivia avait fait enlever complotèrent de s'évader; mais une femme, dont l'histoire a conservé le nom, dona Inez Suarez, voulant prévenir un événement qui pouvait avoir la plus fâcheuse influence sur le sort de la colonie, tua ces prisonniers à coups de hache. La principale force des assiégés consistait dans leur cavalerie, et celle-ci leur était devenue inutile depuis que les Indiens avaient pris la précaution de se retrancher derrière des palissades. Monroy, dans une pareille extrémité, ne vit d'autre ressource que celle d'abandonner le fort et d'attirer l'ennemi en rase campagne. Cet expédient lui réussit, et, bientôt après, Valdivia ayant rejoint la colonie, les Espagnols reprirent l'avantage, et se mirent en devoir de relever leurs fortifications, et d'achever les constructions commencées. Valdivia se fit nommer ensuite (1542) gouverneur de la ville, et, en cette qualité, il fit mettre à mort plusieurs de ses gens qui avaient ourdi un complot dont le but était de ramener les colons au Pérou. Vers cette même époque, ayant découvert une mine d'or dans la vallée

(*) Nous avons parlé plus haut du chinchilla et de la mouffette ou chinche à l'article Zoologie, pag. 6. Voyez-en la représentation à la pl. 8.

de Quillota, il la fit exploiter sous la protection d'un fort qu'il éleva dans les environs. L'année suivante (1543), huit de ses officiers, sous la direction de Monroy, et accompagnés d'une trentaine de cavaliers, se mirent en route pour le Pérou, dans l'intention d'ouvrir une voie de communication entre les deux pays. Les Copiapinis attaquèrent cette troupe, et tuèrent tout, à l'exception de Monroy et de Pedro Miranda. Ces deux capitaines obtinrent leur grâce par l'intercession d'une Indienne, femme de l'ulmène de Copiapo, à qui ils avaient promis, pour prix de cette faveur, qu'ils apprendraient à son fils l'art de monter à cheval. Cette malheureuse mère ne tarda pas à se repentir cruellement de sa générosité; les deux Espagnols poignardèrent leur jeune élève, et se sauvèrent dans le Pérou. Vasca de Castro, gouverneur de Cuzco, informé par ces déserteurs de la détresse des colons de Santiago, leur envoya un détachement de cavalerie sous le commandement de Monroy.

De 1543 à 1550, on ne trouve dans les historiens espagnols que les détails peu importants de la guerre des Quillotanes et des Copiapinis avec les nouveaux colons : ils brûlent une frégate que ceux-ci faisaient construire à l'embouchure du Rio-Quile, incendient leurs moissons, tendent des embûches aux hommes qu'ils assassinent, et aux femmes qu'ils enlèvent, se retirent dans les déserts quand ils sont battus, et reparaisent bientôt avec de nouvelles forces. Valdivia, de son côté, poursuit ses projets avec une admirable constance; il fonde à l'embouchure du Coquimbo, par le 29° degré 55' de latitude, une ville à laquelle il donne le nom de celle où il avait reçu le jour, la Séréna, qu'on a depuis appelée indistinctement de ce nom ou de celui de Coquimbo. Il soumet les Promaques, qui habitaient au sud de Santiago, et trouve en eux des alliés qui lui seront toujours fidèles. Aujourd'hui la nation des Promaques est presque entièrement éteinte, et ses rares débris sont encore pour les Araucans l'objet

d'une plus grande haine que les Espagnols eux-mêmes. Ceux-ci sont désignés, ainsi que nous l'avons déjà dit, par le nom de *huinca*, assassins, tandis que les Promaques le sont par celui de *culme-huinca*, misérables assassins. En 1547, les Araucans détruisent la ville de Coquimbo, que les Espagnols, persévérants autant que braves, s'empressent de relever. En cette même année, Valdivia fait un voyage au Pérou pour y chercher les secours qu'il attendait vainement. Il eut, dans cette occasion, à se disculper auprès du président la Gasca des inculpations portées contre lui par quelques colons auxquels il avait demandé l'or qu'il avait porté au Pérou. Pendant son absence, son lieutenant, Francisco de Villagra, avait eu non-seulement à soutenir contre les Indiens une lutte de tous les moments, mais encore il lui avait fallu étouffer les germes d'une guerre civile. Pedro Sanchez de Hoz, nommé par une commission royale gouverneur des pays découverts ou à découvrir au sud du Pérou, s'était d'abord opposé à ce que Valdivia reçût le même titre. Obligé de céder à la force, il dissimula jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présentât pour faire valoir ses droits. Cette occasion, il avait cru la trouver dans l'absence de son rival, et avait en conséquence ourdi un complot dont l'objet était d'arriver au pouvoir qui lui avait été injustement refusé, et de faire périr le lieutenant François de Villagra. Mais celui-ci, informé à temps de ce qui se tramait, fit arrêter de Hoz et son complice Roméro, et leur fit trancher la tête.

A son retour, Valdivia, dont les forces s'étaient considérablement accrues par les renforts qui lui avaient été accordés, s'occupa sans relâche à pacifier le pays, et maître désormais de tout le territoire qui avait appartenu aux Incas depuis les frontières du Pérou, il fonda des commanderies qu'il répartit entre ses officiers et ses soldats, s'arrogeant également le droit de leur donner les naturels établis sur leurs propriétés respectives. Jugeant,

enfin, que le moment était venu d'étendre ses conquêtes vers les contrées méridionales, où il se flattait de trouver cette profusion de richesses métalliques qu'il avait jusque-là vainement cherchée dans le nord, il se dirigea vers la province d'Arauco. Les Pencones, coalisés avec les Indiens des vallées de Tucapel et de Comareas, défendirent bravement leur territoire contre l'invasion des Espagnols; mais leur courage désordonné dut céder au courage uni à la tactique. Vaincus, ils se retirèrent chez les Molouches, au delà du fleuve Bio-Bio, les exhortant à se joindre à eux pour chasser ces avides étrangers qui menaçaient de se fixer à jamais sur une terre qui ne leur appartenait pas. Et, en effet, Valdivia, parvenu dans la vallée du fleuve andalien, près de la baie de Penco, par 36° 43' de latitude, y bâtit une nouvelle ville qu'il appela *Conception* (1550). Les Araucans ou Molouches, ces fils aînés de la famille chilienne, se présentèrent alors pour défendre l'intégrité du territoire sur lequel la Providence les avait fait naître. Ils étaient au nombre de quatre mille, et obéissaient à un cacique ou *toqui*, nommé *Aillavilu*. L'air déterminé de ces guerriers, leur physionomie sombre et féroce, leurs cris, leurs armes nouvelles pour les Espagnols, leur nombre enfin, tout contribuait à donner aux soldats de Valdivia une juste défiance sur l'issue de leur entreprise. Cependant, après une mêlée sanglante et longtemps douteuse, dans laquelle Aillavilu fut tué d'un coup de feu, les Espagnols demeurèrent maîtres du champ de bataille. Mais les Molouches revinrent bientôt à la charge sous la conduite d'un nouveau toqui, *Lincocoyan*, à qui sa stature colossale et sa forfanterie avaient acquis une réputation de bravoure: mais dans le fond, c'était un homme timide et irrésolu, plus fait pour obéir que pour commander. Il amenait avec lui des renforts si considérables, que les Espagnols effrayés se retirèrent précipitamment derrière leurs fortifications. Lincocoyan n'eut pas le courage de les y

attaquer; il ramena ses troupes dans l'intérieur du pays où elles se dispersèrent. Les Espagnols s'attendaient si peu à une délivrance aussi prompte, que, dans le transport de leur joie, ils en attribuèrent l'honneur à saint Jacques. Dans ce temps-là on était dévot et batailleur, et le peuple espagnol plus que les autres; il ne manqua pas de gens, dans cette armée, qui affirmèrent avoir vu saint Jacques monté sur un cheval blanc, chargeant les ennemis et les mettant en fuite. Cependant les Indiens ne s'étaient pas éloignés à la manière de gens qui fuient, mais en bon ordre et lentement, comme des guerriers qui, ne voyant plus l'ennemi devant eux, rentrent dans leurs foyers, où les travaux de l'agriculture et les besoins de la subsistance réclament leur présence. Valdivia put enfin sortir de ses retranchements et continuer les opérations de la campagne qu'il avait projetée, grâce aux renforts que lui envoya le vice-roi du Pérou. Jérónimo de Alderete, François de Villagran et Martin de Avendano lui amenèrent successivement environ cinq cents hommes de cavalerie. Cette arme faisait alors la principale force des conquérants; les indigènes qui, depuis, sont devenus de si habiles écuyers, manquaient encore de chevaux, et n'étaient pas aguerris contre cette manière de combattre, dont la rapidité et le fracas leur inspiraient tant d'effroi.

Les Molouches et la nation des Cunches battus en diverses rencontres, Valdivia put croire que l'Araucanie entière allait se soumettre à ses armes. Ayant franchi les Llanos qui s'étendent au sud de la province d'Arauco, il s'arrêta au confluent des rivières Cauten et Damas, par le 38° degré 42' de latitude, et y bâtit, à trois lieues de distance de la mer, une ville qu'il dédia à l'empereur; nous saurons bientôt que les destinées de la Villa-Impériale répondirent mal au puissant patronage de Charles-Quint. Valdivia espérait sans doute, en multipliant le nombre des villes espagnoles, affermir la possession des provinces qu'il avait



Vernier del.

Chinchilla.

Choncho.

Chatter 16

envahies, car nous allons le voir en fonder trois encore ; mais l'événement a prouvé, depuis, qu'en disséminant ainsi les forces dont il pouvait disposer, au lieu de les réunir en faisceau, il commettait une faute grave dont les conséquences devaient lui être funestes. A soixante-cinq lieues au sud de la Conception, sur une péninsule formée par l'embouchure d'une grande rivière de la vallée de Guadallanquen, Valdivia jeta les fondements d'une ville à laquelle il donna son nom ; il en fit de même pour la rivière qui baignait cette nouvelle colonie. La rade de Valdivia est une des plus sûres et des plus étendues de tout le littoral. A peine les premières constructions étaient-elles achevées, que le gouverneur envoya Jérôme de Aldérete reconnaître l'intérieur du pays, en remontant le Rio-Valdivia. Arrivé au pied des montagnes neigeuses, Aldérete découvrit une vallée où les courants d'eau charriaient des parcelles d'or, et ayant fait explorer les environs, il y trouva plusieurs mines du même métal, circonstances qui le déterminèrent à s'arrêter en ce lieu pour y fonder une colonie qu'il nomma la Ville-Riche, Villarica. Il était alors par le 39° degré 9' de latitude, à quatre lieues des Andes et à dix-huit d'Impériale, sur le bord du grand lac de Tauquen (*). Enfin une nouvelle cité, celle de la Frontera, aussi appelée par quelques historiens Villeneuve des Infants (*Villanuéva de los Infantes*), fut construite par les soins de Valdivia, à seize lieues de Santiago, dans la vallée d'Angol, abondante en mines d'or (1552). Ainsi, dans l'espace de dix ans, nous venons de voir le même capitaine élever successivement sept villes, savoir : Santiago de la Nuéva Estramadura, destinée à être la capitale des possessions espagnoles ; la Séréna ou Coquimbo, qui devait assurer une libre communication entre le Chili et le Pérou ; la Conception ou Penco, Impériale, Valdi-

via, Villarica, et Angol ou la Frontera ; ces cinq dernières ayant pour objet, non-seulement d'assurer la tranquillité du pays, mais encore de protéger les Indiens que Valdivia employait à l'exploitation des mines dans le voisinage desquelles elles étaient placées. Chacune de ces villes se composait de *quadrads*, ou îles carrées, alignées au cordouan, et régulièrement disposées sur une surface plane autant que la localité le permettait. Les maisons étaient en bois, en briques ou en torchis (*), recouvertes en paille, et, plusieurs années après, en tuiles ; de vastes jardins, clos de murs, étaient attenants à la plupart des habitations. Le père Feuillée dit qu'on voyait à Coquimbo, vers le dix-huitième siècle, des rues longues d'un quart de lieue, qui comptaient à peine cinq ou six maisons (**). Chacune de ces villes, grossièrement fortifiée et palissadée, était placée sous la protection d'un fort armé d'un petit nombre de pièces d'artillerie ; c'était là que les mineurs et leurs familles se retiraient quand les Araucans se présentaient dans le voisinage. Ces malheureux colons vivaient dans des tranches continuelles, toujours exposés à être emmenés en esclavage, à être égorgés même, ou, au moins, à voir détruire en quelques minutes le fruit de leurs veilles et de leurs sueurs. Tant que vécut Valdivia, leur condition fut pourtant moins affreuse qu'elle ne le devint après, car ce général déployait une rare activité à se transporter sur tous les points menacés ; il franchissait sans hésiter, et retraversait de nouveau les grandes solitudes de Coquimbo, les montagnes neigeuses de Villarica, les fleuves, les marais et les bois, renversant tous les obstacles, et méprisant tous les dangers lorsqu'il s'agissait de secourir une de ses colonies en danger. Sa prévoyance s'étendit même à faire élever plusieurs forts à Tucapel, à Arauco, sur les bords

(*) Sorte de mortier de terre grasse et de paille.

(**) Feuillée, Frézier, Ulloa, Molina, etc., déjà cités.

(*) Cette ville, et nous l'avons déjà dit, n'existe plus, bien que les cartographes en fassent toujours mention.

du Quillota, du Bio-Bio, et du Valdivia.

Non content, cependant, de la possession d'une si vaste contrée, l'adélantade voulut y joindre deux provinces situées au delà des Andes, dont il avait entendu vanter la fertilité et les richesses, le Cujo et le Tucuman. Ces provinces, qui appartiennent aujourd'hui à la confédération du Rio de la Plata, ont fait longtemps partie du Chili sous le nom de *Chili oriental* ou *Transmontain*; elles furent conquises à Valdivia par un de ses lieutenants, François de Aguirre. Vers la même époque, il envoya Jérôme de Aldérète en Espagne pour y porter l'argent qui revenait à la couronne sur les produits des mines et sur les tributs payés par les Chiliens. Il y joignit une partie de l'or qui lui appartenait, et il y en avait pour des sommes considérables. Ses officiers et ses soldats furent tous richement dotés par ce gouverneur qui partagea entre eux les provinces conquises, leur conférant le droit de propriété sur les naturels eux-mêmes. Quelques-uns reçurent ainsi des cadeaux de douze, quinze ou vingt mille Indiens, suzeraineté illusoire autant que dangereuse. Valdivia s'était réservé une redevance de cent mille pésos (2,500,000 francs) par an. Aldérète, qui naviguait vers la métropole, devait faire à la cour une pompeuse description des richesses du Chili, et demander pour Valdivia le titre de marquis d'Arauco. Ce chef ambitieux voulant enfin reconnaître toute l'étendue des terres dont la conquête lui avait été confiée, fit équiper deux navires dont il donna le commandement à François Ulloa, avec ordre de pousser jusqu'au détroit de Magellan, et de chercher la route la plus convenable pour communiquer directement avec l'Europe. Ce fut vers la même époque que Valdivia créa les trois officiers généraux qui, sous la domination espagnole, ont commandé aux armées royales, savoir : le mestre de camp, le sergent-major et le commissaire.

La métropole apprit avec enthousiasme le succès de l'expédition de Valdivia, et, dans l'effusion de sa joie, le roi voulut que la capitale du Chili, Santiago, portât le titre de *ville très-noble et très-loyale*. Des religieux appartenant aux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, des moines de la Merci et autres réguliers, accoururent dans l'espoir d'opérer de nombreuses conversions parmi les indigènes du Chili. Valdivia les installa à Santiago, à la Conception, à la Villa-Impériale et dans celle qui portait son nom; mais les Araucans montrèrent une grande répugnance à abjurer la religion de leurs pères; bien plus, ils conçurent pour ces religieux une haine si profonde qu'ils n'en voulaient pas même pour esclaves, et qu'ils faisaient périr tous ceux qui leur tombaient entre les mains. On vit aussi se former à Santiago et à la Conception des couvents de femmes appartenant à divers ordres. Cette institution, dans un pays où chaque habitant était un ennemi, eut des résultats funestes; elle servit plus d'une fois de prétexte à la guerre; les saints asiles furent profanés, et ces malheureuses femmes, qui s'étaient vouées à Dieu et à la virginité, furent emmenées dans l'intérieur du pays, et condamnées à servir de concubines à leurs ravisseurs.

Une nouvelle ville ne tarda pas à s'élever auprès de celles qui devaient leur fondation à Valdivia; ce fut Valparaiso, qui est en quelque sorte le port de Santiago. Les premières constructions y furent commencées par les soins des négociants de la Conception, qui avaient besoin de magasins et d'entrepôts pour les marchandises qu'ils expédiaient au Pérou. Cette ville acquit rapidement une grande importance; mais rien n'y justifie d'ailleurs le nom de Vallée du Paradis (*Val-Paraiso*) que lui imposèrent ses fondateurs. Les montagnes y sont nues et rougeâtres, et la végétation des parties basses est triste, chétive et rabougrie.

La fortune de Valdivia était arrivée à son apogée. Un crime, que ni la raison d'État, ni la nécessité, ni la vengeance, que rien enfin ne justifie, vint mettre



Reichardt del.

Pont Suspendu de Combra.

Agence de

un terme à sa prospérité. Il avait annoncé qu'il donnerait une fête dans l'une des nouvelles forteresses. Aina-villo, général en chef des Araucans, sollicita la faveur d'y assister, et l'autorisation lui en fut accordée. Si Valdivia craignait l'espionnage de cet Indien, il pouvait repousser sa demande; mais l'ayant admise, il ne devait pas violer à son égard les lois sacrées de l'hospitalité. Des rafraîchissements furent offerts à Aina-villo; il les accepta, et mourut empoisonné (*). A peine la nouvelle de cet attentat se fut-elle répandue parmi les Indiens, qu'elle excita chez eux, au plus haut degré, le désir de la vengeance. Un long cri retentit du fond des vallées jusqu'aux sommets de la Cordillère, et les guerriers de chaque tribu se mirent en marche, sous les ordres de leurs caciques respectifs, vers le pays de Tucapel, où le plus âgé d'entre les chefs, l'ulmène d'Arauco, les avait convoqués. Après une grave délibération, précédée de sacrifices religieux, le cacique de Palmeyquen, nommé Caupolican (*Caupolicano*), fut élu généralissime. Son armée présentait un effectif de quatre-vingt mille hommes; les provinces d'Arauco, de Puren et d'Illicura, avaient fourni chacune un contingent de six mille hommes; les autres en avaient envoyé de trois à cinq mille (**). La première opé-

ration de Caupolican fut dirigée contre le fort d'Arauco. Ayant surpris un détachement de quatre-vingts Indiens auxiliaires qui portaient des vivres à la garnison du fort, il s'était servi de leurs vêtements pour en couvrir un nombre pareil de guerriers araucans, à qui il avait prescrit de se diriger vers le fort, de s'emparer de l'une des portes, et d'y tenir bon jusqu'à son arrivée. Cette ruse ne put réussir, et l'artillerie des Espagnols fit même un tel ravage dans les rangs ennemis, que Caupolican crut devoir s'éloigner hors de la portée des canons. Les assiégés tentèrent quelques sorties et y perdirent beaucoup de monde. Manquant de vivres et de munitions, ils se décidèrent à abandonner le fort, et à se retirer dans celui de Puren, projet qu'ils exécutèrent avec succès au milieu de la nuit. Maîtres d'Arauco, les Indiens détruisirent cette ville et se portèrent immédiatement vers le fort de Tucapel. Les quarante hommes qui en formaient la garnison se replièrent également à Puren. La destruction de la place abandonnée était à peine consommée, que le capitaine Diégo Maldonado, envoyé par Valdivia, y arrivait avec six hommes d'escorte. Tombé entre les mains des vainqueurs, il réussit à leur échapper après avoir perdu trois de ses gens.

La faute que Valdivia avait commise en disséminant ses forces sur divers points de l'Araucanie commença alors à porter ses fruits. Les Indiens, rassemblés au nombre de plusieurs milliers auprès des mines, sous la surveillance d'une centaine d'Espagnols, de moins encore quelquefois, apprirent à mieux connaître leurs ennemis et à les moins redouter. Ces soldats européens, vus sur les champs de bataille, inspiraient une profonde terreur aux indigènes. Ceux-ci n'avaient point encore appris l'art de dompter les chevaux; ils combattaient à pied, mal armés et mal vêtus, tandis que les Espagnols, bardés de fer, armés de longues lances, de fortes épées et d'armes

(*) Ovalle, Herrera, Ercilla, etc. Ce fait ne se trouve pas mentionné dans Molina; mais la partialité de cet historien pour Valdivia en est sans doute la cause.

(**) Nous avons dit plus haut que la population totale des Indiens indépendants est aujourd'hui de 70,000 hommes au plus. Le dénombrement de l'armée de Caupolican, que nous empruntons à Ovalle, liv. v, démontre à quel point cette population a été décimée par le voisinage des Espagnols.

En ne perdant pas de vue que chez les peuples guerriers, et surtout dans les pays où la civilisation n'a point pénétré, les armées se grossissent de tous les hommes en état de porter les armes, qu'ils soient encore enfants ou déjà vieillards, on arrivera à ce résultat que l'armée de Caupolican, se composant du cinquième environ de la population indigène, les Chiliens formaient,

à cette époque, une famille de 400,000 individus.

à feu, protégés par leur artillerie et montés sur d'excellents chevaux, avaient un avantage immense, qui ne pouvait être balancé que par une grande différence numérique. Mais de pres il n'en était pas de même, et les Indiens rougissaient de leur lâcheté, en voyant ce petit nombre d'hommes au visage pâle, aux formes délicates, faits de chair et d'os comme eux, vulnérables, exposés aux maladies, à la faim, à la soif, mortels enfin ! « Ce ne sont pas des dieux, » leur répétaient les vieillards, ce sont « des hommes de même nature que les « Molouches, et n'ayant ni plus de courage ni plus de force qu'eux. » Ainsi la révolte allait se propageant avec rapidité, lorsque Valdivia accourut lui-même dans la province de Tucapel, et trouva l'armée de Caupolican retranchée derrière les ruines du fort dont il venait de s'emparer. Dix hommes, que l'adélantade avait détachés pour reconnaître l'ennemi, tombèrent dans une embuscade et furent mis à mort; leur capitaine Diégo Doro éprouva le même sort.

Le lendemain, 2 décembre 1553, à la pointe du jour; les Araucans sortirent des retranchements et marchèrent, en bon ordre, vers le camp des ennemis. Ils étaient au nombre de treize mille, tandis que Valdivia ne comptait que deux cents Espagnols et cinq mille Indiens auxiliaires. Ces derniers appartenaient, pour la plupart, à la nation des Promaques, demeurée fidèle à la cause des conquérants. Caupolican avait imaginé un ordre de bataille que ses Indiens conservèrent jusqu'à la fin de la journée. Il avait réparti ses forces en treize bataillons, chacun de mille hommes, marchant à la suite les uns des autres. Le bataillon de tête se trouvait ainsi le seul à combattre, et à peine les Espagnols commençaient-ils à prendre sur lui un léger avantage, que les Indiens se débandaient subitement pour se réorganiser plus loin; alors un nouveau bataillon de troupes fraîches se présentait, sans laisser à l'ennemi le temps de respirer. Était-il enfoncé à son tour, il ouvrait ses rangs, et allait aussi se reformer

sur les derrières de l'armée. Les Espagnols, de leur côté, combattaient avec une grande bravoure, et la terre autour d'eux était jonchée des cadavres de leurs ennemis. Après trois heures de combat ils avaient renversé deux mille hommes; leurs forces commençaient à s'épuiser, et onze bataillons de troupes fraîches étaient encore devant eux! A la voix de leur chef ils se raniment pourtant, et, pendant quatre heures encore, ils continuent à soutenir le choc des Araucans. Cinq bataillons sont de nouveau mis en déroute; reformés immédiatement après, il en restait dix à combattre. Du côté des Espagnols, les chevaux haletaient, les hommes tombaient de lassitude, et ne soutenaient plus le combat que dans l'espoir de prolonger leur existence de quelques heures. A la chute du jour, la partie n'était plus tenable pour Valdivia, et devant lui se présentaient huit bataillons prêts à en venir aux mains! Il fit alors sonner la retraite, se dirigeant vers un défilé éloigné de deux lieues environ du champ de bataille. En ce moment, un jeune Indien promaïque, nommé Lautaro, fils de Pillan, auxiliaire dans l'armée espagnole, et page lui-même de l'adélantade, déserte la cause de Valdivia, et, se présentant aux chefs araucans, il les engage à s'emparer du défilé avant que les ennemis ne puissent y atteindre. Ce projet, adopté sur le champ, et exécuté par le transfuge Lautaro, qui fit des prodiges de valeur, causa la perte des Espagnols et de leurs auxiliaires. Ceux-ci, couverts de blessures et ne se traînant qu'avec peine, arrivèrent les derniers, et, enveloppés de tous côtés, ils furent tous massacrés, à l'exception de trois Promaques qui parvinrent à gagner une caverne, où ils se cachèrent pendant le reste de la nuit. Valdivia et un prêtre espagnol tombèrent seuls vivants entre les mains de leurs farouches ennemis. Ivres de carnage, exaltés par la victoire, affamés de la chair des Européens, les Indiens commirent à l'égard de leurs prisonniers des cruautés inouïes. Ayant attaché ces deux infortunés à un arbre, ils cou-

pèrent un morceau de leur chair, que les chefs firent griller et mangèrent sous les yeux de leurs victimes. Valdivia, ayant vu périr son compagnon d'infortune, implora la pitié de Caupolican, et lui promit, s'il lui accordait la vie, que les Araucans n'auraient pas désormais d'ami plus dévoué que lui. Lautaro, de son côté, touché de compassion à la vue d'une si grande infortune éprouvée par un homme dont il n'avait reçu que de bons traitements, intercèda pour lui auprès de Caupolican, et ce chef, à qui les sentiments généreux n'étaient point inconnus, était sur le point de faire grâce, lorsqu'un vieillard, indigné de l'hésitation que montrait son général, saisit une massue et en asséna un coup violent sur la tête de Valdivia, qui tomba privé de sentiment. A ce signal, les Araucans se précipitèrent sur ce corps inanimé et lui font subir mille outrages; ses chairs servirent à un affreux repas, et de ses os les Indiens firent des flûtes et des trompettes. Telle fut la fin malheureuse de cet illustre capitaine, dont le nom inspire encore de la terreur aux descendants de cette nation qu'il combattit avec succès pendant treize années consécutives (*).

Le lendemain, les vainqueurs célébrèrent leur triomphe par des danses et des jeux. Ils avaient placé sur les arbres dont ils étaient environnés les têtes de leurs ennemis, formant ainsi des trophées et de hideuses guirlandes pour cette fête militaire. Toutes les populations voisines étaient accourues pour jouir de ce spectacle, et contempler les ossements de ces soldats réputés invincibles. L'orgie fut digne de l'importance de la victoire et de la férocité de ce peuple; il n'y manqua que des sacrifices humains; mais tout avait été égorgé après le combat, et, pour la première fois, les Araucans regret-

tèrent de n'avoir épargné aucun ennemi (**).

CONTINUATION DE LA GUERRE DANS LE PAYS DES ARAUCANS; EXPÉDITIONS ANGLAISES (1554-1594). Quand les premiers moments d'ivresse furent passés, les Araucans en vinrent à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire pour ne pas perdre le fruit de leur victoire. Le commandement fut partagé entre Caupolican et Lautaro : le premier se chargea de réduire les forts qui tenaient encore pour les Espagnols, tandis que Lautaro, promu au grade de lieutenant du toqui, irait défendre les frontières.

François de Villagran se trouvait à Valdivia quand on y apprit le désastre de l'armée espagnole et la mort de l'adélantade. Il partit immédiatement de cette ville avec une escorte de trente soldats, et se rendit à la Conception, où il fut rejoint par cent Espagnols et un assez bon nombre d'Indiens auxiliaires. La plus grande confusion régnait dans la ville de la Conception, où la terrible nouvelle avait été apportée par les trois Indiens promauques échappés au massacre. De leur côté, les habitants de la Frontéra et de Villarica, ne se croyant pas en sûreté, s'étaient réfugiés à Impériale et à Valdivia.

Cependant Lautaro était parvenu sur les bords du Bio-Bio, et prévoyant que si les Espagnols tentaient de rentrer sur le territoire de l'Araucanie, ce serait en suivant le littoral, il se retrancha sur un plateau élevé, dont la partie orientale était flanquée par une épaisse forêt, et qui, du côté de l'occident, présentait une masse de rochers escarpés et baignés par l'Océan. Les prévisions du jeune cacique ne l'avaient pas

(*) Herrera dit que ces événements se passèrent en 1551; mais les autres historiens s'accordent généralement à les placer au mois de décembre 1553, et c'est à leur opinion que nous nous sommes rangés. Voyez Herrera, déc. VII et VIII; Molina, lib. I et III; Ercilla, la Araucana; Ovalle, liv. V; de la Véga, com. r. p. I, liv. VII; J. Quiroga, cap. 73; Warden, Histoire du Chili, etc. Les deux têtes figurées sur la pl. 9 sont des portraits d'Araucans tirés du Voyage de Choris.

(*) Quelques écrivains espagnols ont prétendu que les Indiens le firent périr en lui versant de l'or fondu dans le gosier, et lui disant : « Rassasie-toi de cet or dont tu étais si affamé. » Cette version ressemble beaucoup à un conte.

trompé, et l'avant-garde de l'armée espagnole ne tarda pas à se montrer : elle avait culbuté un parti d'Araucans qui, après lui avoir opposé une résistance opiniâtre, s'était replié sur le camp retranché. Villagran, suivi de toutes ses forces, se présenta à son tour (23 avril 1554), et tenta de franchir le passage. Lautaro le reçut à coups de flèches et de pierres, lui fit éprouver une perte considérable, et lui enleva même son artillerie. Le général espagnol fit donner alors le signal de la retraite; mais la terreur s'était emparée de ses gens, et ce mouvement ne put s'opérer sans une grande confusion, que l'ennemi sut mettre à profit. Lautaro fit sortir toute son armée des retranchements, et ne cessa de poursuivre et de combattre les Espagnols que lorsque ceux-ci eurent mis le fleuve entre eux et lui. La perte des Araucans fut de sept cents hommes (*), tandis que Villagran fut blessé et perdit trois mille hommes, tant Espagnols qu'auxiliaires. Les débris de cette armée rentrèrent précipitamment à la Conception, qu'ils abandonnèrent presque immédiatement pour se porter à Santiago, pendant que les femmes, les enfants et les vieillards se rendaient par mer à Impériale. Le gouverneur ne s'était déterminé à évacuer la Conception qu'après avoir reconnu l'impossibilité de s'y maintenir. Lautaro, qui arriva bientôt à la tête de son armée victorieuse, furieux de voir sa proie lui échapper, incendia la ville, détruisit la forteresse et ravagea les plantations de la campagne; puis il ramena ses gens au delà du Bio-Bio.

Dès qu'il fut rétabli de ses blessures et qu'il eut renforcé son armée par de nouvelles levées, Villagran rentra dans l'Araucanie avec le projet de secourir Impériale et Valdivia, que Caupolican tenait assiégées. Sur ces entrefaites, on apprit que le capitaine Aldérète, qui se trouvait alors en Espagne, avait été institué successeur de Pedro de Valdivia par disposition testamentaire de ce dernier : c'était un droit que le

vice-roi du Pérou avait conféré à l'adélantade; et dans le cas où Aldérète ne remplirait pas les conditions qui lui étaient imposées par le testateur, le gouvernement devait être dévolu à François de Aguirre. Nous avons dit plus haut que ce capitaine avait fait la conquête du Tucuman. Se trouvant encore dans cette province lorsqu'on y apprit la mort de Valdivia et ses dernières volontés, il en partit précipitamment et vint à Santiago, où, invoquant l'absence de Jérôme Aldérète, il se fit proclamer gouverneur (*). Villagran ne s'attendait pas à un pareil événement; il avait combattu jusque-là comme un homme qui défend sa propriété; fallait-il, maintenant, qu'un de ses camarades, officier de fortune comme lui, vînt lui ravir le fruit de ses travaux? Il avait, d'ailleurs, été reconnu déjà, par les magistratures des différentes villes chiliennes, en qualité de successeur de Valdivia. Dans cet état de choses, les deux rivaux soumièrent leurs différends à l'*audiencia reale* de Lima, promettant de s'en rapporter à sa décision. En attendant, celui qui possédait le pouvoir de fait, Villagran, se fit remettre une somme de soixante mille pésos, déposée pour le compte du roi dans le trésor de la Villa-Impériale, et continua les opérations de la campagne. Plus heureux qu'il ne l'avait été jusque-là, il força Caupolican à lever le siège d'Impériale et celui de Valdivia.

A cette même époque un fléau terrible vint fondre sur les Araucans. La petite vérole, apportée par les Espagnols, causa d'épouvantables ravages parmi les indigènes. Cette calamité les surprit dans une année de disette, pendant laquelle, s'il faut en croire les historiens espagnols, les vivants n'eurent d'autre ressource que de dévorer les morts.

Cependant l'audience royale du Pérou, prenant en considération les succès obtenus par Villagran, lui avait accordé, avec le titre de corrégidor, le

(*) Molina loc. cit.

(*) Herrera, Molina, Ovalle, Quiroga, etc., déjà cités.



Massard Sc.

Portraits de transcauciens.

Yermoloff del.

1820



commandement provisoire de la province jusqu'à l'arrivée d'Aldérète, lui enjoignant d'aller rebâtir la Conception. Déjà les habitants de cette ville, ayant reçu un secours de dix mille pésons que l'*audiencia* leur avait alloué, avaient tenté de réédifier eux-mêmes la ville détruite, mais l'infatigable Lautaro les avait surpris, et en avait fait un grand carnage. Villagran ne fut pas plus heureux; battu par le jeune cacique, il se replia sur Santiago, suivi de près par son vainqueur qui lui fit éprouver une nouvelle défaite. Épuisé enfin par ses propres victoires, le chef des Araucans retourna vers le sud, et repassa le Bio-Bio. A son tour Villagran prit l'offensive, et vint mettre le siège devant le camp où l'ennemi s'était retranché; l'intrépide Lautaro, qui surveillait tout par lui-même, s'étant présenté sur les remparts, fut tué d'un coup de flèche. Sa mort jeta une si grande consternation parmi les siens, que Villagran en profita pour pénétrer dans le camp. Les Indiens auraient pu se sauver; ils ne le voulurent pas, et se firent tous tuer sur le corps de leur général. Caupolican, ayant appris cette triste nouvelle, se mit en marche pour venir défendre les frontières du nord.

Ce fut dans ces conjonctures qu'on apprit que Jérôme Aldérète, dont on attendait le retour avec tant d'impatience, était mort dans une petite île du golfe de Panama (*). On vit alors se réveiller la rivalité d'Aguirre et de Villagran, chacun des deux cherchant à faire valoir ses droits à la succession de Valdivia; et comme cette contestation pouvait tourner au détriment des affaires publiques, le vice-roi du Pérou, don Hurtado de Mendoza, leur

(* Aldérète avait obtenu de Philippe II la confirmation du testament de Valdivia, et s'était embarqué avec 600 soldats qu'il comptait emmener au Chili. Arrivé auprès de Porto-Bello de Panama, le feu avait pris au vaisseau qu'il montait. Aldérète et trois de ses soldats s'étaient seuls sauvés; mais le premier était blessé, et il mourut peu après. (Molina, liv. III, ch. 4.)

enjoignit de se rendre immédiatement, l'un et l'autre, auprès de lui, nommant pour les remplacer son propre fils, don Garcia. Le nouveau gouverneur s'embarqua avec deux cent cinquante hommes d'infanterie, qu'il répartit sur quatre navires, tandis que sa cavalerie se dirigeait par le désert d'Atacama. Le poète Alonzo Ercilla, à qui on doit un poème sur l'Araucanie et plusieurs notes utiles à l'historien, accompagnait cette expédition, qui arriva au mois d'avril 1557 dans la baie de la Conception. Don Garcia de Mendoza passa plusieurs mois dans l'île de Quirina pour attendre sa cavalerie, et il employa ce temps à parlementer avec Caupolican pour tâcher de l'amener à demander la paix; mais le rusé toqui n'avait feint de prêter l'oreille à ces propositions que pour gagner du temps et se mieux préparer à la guerre. Enfin les Espagnols débarquèrent au mois d'octobre de cette même année, et commencèrent à élever un fort sur le mont Pinto. Les Araucans voulurent en vain s'opposer à l'exécution de ce projet; ils furent foudroyés par l'artillerie, et repoussés avec une perte de deux cents hommes. Cette défaite déterminait la retraite de Caupolican. Ce chef retrancha son armée sur les bords du Bio-Bio, où Garcia vint bientôt le chercher et le combattre. La bataille fut longue et sanglante; la victoire flotta longtemps indécise jusqu'au moment où les charges vigoureuses de la cavalerie espagnole la fixèrent sous les drapeaux de Mendoza. Les Araucans perdirent quatre mille hommes, tombés sur le champ de bataille, et huit cents prisonniers. Les Espagnols, seuls historiens de ces événements, ne précisent pas la perte éprouvée par les leurs; elle dut être considérable. Les prisonniers furent traités avec une cruauté inouïe; mais l'indomptable courage de ces fiers Indiens ne se démentit pas un instant; aucun ne s'abassa à demander grâce, ni même à faire entendre un cri de douleur. Mutilés et brisés, ils élevaient encore leurs bras sanglants pour appeler le ciel et leurs compatriotes à la

vengeance. Et quand les soldats espagnols, fatigués de ces atroces exécutions, cessèrent de vouloir frapper ces hommes désarmés, ils imaginèrent de leur distribuer à chacun une corde, au moyen de laquelle ces malheureux pussent se servir de bourreaux à eux-mêmes. On vit alors un spectacle digne d'une éternelle pitié; chacune des victimes choisissait un arbre, et s'y suspendait elle-même sans hésitation, heureuse de ne pas périr par les mains de ces barbares ennemis! L'un des prisonniers, nommé Galbarino, reçut la liberté après avoir eu les poings coupés. Cet infortuné parcourut l'Araucanie entière, montrant, de peuplade en peuplade, ses moignons d'où le sang ruisselait, et demandant vengeance à ses frères.

La fortune avait décidément abandonné les Araucans; leur brave chef tenta vainement deux fois encore le sort des armes. Il fut battu dans toutes les rencontres, et obligé de se cacher pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. L'heureux Mendoza, poursuivant le cours de ses exploits, acheva de soumettre le pays que la révolte avait enlevé à son prédécesseur. En 1558, il releva les ruines de la Conception, et marcha ensuite contre les Cunches; mais ceux-ci s'empresèrent de faire leur soumission; ils envoyèrent à Mendoza neuf députés couverts de haillons, qui lui présentèrent un panier contenant des fruits sauvages et quelques lézards rôtis : « C'était, dirent-ils, tout ce que leur pays produisait de plus précieux. » Que cette offre ait été faite avec candeur ou qu'elle ne fût que le résultat d'une fourberie, afin de dissuader le vainqueur d'entrer dans un pays aussi pauvre, elle n'en atteignit pas moins son but, et Mendoza rebroussa chemin (*). En passant dans la province de Tucapel, il fonda une ville sur la place même où Valdivia avait péri, et lui donna le nom de Canete, qui était

celui de la famille de l'adélantade dont il honorait la mémoire. A la fin de cette même année, ayant poussé ses reconnaissances vers le sud jusqu'à l'extrémité du continent chilien, il découvrit l'île de Chiloé et l'archipel d'Anud. Le poète Ercilla traversa le golfe et aborda dans l'île principale, où il grava son nom sur un arbre, ainsi que l'époque de la découverte (21 janvier 1559). De retour de cette expédition, don Garcia de Mendoza se dirigea sur le pays des Huilliches, et y fonda la ville d'Osorno par le 40° degré 20' de latitude, à quinze lieues de Valdivia. Vers la même époque, le commandant de Canete, Alonzo Reynoso, parvint à découvrir le lieu où se cachait Caupolican. Il y envoya un détachement de cavalerie qui s'empara de ce chef et l'amena à Canete, où Reynoso le condamna à être empalé. L'espoir d'obtenir la vie porta le toqui prisonnier à feindre une conversion à la religion chrétienne; il se laissa baptiser, et n'en fut pas moins conduit au supplice. A la vue de l'instrument de sa torture et du nègre qui devait faire l'office de bourreau, Caupolican ne put contenir son indignation; il renversa le nègre d'un coup de pied, et s'écria : « N'y a-t-il donc pas une épée « et une autre main plus digne de « tuer un homme de mon rang? Ceci « n'est pas de la justice, c'est une « basse vengeance (*).

Après la mort de ce chef, les Araucans choisirent son fils aîné pour le remplacer, et, de l'avis des vieillards, ils le nommèrent généralissime de toutes les armées de la confédération des Molouches, des Puelches, des Cunches, des Huilliches et autres tribus. La guerre continua pendant plusieurs mois avec des alternatives de succès et de revers pour les deux partis. Enfin une bataille décisive fut livrée à Quipéo le 19 septembre 1559; les Araucans, complètement battus, laissèrent deux mille morts sur le champ de bataille. De ce nombre

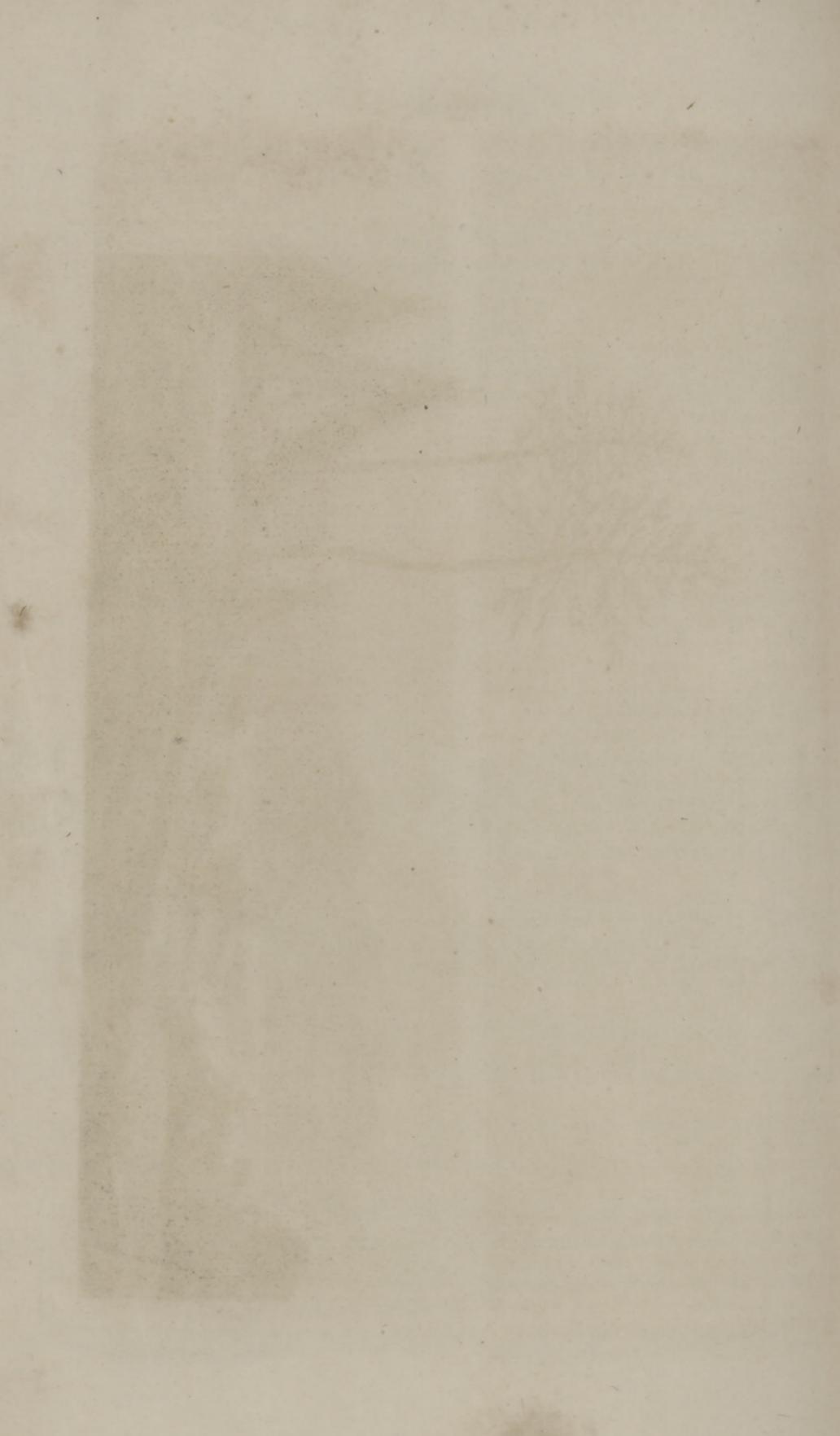
(*) Les Espagnols attribuent l'invention de cette fourberie à un Araucan réfugié, nommé Tunconobal.

(*) Ovalle, liv. v; Molina, lib. III; Ercilla, ch. xxxiv.



Peuhuenche del

Stubs de Pehuenches.



furent les chefs les plus renommés, Tucapel, Ongolo, Lincoyan, Mariantu, et plusieurs autres. Le jeune Caupolican lui-même, poursuivi de près par la cavalerie espagnole, aima mieux se donner la mort que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

Après cette victoire, Mendoza put enfin prendre quelque repos, et donner ses soins à d'autres intérêts. Déjà, dès le mois de juillet, il avait expédié du port de la Conception deux navires, sous les ordres de Ladrillero, pour explorer les côtes de la Patagonie. Maintenant il fit reprendre les travaux d'exploitation des mines; il releva les fortifications d'Arauco, de los Infantes et de Villarica, et envoya une division de son armée, commandée par don Pedro Castillo, pour achever la conquête des provinces de Cujo et de Tucuman. Castillo soumit les indigènes et fonda deux villes: San-Juan de la Frontéra et Mendoza (*). Le Tucuman fut réuni à la vice-royauté du Pérou par décision de la cour d'Espagne.

Tant de travaux et de succès méritaient à Mendoza une éclatante récompense. Le roi le nomma vice-roi du Pérou en remplacement de son père, et François de Villagran fut choisi par la cour, de préférence à son compétiteur Aguirre, pour lui succéder en qualité de gouverneur du Chili. De leur côté, les Araucans avaient élu un nouveau général; c'était un cacique nommé *Antiguénu*, que sa force et sa bravoure avaient déjà rendu formidable à ses ennemis. Ce nouveau chef convoqua les débris de sa nation dans les marais de Lumaco, où Villagran ne tarda pas à venir le harceler. Vaincu dans une première rencontre, le général des Araucans prit sa revanche à Mariguéna, où il fit un grand carnage des Espagnols, et tua même le

fil de Villagran qui les commandait. De là il marcha sur Canete dont les habitants se réfugièrent partie à Impériale, et partie à la Conception. Antiguénu entra sans coup férir dans cette ville abandonnée, et la détruisit de fond en comble. Villagran, accablé par tant de revers, succomba à la douleur immense qu'il éprouvait comme père et comme général (1563). En mourant, il désigna son fils aîné Pedro pour lui succéder. Ce jeune homme combattit les Araucans avec succès pendant deux années entières; Antiguénu périt dans l'une de ces actions sur les bords du Bio-Bio. Les historiens espagnols ne nous ont pas appris les motifs qui portèrent l'*audiencia reale* de Lima à faire arrêter le fils de Villagran et à le faire conduire au Pérou. Ce fut sous son administration que le pape Pie IV érigea en évêchés les villes de Conception et d'Impériale; Santiago l'avait été déjà en 1561. Son passage au pouvoir fut également signalé par la découverte du groupe de Juan-Fernandez, due à un Castillan de ce nom qui, du Pérou, se rendait à Valdivia.

Le successeur de Villagran, don Rodrigue de Quiroga, ne fut pas heureux non plus. Son administration durait à peine depuis un an, qu'un successeur lui fut donné dans la personne de Ruiz Gamboa, qui revenait d'une expédition aux îles de Chiloé, où il avait fondé les villes de Castro et de Chacao (1566). On ne voit pas que des règles précises fussent établies pour la nomination des gouverneurs du Chili. Dans le principe, le roi se la réservait exclusivement; plus tard, le vice-roi du Pérou usa de cette prérogative comme d'un droit qui lui était dévolu. De son côté, l'*audiencia reale* de Lima prétendait que, vu l'éloignement de la métropole et la nécessité de pourvoir avec promptitude aux besoins d'une province dont la conquête était encore mal affermie, c'était à elle à procéder à cette nomination; mais l'autorisation accordée aux gouverneurs élus par l'audience royale, de choisir eux-mêmes leurs successeurs,

(*) San-Juan est situé à 30 lieues nord de Mendoza. Cette dernière ville repose sur le revers oriental de la Cordillère, dans une plaine où coule une rivière du même nom; elle est située par 32° 52'. Toutes deux appartiennent à la confédération de Buénos-Ayres.

introduisait une nouvelle cause de discorde, et semblait même trahir la véralité de cette charge.

Quoi qu'il en soit, Philippe II, frappé des avantages que présentait la possession du Chili, y nomma une audience royale indépendante de celle du Pérou (*). La première mesure de ce tribunal fut de révoquer la nomination de Rodrigue de Quiroga, pour lui substituer Ruiz de Gamboa, qu'elle remplaça également, l'année suivante, par Melchior de Bravo. Gamboa avait pourtant obtenu des succès signalés contre les Araucans, mais il n'avait pu parvenir à les dompter entièrement, et ce fut uniquement ce motif, ou plutôt ce prétexte, que l'audience mit en avant pour lui donner un successeur. En 1575, un inspecteur espagnol, nommé Caldéron, arrivant de la métropole avec des pleins pouvoirs, supprima l'*audiencia* du Chili et rétablit Quiroga dans ses fonctions de gouverneur. Melchior de Bravo n'avait pas répondu à l'attente du tribunal qui l'avait porté au pouvoir. Il n'avait livré qu'une seule bataille aux Araucans, et avait été battu si complètement, qu'il avait cru devoir lui-même se faire justice, en donnant sa démission, après avoir réintégré Gamboa dans ses fonctions. Celui-ci, déposé à son tour par les ordres de l'inspecteur Caldéron, ainsi que nous venons de le dire, se retira du moins honorablement. Il n'avait cessé de faire une guerre acharnée et presque toujours heureuse aux Araucans; il les avait battus, notamment à Canete en 1569, sur le Bio-Bio, et à Villarica en 1574. Parmi les chefs qu'il avait vaincus, se trouvait un métis nommé Alonzo Dias, que les Araucans nommaient *Payné-nancu*, et qu'ils avaient élevé au rang

de toqui, dans l'espoir de rattacher à leur cause la race, déjà nombreuse à cette époque, des métis issus du commerce des Espagnols avec les Chiliennes.

Quiroga conserva le pouvoir pendant cinq années; il mourut en 1580, après avoir fondé une ville sur les bords de la rivière Chillan. Gamboa qui, à cette époque, fut réintégré dans le gouvernement du Chili, s'y maintint pendant trois années, toujours occupé à guerroyer contre les Araucans et les Péhuénches (*).

En 1583, Alonzo Sotomayor, marquis de Villa-Hermosa, fut nommé gouverneur. Il poussa la guerre avec une grande vigueur, et fit éprouver de sanglantes défaites aux Araucans; mais il ne démentit pas la réputation de férocité que ses prédécesseurs s'étaient acquise. Tous les prisonniers qu'il fit pendant les neuf années que dura son administration, furent empalés ou pendus; c'était une conséquence de ce système d'intimidation dont les Espagnols attendaient un effet, que le résultat a toujours démenti.

L'Espagne était alors en guerre avec l'Angleterre. Francis Drake, amiral anglais, chargé par la reine Élisabeth d'un voyage de circum-navigation, s'arrêta à l'île de la Mocha le 25 novembre 1578. Les relations qu'il entretint avec les Indiens le mirent à portée d'exécuter un hardi coup de main sur Valparaiso, où il opéra une descente avec tant de promptitude que les habitants eurent à peine le temps de se sauver. Les Anglais pillèrent la ville et n'épargnèrent pas les églises. Élisabeth accorda, il est vrai, des indemnités aux victimes de ces déprédations; mais Philippe II garda l'argent pour lui. Instruits par cette fâcheuse expérience, les Espagnols apportèrent un plus grand

(*) L'établissement de l'*audiencia* du Chili eut lieu le 13 août 1567. C'était un conseil de quatre membres ou juges et d'un procureur fiscal. L'*audiencia* était chargée de l'administration politique et militaire de la province. La Conception fut le premier siège de ce tribunal qui, en 1574, fut transféré à Santiago.

(*) Nous avons parlé déjà des Péhuénches, tribu belliqueuse de la famille chilienne. Les Péhuénches, moins avancés que les Araucans dans la voie de la civilisation, vivent sous des tentes qu'ils transportent souvent d'un lieu à un autre. Leur principale industrie consiste à élever des bestiaux (voy. pl. 10).

soin à défendre leur côtes; et, lorsque, en 1586, sir Thomas Cavendish se présenta dans les environs de Valparaiso avec une division de trois vaisseaux, ils repoussèrent vigoureusement tous les hommes qui voulaient tenter le débarquement, et en tuèrent plusieurs.

Un chef indien, nommé Quipotan, s'était retiré dans les Andes où il était parvenu à former un corps d'armée assez nombreux; mais étant descendu dans la plaine pour y chercher sa femme *Janéquéo*, il y fut surpris et enveloppé par les Espagnols, et se tua pour échapper aux tourments de la torture. *Janéquéo* jura de venger la mort de son mari, et elle tint parole. S'étant mise à la tête d'une division de Puelches, elle s'empara de la forteresse de Puchanqui, dont elle tua le gouverneur Aranda de ses propres mains; elle battit le frère de Sotomayor, envoyé contre elle, et s'établit dans les environs de Villarica, d'où elle inquiéta longtemps le parti espagnol. Vaincu enfin, après une longue résistance, elle s'enfuit précipitamment, laissant son frère au pouvoir des vainqueurs. Celui-ci obtint la vie sauve, après avoir promis que *Janéquéo* et ses Puelches déposeraient les armes; mais en ayant fait la proposition dans une assemblée de cette nation, un chef, indigné de cette lâcheté, le frappa d'un coup mortel.

Les mœurs des indigènes du Chili avaient, à cette époque, subi de grands changements. Les animaux apportés par les Européens, et échappés à la domesticité, s'étaient prodigieusement multipliés. Les Araucans combattaient à cheval, et possédaient déjà des troupeaux de bœufs et de moutons. On vit, devant la forteresse de Puren, un chef indien, le brave *Cadéguala*, charger, à la tête de cent cinquante lanciers, les troupes du gouverneur Sotomayor, et les repousser loin de la place. Ce même *Cadéguala*, montant un superbe cheval qui avait appartenu au gouverneur, s'approcha des remparts de Puren, et défia le commandant en combat singulier. *Garcia Ramon*, à qui s'adressait

ce défi, l'accepta sans hésiter, et, étant sorti de la place, il vainquit l'audacieux Indien et lui passa sa lance au travers du corps.

Sotomayor poursuivit avec succès cette guerre d'extermination jusqu'en 1592. A cette époque, étant tombé dans une embuscade que lui tendit le toqui *Paillaéco*, il éprouva une perte si considérable, qu'il crut devoir se rendre immédiatement au Pérou pour y solliciter des renforts. Mais, en arrivant à Lima, il apprit que le gouvernement du Chili lui était retiré, et qu'on en avait investi don *Martin Garcia Onez de Loyola*. Ce nouveau gouverneur était neveu du fameux *Ignace de Loyola*, fondateur de l'ordre des Jésuites. Il avait puissamment contribué à l'arrestation du dernier Inca du Pérou, *Tupac-Amaru*; et, pour récompenser un service aussi important, l'*audiencia reale* l'avait nommé gouverneur du Chili.

La guerre sembla se ralentir après la nomination de *Loyola*, chaque parti étant occupé à réparer ses pertes et à se préparer à une nouvelle lutte.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS DE LA GUERRE. EXPÉDITIONS HOLLANDAISES (1594-1640). Ce ne fut qu'en 1594 que le nouveau gouverneur se mit en campagne. Il fonda, près du *Bio-Bio*, une ville qu'il nomma *Coya*, en l'honneur de sa femme. *Clara-Beatrix Coya* était fille de l'*Inca Sayri-Tupac*.

Ce fut à la suite de ce neveu de saint *Ignace* que les jésuites pénétrèrent au Chili. Il s'en établit des collèges à *Santiago*, à *Valdivia*, à *Arauco*, et autres villes (*). Ce fut dans le courant de cette même année 1594 que le capitaine *Hawkins*, envoyé par la reine *Élisabeth*, parut sur les côtes du Chili, où, à l'imitation de *Francis Drake*, il pilla plusieurs magasins, et s'empara de cinq navires dont il rançonna les propriétaires. Après ce coup de main,

(*) Nous donnons plus de détails sur les jésuites dans notre Notice sur le Paraguay et le Rio de la Plata, qui, dans l'ordre de ce recueil, devra être placée à la suite du Chili.

il se dirigea vers les côtes du Pérou (*).

Le toqui que les Araucans reconnaissaient alors pour leur général en chef, était un vieillard nommé *Paillamachu*, robuste encore, entreprenant et brave jusqu'à la témérité. Loyola le combattit en plusieurs rencontres sans avantage décisif. Au moment où l'Espagnol se croyait certain de l'anéantir, Paillamachu lui échappait, et rentrait dans les gorges des montagnes où on n'aurait pu le suivre sans imprudence. Las de cette manière de guerroyer, Loyola fit construire deux forts, l'un à Puren, l'autre sur l'emplacement de Lumaco, dans l'intention d'observer et de contenir l'ennemi. Après y avoir laissé une forte garnison, il envoya le reste des troupes qu'il avait fait venir du Pérou fonder la ville de San-Luis de Loyola, dans la province de Cujo (1597). A peine le gouverneur s'était-il éloigné, que Paillamachu revint sur ses pas, et s'empara du fort de Lumaco. Celui de Puren serait également tombé en son pouvoir, si un lieutenant de Loyola, Pédro Cortez, ne fût arrivé à temps pour le secourir. En apprenant cette nouvelle, le gouverneur accourut sur les lieux, et, convaincu alors de la nécessité de rassembler ses forces au lieu de les tenir ainsi éparpillées, il fit démanteler les deux forts de Puren et de Lumaco, et raser les fortifications de Villarica et de Valdivia, dont il transporta les garnisons à Angol et à Impériale. Cette conduite aurait eu sans doute un heureux résultat, si Loyola n'en eût pas détruit l'effet par une inconcevable imprudence. Rassuré mal à propos sur le sort des provinces confiées à son autorité, il congédia son armée, et ne garda auprès de lui qu'une soixantaine d'officiers avec lesquels il vint camper dans la vallée de Caralava, sur les bords du Bio-Bio. Paillamachu, que l'on croyait caché dans les solitudes les plus éloignées, l'avait suivi de loin. Jugeant le moment favorable, il choisit deux cents hommes

déterminés, et, quand la nuit fut venue, il les conduisit aux environs du camp. Ces Indiens rusés, pour mieux tromper la vigilance de leurs ennemis, contrefaisaient, en s'approchant, les cris des oiseaux nocturnes et des bêtes fauves qui ont coutume de rôder pendant la nuit. Ils parvinrent ainsi à entourer le camp sans être aperçus; puis, à un signal donné, ils se précipitèrent simultanément sur ceux qui dormaient en sécurité, et les massacrèrent tous, à l'exception de quelques femmes qu'ils emmenèrent avec eux. A la nouvelle de ce succès, et par les ordres du toqui, les provinces de l'Araucanie se levèrent en masse; la Conception et Chillan, surprises les premières, devinrent la proie des flammes, tandis que les autres villes étaient investies par de nombreuses divisions; plusieurs forts détachés furent démantelés, et les Espagnols surpris hors des garnisons furent tous égorgés. Le sang ruisselait de tous côtés, la flamme s'étendait de province en province, et, dans l'excès de leur animosité, les Indiens n'épargnaient pas même leurs propres récoltes. Tant de désastres abattirent le courage des familles espagnoles; plusieurs émigrèrent pour se retirer au Pérou, et toutes peut-être eussent suivi cet exemple, sans l'arrivée du général Pédro de Viscarra, qui amena un corps de troupes assez nombreux pour lui permettre de reprendre l'offensive. Il passa le Bio-Bio, refoula les Araucans, et repeupla les villes de Chillan et de la Conception avec les habitants d'Angol et de Coya. Viscarra était septuagénaire, et peu en état de supporter longtemps les fatigues d'une pareille guerre. Aussi fut-il remplacé, six mois après, par D. Francisco Quinonès, à qui le viceroy du Pérou confia la tâche difficile de relever la fortune de l'Espagne. Les combats qui signalèrent l'arrivée de ce gouverneur n'amenèrent aucun résultat; mais il y eut une bataille sanglante dans les plaines de Yumpel, où les deux partis éprouvèrent une grande perte, où tous deux s'attribuèrent la victoire, où tous deux enfin égorgèrent

(*) Hawkins, The observations in his voyage into the south sea, etc. 1622.

leurs prisonniers avec un raffinement inouï de cruauté (octobre 1599). A cette époque, les Araucans étaient parvenus à l'apogée de leur gloire militaire. Les armes et les chevaux qu'ils avaient enlevés aux Espagnols avaient opéré une révolution complète dans leur manière de combattre. En effet, peu de temps après la bataille de Yumpel, Paillamachu fondit inopinément sur la ville de Valdivia (14 novembre 1599) avec une armée composée de trois mille lanciers à cheval, trois cents archers, deux cents hommes couverts de cuirasses et de cottes de maille, et soixante arquebusiers. Les habitants surpris n'opposèrent aucune résistance; quatre cents furent emmenés en esclavage; le reste fut massacré. La ville, livrée aux flammes, n'offrit plus, au bout de quelques heures, qu'un amas de ruines. Le butin du vainqueur, outre les prisonniers, fut estimé deux millions de dollars.

Après cet échec, Quinonès demanda son rappel, et fut remplacé par le quartier-maître Garcia Ramon.

Pendant que le Chili était ainsi le théâtre d'une guerre d'extermination, les hostilités continuaient entre l'Espagne d'une part, l'Angleterre et la Hollande de l'autre. Olivier Van Noort, amiral hollandais, vint, en l'année 1600, insulter les côtes du Chili avec une division de deux vaisseaux et un yacht; il y captura plusieurs navires espagnols richement chargés. C'était le moment où les slibustiers, attirés par l'espoir de surprendre quelques-uns de ces riches galions espagnols qui portaient à la métropole les métaux précieux extraits de ses colonies, commençaient à infester les côtes du Pérou et du Chili. Pour se procurer les rafraîchissements dont ils avaient besoin, ils relâchaient habituellement à Juan-Fernandez, où ils trouvaient des chèvres sauvages, des phoques, et des sources d'une excellente eau (*).

Garcia Ramon ne fit que passer au

(* Nous avons décrit plus haut l'aspect de Juan-Fernandez. Voyez-en une vue générale prise du côté du nord, *pl.* 11.

pouvoir. Son successeur, Alonzo Rivéra, s'y maintint pendant quatre années (de 1600 à 1604). Ce fut dans cette période que les Araucans détruisirent de fond en comble Villarica, Angol, Impériale, Valdivia, Santa-Cruz, Chillan et la Conception. Le siège d'Impériale fut signalé par le courage d'une Espagnole dont l'histoire a conservé le nom. Inez Aguiléra avait vu périr son mari et ses frères; apprenant que la garnison songeait à se rendre, elle s'opposa à ce projet par l'énergie de ses discours et par son exemple. Toujours sur la brèche, elle dirigea les opérations de la défense jusqu'au dernier moment. Alors seulement elle abandonna la place, suivie de l'évêque et de la majeure partie des habitants. La cour d'Espagne lui accorda une pension de deux cents dollars. Sa fille avait épousé le gouverneur Rivéra; mais ce mariage ayant eu lieu sans l'autorisation du roi, Rivéra fut révoqué de ses fonctions et remplacé par ce même Garcia Ramon qui l'avait précédé. Ramon amenait un puissant renfort de troupes nouvellement arrivées d'Europe; mais le toqui Huénécura, qui commandait alors les Araucans, battit ce corps, et le détruisit complètement.

Tant de désastres appelèrent enfin la sérieuse attention de la cour d'Espagne, et le roi ordonna, en 1608, que l'effectif de l'armée d'observation sur les frontières de l'Araucanie serait maintenu sur le pied de deux mille hommes; que la vice-royauté du Pérou contribuerait à l'entretien de ce corps pour une somme de 292,279 dollars (1,461,395 francs); et que l'audience royale serait rétablie à Santiago. Cette ville, éloignée du théâtre de la guerre, avait déjà, à cette époque, acquis l'importance convenable à son rang de capitale (*).

Ramon obtint quelques succès sur le toqui Huénécura. La mort le surprit au milieu de ses victoires, le 10 août 1610. Don Luis Merlo de la Fuente,

(* La Conception et Coquimbo lui ont, depuis, disputé ce titre.

son successeur, eut à combattre Aillavila second, l'un des meilleurs capitaines araucans. Sous l'administration de don Juan Xaraquémada, qui avait remplacé Merlo, le roi d'Espagne, alors Philippe III, envoya au Chili Luis Valdivia, chargé de négocier la paix avec les indigènes, et de leur proposer la concession du territoire méridional depuis l'archipel de Chiloe jusqu'au fleuve Bio-Bio. Valdivia échoua dans cette entreprise par suite de l'irritation que causa au toqui Ancanamon la fuite de sa femme qui vint se mettre sous la protection du gouverneur. C'était une Espagnole enlevée qui avait converti à la religion catholique les deux filles d'Ancanamon et deux de ses concubines, et s'était enfuie avec elles.

Les Hollandais se montrèrent de nouveau, en 1615, sur les côtes du Chili. L'amiral Joris Spilbergen débarqua sur l'île Santa-Maria, ainsi qu'à la Conception. Dans l'une et l'autre place il incendia plusieurs maisons, et enleva des moutons, du blé, de l'orge et autres provisions. Ceci se passait sous le gouvernement d'Alonso Rivéra qui avait été réintégré au pouvoir depuis quelques années. Ce fut lui qui introduisit au Chili les hospitaliers de Saint-Jean de Dieu, qui obéissaient à un commissaire dépendant du provincial du Pérou, et avaient la direction de tous les hôpitaux. Rivéra mourut en 1617, et fut remplacé par Hernando Talaverano, qui se retira dix mois après, pour faire place à Lopez de Ulloa. Les revers que l'armée espagnole éprouva sous l'administration d'Ulloa furent si grands qu'il en mourut de chagrin le 20 novembre 1620. Christophe de la Cerda Sotomayor, auditeur principal, don Pedro Sorez de Ulloa y Léma, chevalier de l'ordre d'Alcantara, et don Francisco de Alava y Noruena furent successivement nommés gouverneurs du Chili depuis 1621 jusqu'en 1625, et sous leur administration la guerre continua avec le même acharnement. Les deux derniers eurent, en outre, à surveiller les opérations d'une flotte hollandaise, commandée

par Jacques l'Hermite, qui croisa pendant huit mois sur les côtes du Chili, et causa de grands dommages au commerce espagnol. A Francisco de Alava succéda un neveu du vice-roi du Pérou, don Luis de Cordova, qui conserva l'autorité jusqu'en 1630. Il fut le premier à permettre aux créoles, descendus des conquérants espagnols, l'accès aux fonctions publiques. Sous son administration, la guerre continua avec le même caractère de férocité et la même opiniâtreté. Le nouveau toqui s'appelait alors Putapichon; c'était un jeune homme plein de bravoure et de capacité, qui, dans son enfance, avait été esclave des Espagnols.

Don Francisco Lasso de la Véga, qui avait servi avec distinction pendant les guerres de Flandre, fut nommé gouverneur du Chili en remplacement de Alava. Le parti espagnol fondait de grandes espérances sur ce choix, mais pendant la première année la fortune ne lui fut pas favorable. Le quartier-maître de l'armée fut battu et tué dans une embuscade où Putapichon l'avait attiré; les Indiens auxiliaires eux-mêmes avaient, dit-on, trahi en cette circonstance. L'année suivante, Lasso de la Véga prit une éclatante revanche, et fit éprouver aux Indiens des pertes considérables. Deux de leurs généraux, Quéropoante et Longomilla, qui partageaient avec Putapichon le commandement suprême, périrent dans cette lutte. Depuis cette époque jusqu'en 1640, les événements de la guerre n'offrent plus aucun intérêt. C'est une suite non interrompue de sièges, de surprises, d'embuscades et de massacres, où la fortune passe alternativement de l'un à l'autre camp. L'historien Tessillo en a rapporté les détails, et son livre n'est, en quelque sorte, qu'un journal que les limites de cette notice ne nous permettent pas de reproduire (*). On vit néanmoins,

(*) Tessillo, Guerra de Chile, causas de su duracion medias para su fin exemplificado en el gobierno de don Francisco Lasso de la Véga, per el maestro de campo Santiago de Tessillo, etc. Madrid, 1647.

pendant cette période, un assez grand nombre d'ulménés, dont les enfants et les femmes avaient été emmenés en captivité, faire leur soumission afin de racheter leurs familles. De son côté, le roi d'Espagne affranchit les Indiens soumis des services personnels qui, jusqu'à ce jour, avaient été exigés d'eux dans les commanderies.

TRAITÉ DE PAIX DE QUILLEN; NOUVELLES EXPÉDITIONS HOLLANDAISES (1640-1655). Le marquis de Baydes, don Francisco Lopez de Zuniga, nouveau gouverneur du Chili, conclut enfin cette paix dont les deux parties belligérantes avaient un égal besoin. Il en jeta les bases dans une entrevue qu'il s'était habilement ménagée avec Lincopichion, alors général en chef des Araucans, et la ratification en fut faite solennellement, avec échange de prisonniers et sacrifice de plusieurs lamas, dans le village de Quillen, dépendant de la province de Puren. Par ce traité, il fut convenu que le fleuve Bio-Bio servirait de limite aux territoires espagnol et araucan, le premier vers le nord, le second vers le sud. Les déserteurs devaient être rendus de part et d'autre; les forts d'Arauco et de Paicavi, sur le territoire des Indiens, devaient être évacués par les Espagnols. Les missionnaires auraient la liberté de prêcher la doctrine chrétienne aux Araucans, et ceux-ci, quoique libres et indépendants, reconnaîtraient la suzeraineté du roi d'Espagne. Cette dernière condition avait surtout pour objet de prévenir les envahissements des nations européennes alors en guerre avec la métropole. De ce nombre était la Hollande, dont la marine inquiétait fortement le commerce espagnol. En 1643, l'amiral Hendrick Brouwer s'approcha des côtes du Chili dans l'intention d'y contracter alliance avec les Indiens indépendants. Son escadre se composait de quatre vaisseaux et d'un yacht. Mal reçu d'abord par les indigènes de Chiloé, Brouwer débarqua plusieurs compagnies dans cette île, et y fit enlever des hommes et des bestiaux. De là, il passa sur le continent et poursuivit le cours de ses

déprédations pendant plusieurs mois. Il revint ensuite à Chiloé, dans le port qui portait alors son nom, et qui est connu aujourd'hui sous celui de San-Carlos. Il y mourut le 7 août, et fut enterré un mois après à Valdivia. Élias Harckmans, qui lui succéda dans le commandement de l'expédition, fit voile immédiatement pour la rivière de Valdivia; et là, plus heureux que ne l'avait été Brouwer, il réussit à réveiller l'antipathie des naturels du pays contre les Espagnols; il contracta même un traité d'alliance avec ces Indiens, mais sans obtenir aucun avantage décisif. Le 18 octobre suivant, il s'éloigna des côtes du Chili (*).

La paix de 1640 dura quinze années sans interruption, pendant lesquelles Lasso de la Véga et Martin de Muxica se succédèrent au pouvoir.

RENOUVELLEMENT DES HOSTILITÉS; PAIX DE NÉGRÈTE; FONDATION DE PLUSIEURS VILLES (1655-1766). Si la domination des Espagnols avait paru intolérable aux Chiliens, il en fut bientôt de même de leur voisinage. Les premiers cherchaient constamment à empiéter sur le territoire des indigènes; tantôt c'était une maison de plaisance qu'ils demandaient à y construire; d'autres maisons s'élevaient auprès et formaient un village, puis un bourg, et alors il fallait bâtir une forteresse pour la sûreté des habitants. Tantôt c'était une concession de terrain demandée par les jésuites en faveur de leurs néophytes. Ces religieux élevèrent ainsi successivement plusieurs bourgades de quelque importance : la Mocha, Santa-Juana,

(*) Après avoir rappelé succinctement les principales expéditions anglaises et hollandaises, il nous reste à indiquer les sources auxquelles on peut puiser pour obtenir plus de détails sur cet objet : Hakluyt's voyages, volume III^e; Collection des voyages, de Churchill, tom. I^{er}; Tessillo, Guerra de Chile, etc.; Miroir oost et west Indial, etc. Amsterdam, 1621; Hendriks Brouwers voyagie, etc. Amst., 1643; Burney's voyage, etc.; Histoire du Chili, par Jean Yanez (holl.), Amsterdam, 1619.

Santa-Fé, San-Christoval et San-Pédro. La nouvelle religion, en imposant à ses adeptes la monogamie, l'égalité des sexes et le pardon des injures, heurtait de front les antiques préjugés de la nation des Araucans, et c'était pour ceux-ci un motif de plus de haine et de jalousie.

En 1655, sous l'administration d'Antonio Acugna, les indigènes coururent aux armes, et, guidés par le toqui de la province maritime ou Lauquen-Mapu, ils s'emparèrent des forts d'Arauco, de San-Pédro, de Colcura, de San-Rosendo, d'Estancia del Rey et de San-Christoval. Ils battirent le gouverneur Acugna lui-même dans les plaines d'Yumbel, incendièrent la ville de Chillan, et soutinrent bravement les efforts des Espagnols sous les deux gouverneurs qui succédèrent à Acugna, Pedro Porter de Casanate et Francisco Ménézés. Ce dernier enfin leur fit éprouver de sanglantes défaites; il rebâtit la plupart des forts et des villages qu'ils avaient incendiés, et gouverna avec éclat jusqu'en 1668. A cette époque il fut déposé par le vice-roi du Pérou, pour s'être marié contre le bon plaisir de l'*audiencia reale*. L'année suivante, on vit paraître sur les côtes du Chili une expédition anglaise aux ordres de sir John Narborough. Elle relâcha successivement à Nostra Senora del Socorro, au golfe de Santo-Domingo et à Valdivia, mais sans pouvoir communiquer avec les habitants. Narborough perdit même son lieutenant et trois hommes qui furent faits prisonniers. Le s'libustier Barthélemy Sharp s'empara de Coquimbo en 1680, et livra cette ville au pillage.

Les hostilités avec les naturels continuèrent jusqu'en 1724, année où le gouverneur, Gabriel Cano de Aponte, fit sa paix avec eux. Le traité fut ratifié dans la ville de Négrète (*). Il y

(*) Négrète, où se passent ordinairement les transactions entre les Espagnols et les Araucans, est située entre le Rio-Duqueco et le Rio-Culabi, deux affluents du Bio-Bio, par 37° 10' de lat. sud et 73° 20' de long. occidentale,

fut stipulé que les clauses du traité de Quillen seraient maintenues, et, de plus, que les Espagnols supprimeraient les capitaines de paix, magistrats de création récente qui, sous prétexte de veiller aux intérêts communs dans les villages où les missionnaires s'étaient établis, commettaient de graves abus d'autorité, et vexaient les Indiens de mille manières. Cano de Aponte mourut à Santiago en 1728, après avoir exercé pendant quinze années les fonctions de gouverneur. Son neveu, don Emmanuele Salamanca, lui succéda par disposition du vice-roi du Pérou; mais ce choix ne fut pas confirmé par le roi, qui nomma à ce poste don José Manso. Les instructions du nouveau gouverneur lui prescrivait de se borner à rassembler les Indiens soumis et ceux qui voulaient vivre en paix, et à les réunir en société dans les villes qu'on leur bâtit, au lieu de s'éparpiller dans les campagnes. Manso s'adonna avec ardeur à l'exécution de ces ordres, et fonda, en 1742, les terres ou bourgs de Copiapo sur la rivière du même nom; Aconcagua, dans une vallée du même nom; San-José de Logrono, aussi appelé Melipilla, près du Maypo; Rancagua, ou Santa-Cruz de Triana, simple bourgade à 26 lieues sud de Santiago; San-Fernando, ou Colchagua, où vint s'établir promptement un collège de jésuites; San-José de Curico dans la province de Maule; Talca, chef-lieu de la même province; Tutubén et Angelès. En récompense de ses services, Manso fut nommé vice-roi du Pérou en 1746. Don Domingo Ortiz de Rozas, marchant sur les traces de son prédécesseur, fonda Sainte-Rose sur le Rio-Quillota, Guasco-Alto sur la rivière du même nom, Casablanca sur la côte de la province de Quillota, Bella-Isla, Florida, Coulénu et Quirigua (1753). Il envoya enfin une colonie dans l'île déserte de Juan-Fernandez. En 1754, ce gouverneur retourna en Espagne, et y mourut. Il fut remplacé par don Manuel Amat, qui fonda une ville près de la source du Bio-Bio, et la plaça sous l'invocation de sainte Barbe; il y fit



Hindenburg del.

El Puerto de San-Fernando.

Alto. Sc.

construire également Talcamavida et Gualqui sur la frontière du territoire araucan. La ville de la Concepcion avait été incendiée par les Indiens, et détruite plusieurs fois par des tremblements de terre. Le 24 novembre 1764, les habitants se retirèrent entre le fleuve Bio-Bio et la rivière Andalien, et y fondèrent la ville de Mocha, ou Nouvelle-Conception.

GUERRE DE 1766; PAIX DE SANTIAGO (1766-1786). Don Antonio Guill Gonzaga, voulant faire plus encore que ses prédécesseurs, conçut le projet de contraindre les Araucans eux-mêmes à se construire des villes. Les moyens qu'il devait employer pour cela étaient de deux sortes : la persuasion et la force. Le soin de la première devait être confié aux missionnaires et aux chefs des Indiens soumis ; en cas de non-réussite, lui-même se réservait l'exécution de la seconde. Les Araucans, informés de tous ces détails par leurs espions, convoquèrent leurs ulmènes, ainsi que les principaux d'entre leurs guerriers, en conseil national, pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire en cette circonstance. Les contraindre à abandonner leurs champs, leurs prairies et leurs forêts, pour s'entasser dans des villes, c'était porter une grave atteinte à leur indépendance, c'était insulter à la mémoire de leurs pères et aux mœurs de la nation. La délibération fut digne de ce peuple sérieux et résolu. On y convint que, dès les premières ouvertures qui seraient faites par les Espagnols, on tenterait de traîner l'affaire en longueur et de gagner du temps par des promesses équivoques ; puis, si les Européens insistaient trop fortement, on leur demanderait les instruments et les matériaux nécessaires à la construction des villes ; que, s'il le fallait ensuite, on en appellerait à la force des armes, mais seulement dans les provinces dont les habitants seraient requis de travailler, tandis que les autres offriraient leur médiation, et que, dans le cas où cette médiation ne serait pas acceptée, on en viendrait à une levée générale. Il fut convenu de plus que les missionnaires ne seraient

point insultés, mais qu'ils auraient la liberté de se retirer tranquillement, et enfin l'assemblée procéda à l'élection d'un toqui général. Le choix du conseil se porta d'abord sur Antivilu, apulmène de la province de Maquégua ; mais celui-ci ayant fait observer que sa tribu était comprise parmi celles qui ne prendraient pas les armes, s'il n'y avait pas lieu d'en venir à une levée générale, les suffrages se portèrent sur Curignancu, appartenant à la province d'Angol.

Les choses se passèrent ainsi que les Araucans l'avaient prévu. A la première intimation, les Indiens opposèrent des moyens dilatoires et des réponses évasives ; ils demandèrent ensuite des outils et tout ce qui leur était nécessaire pour exécuter les travaux qu'on exigeait d'eux ; mais quand on eut rassemblé sur les bords du Bio-Bio les hommes de quelques-unes de leurs tribus pour y fonder une ville, ceux-ci rejeterent au loin les outils qu'on leur avait apportés, et coururent à leurs lances. Les Espagnols surpris n'opposèrent qu'une faible résistance, et furent pour la plupart égorgés. A cette nouvelle, Gonzaga, profondément irrité, refusa la médiation que lui offraient les tribus neutres, et entra immédiatement en campagne. De leur côté, les Araucans se levèrent en masse à la voix de Curignancu, et la guerre recommença avec les mêmes alternatives de succès et de revers, et la même férocité que les précédentes. Gonzaga n'omit rien pour dompter une résistance aussi opiniâtre ; plus heureux même dans ses négociations que dans ses combats, il détacha les montagnards péhuenches de la cause nationale, et contracta avec eux un traité d'alliance offensive et défensive. Fidèles à cet engagement, les Péhuenches envoyèrent à Gonzaga une forte division d'auxiliaires ; mais Curignancu fit tomber ce corps dans une embuscade et le tailla en pièces. Dans cette action, Coligura, général des Péhuenches, fut fait prisonnier ainsi que son fils, et tous deux furent mis à mort par les ordres du toqui des Araucans. Cet évé-

nement, qui aurait dû établir une haine éternelle entre ces deux nations, servit au contraire à ramener la bonne harmonie parmi elles, et, depuis lors, les Araucans n'ont pas eu d'alliés plus fidèles, et les Espagnols d'ennemis plus acharnés. Déjà malade et souffrant, Gonzaga ne résista pas au chagrin que ces événements lui causèrent; il mourut en 1768, et fut remplacé par François Xavier de Morales.

Les historiens mentionnent encore, sans en donner les détails, une affaire sanglante qui aurait eu lieu en 1773. Lasses enfin de cet état de guerre, les deux parties belligérantes convinrent d'une trêve, et se rapprochèrent ensuite pour en venir à un arrangement définitif. Curignancu, pour première condition de la paix, demanda 1° que les plénipotentiaires se réunissent à Santiago; 2° que, pendant la durée de la paix, la nation des Araucans eût la permission d'entretenir à Santiago un ministre chargé de la représenter et de défendre ses droits et ses intérêts. Les chefs de l'armée espagnole repoussèrent d'abord ces propositions avec indignation; mais le gouverneur leur ayant fait observer que la présence du ministre araucan serait un excellent moyen de s'entendre désormais et d'éviter réciproquement de nouveaux motifs de collision, ils finirent par céder. Les traités de Quillen et de Négrète furent donc ratifiés de nouveau à Santiago, et Curignancu, nommé ministre des Araucans dans cette ville, s'installa au collège de Saint-Paul, autrefois occupé par les jésuites.

Matéo de Toro Zambrano, qui, deux fois déjà, avait occupé par intérim le poste de gouverneur, avant l'installation de Gonzaga et après sa mort, y fut appelé une troisième fois par disposition de l'audience royale, et remplacé presque immédiatement par don Augustin de Jauregui, chevalier de Santiago, qui, en 1782, fut appelé à la vice-royauté du Pérou. Don Ambrosio de Bénavidès, qui recueillit sa succession, tenait les rênes du gouvernement à l'époque où écrivait l'historien Molina.

ADMINISTRATION D'AMBR. O'HIGGINS; RÉVOLTE DES INDIENS; LEUR CONVOCATION AU CAMP DE NÉGRÈTE (1787-1793). Un Irlandais, entré de bonne heure au service du roi d'Espagne, dans les colonies américaines, Ambroise O'Higgins, promu au grade de mestre de camp et intendant de la province de Conception, reçut, au mois de novembre 1787, les titres de président, gouverneur, et capitaine général du Chili.

Ambroise O'Higgins est, sans contredit, le plus habile administrateur que le Chili ait possédé. Il parcourut les diverses provinces de son gouvernement, y établit partout de sages réglemens dans l'intérêt du commerce et de l'agriculture; il ouvrit des routes nouvelles et fit réparer les anciennes; il donna une nouvelle activité aux travaux des mines, fonda des écoles publiques, et s'occupa constamment d'améliorer la condition du peuple. Peu ambitieux de la gloire des conquérants, il voulut que les traités faits avec les Indiens fussent respectés, et ses projets n'eurent jamais pour objet que le seul territoire du Chili espagnol (*).

Valdivia, quoique située sur le territoire indépendant, était demeurée au pouvoir des Espagnols. En 1792, les Indiens tentèrent de s'en emparer, et il y eut, dans cette province, des mouvements hostiles que la prudence commandait d'étouffer promptement. Le gouverneur de Valdivia envoya Thomas de Figueroa, avec un détachement de cent cinquante hommes, contre les Indiens révoltés. Cette petite division, bien pourvue de munitions et de provisions de toute espèce, se mit en route le 3 octobre, en remontant la rivière Pichitengelen, et arriva le 6 à Dagllipuli, dans le voisinage des ennemis. Le général parcourut les bois avec un détachement de cavalerie, et brûla douze habitations indiennes remplies

(*) L'impulsion donnée à l'agriculture par ce gouverneur se fait remarquer surtout dans la belle plaine de Santiago. Nous donnons à la *pl. 12* une vue générale de cette capitale.



Primer del

Vista General de Santiago.

de grains et de légumes. Le 10 du même mois, quatre caciques vinrent dans le camp faire leur soumission et offrir même leurs services contre les rebelles; mais d'eux d'entre eux, Manquepan et Calfunguir, trahirent bientôt la cause qu'ils disaient vouloir servir, et furent rejoindre leurs frères. Figueroa les suivit vers le Rio-Buéno, et se disposait à passer dans une petite île de cette rivière, où les transfuges s'étaient retranchés, lorsqu'un Indien de son parti arrêta deux femmes qui couraient vers le rivage de toute la vitesse de leurs chevaux, sans doute pour passer à l'ennemi. Cet homme tua l'une de ces fugitives et amena l'autre aux Espagnols. Le commandant essaya de l'interroger, mais ne put en tirer aucune réponse; obstination qui irrita tellement les Indiens présents à cette scène, qu'ils se précipitèrent sur cette malheureuse et la mirent à mort avec un enfant qu'elle portait dans ses bras. Manquepan revint cependant au camp des Espagnols, suivi de dix-huit jeunes guerriers (*mosotones*); mais Figueroa le fit arrêter sur-le-champ avec tous les siens, et, après les avoir envoyés, pour la forme, devant une sorte de conseil de guerre, il les fit fusiller. Vers le même temps il envoya à Valdivia quarante femmes et enfants qu'il avait pris dans les bois. Le 10 novembre, après avoir fait célébrer la messe et exhorté les soldats à bien défendre leur religion et leur roi, le général espagnol passa le fleuve pour attaquer les rebelles dans l'île où ils campaient; il les battit, et fit couper la tête au cacique Cayumil qui les commandait. Dans le courant de la journée les Espagnols tuèrent encore douze Indiens, au nombre desquels était la femme d'un cacique. Ils rentrèrent ensuite dans leur camp, emmenant vingt-sept chevaux, sept cents moutons et cent soixante-dix bœufs, pris à l'ennemi. En traversant les bois, ils trouvèrent une Indienne portant dans ses bras un enfant assassiné. Cette femme leur déclara que, ne pouvant réussir à étouffer les cris de son enfant et craignant d'être découverte, elle s'était déterminée à le tuer.

Plusieurs caciques vinrent ensuite faire leur soumission, et Figueroa marcha à leur tête vers les ruines de la ville d'Osorno. Il y planta le drapeau espagnol, et demanda aux Indiens présents s'ils consentaient à reconnaître pour leur seigneur et maître le roi Charles IV. La réponse n'était pas douteuse. Aux cris de *vivat* se mêla le bruit d'une décharge de mousqueterie, et les caciques s'avancant alors, mirent un genou en terre et baisèrent respectueusement le drapeau espagnol. Ainsi se termina cette échauffourée (*). L'année suivante, O'Higgins convoqua les chefs des diverses tribus indiennes au camp de Négrète, dans l'intention d'y cimenter la paix avec eux. Vancouver nous a conservé le discours qu'il leur adressa à ce sujet : « Mes anciens et « honorables amis, leur dit-il, j'éprouve « une grande satisfaction à voir réunis « autour de moi les grands chefs et « les principaux capitaines des quatre « uthal-mapus qui partagent la riche « contrée qui s'étend vers le sud, depuis le fleuve Bio-Bio jusqu'à la partie « la plus méridionale, et depuis la Cordillère jusqu'à la grande mer. Je me « réjouis de ce que vous voulez bien « ensevelir dans la terre sur laquelle « vous êtes campés, vos querelles et vos « animosités. Rappelez-vous l'état misérable dans lequel je trouvai le pays. « Des deux côtés du fleuve il était ravagé et dans la désolation; les habitants y souffraient les calamités d'une « guerre furieuse excitée par leur violence et leurs passions effrénées; un « grand nombre d'entre eux furent obligés de se retirer avec leurs femmes « et leurs enfants dans les montagnes, « et réduits à la nécessité de manger « jusqu'aux chiens fidèles qui les y « avaient suivis. Cependant, avant mon « départ d'auprès de vous, vos maisons « étaient rebâties, de belles moissons « doraient vos champs, et de nombreux « troupeaux embellissaient vos prairies

(*) Extrait du journal tenu par don Thomas de Figueroa y Caravaca, commandant cette expédition. Voyez Stevenson, déjà cité, vol. 1^{er}.

« ries; vos femmes vous fournissaient
« de bons vêtements; les jeunes gens,
« qui se montrent aujourd'hui ardents
« et sans peur, obéissaient à la voix des
« chefs, et l'on ne remarquait plus
« parmi vous aucun excès, aucune
« cruauté qui rappelât votre ancienne
« barbarie, etc. »

En quittant son poste pour passer à la vice-royauté du Pérou, Ambroise O'Higgins fut suivi par les regrets et la vénération des habitants du Chili, indigènes, créoles ou Européens.

Nous touchons au moment où cette contrée va opérer sa révolution; mais avant de commencer ce récit, il importe d'examiner l'organisation administrative et la situation morale du pays sous la domination espagnole (*).

ORGANISATION DU CHILI, ET SA SITUATION MORALE SOUS LA DOMINATION ESPAGNOLE JUSQU'EN 1810. Le Chili espagnol, c'est-à-dire, toute la partie comprise au nord du Bio-Bio, était divisé en treize provinces : 1^o Copiapo, 2^o Coquimbo, 3^o Quillota, 4^o Aconcagua, 5^o Melipilla, 6^o Santiago, 7^o Rancagua, 8^o Colchagua, 9^o Maule, 10^o Itata, 11^o Chillan, 12^o Puciacay, 13^o Huilquilému. Les Espagnols possédaient, en outre, Valdivia et Osorno sur le territoire des Cunches, l'archipel de Chiloe et le groupe de Juan-Fernandez. Le pouvoir suprême était confié à un personnage de distinction, revêtu ordinairement du grade de lieutenant général, qui s'intitulait gouverneur, président et capitaine général du Chili. En sa qualité de capitaine général, il avait le commandement en chef de l'armée, et c'est de lui que les trois officiers supérieurs, le mestre de camp, le sergent-major et le commissaire, recevaient des ordres; il en donnait encore aux quatre gouverneurs particuliers de Chiloe, Valdivia, Valparaiso et Juan-Fernandez. Comme président et gouverneur général, il était le suprême administrateur de la

justice, et, en cette qualité, il présidait l'*audiencia reale* et les autres tribunaux supérieurs établis à Santiago. En temps de paix, il relevait directement du roi d'Espagne; mais en temps de guerre, et vu l'urgence, il était placé sous l'autorité immédiate du vice-roi du Pérou.

L'audience royale était une sorte de sénat qui jugeait en dernier ressort toutes les causes civiles ou criminelles, à l'exception de celles où la valeur en litige excédait dix mille écus; il y avait, pour celles-là, recours au conseil suprême des Indes. L'audience était divisée en deux corps ou dicastères : la chancellerie et le tribunal criminel. Chacun de ces corps se composait d'un régent, d'un fiscal ou procureur royal, d'un protecteur des Indiens et de plusieurs auditeurs (*oidores*), tous nommés par la cour et largement rétribués. Les autres tribunaux étaient ceux des finances, de la croisade, des terres vancantes, et du commerce ou consulat.

Chaque province était gouvernée par des préfets ou *corregidores*. En principe, ces fonctionnaires devaient être nommés par la cour d'Espagne; mais, attendu l'éloignement, le gouverneur s'arrogeait souvent le droit de pourvoir aux préfetures vacantes. Leur autorité tenait à la fois du pouvoir politique et du militaire. Dans chaque capitale de province il y avait un conseil de magistrature (*cabildo*), composé de plusieurs *regidores* ou membres perpétuels, d'un porte-étendard, d'un procureur, d'un alcade provincial, d'un alguazil ou justicier en chef, et de deux alcaldes ou consuls. Ceux-ci étaient choisis annuellement par le *cabildo*, et tirés des rangs de la noblesse.

Le gouvernement ecclésiastique embrassait deux diocèses : l'évêché de Santiago et celui de la Conception, tous deux suffragants de l'archevêché de Lima. Le tribunal du saint-office du Pérou entretenait en outre à Santiago un commissaire-inquisiteur et divers employés subalternes.

L'armée se composait des troupes régulières, dont la force variait de cinq cents à deux mille hommes, des auxi-

(*) Plusieurs navigateurs célèbres touchèrent successivement au Chili : Georges Anson, en 1741, la Pérouse, en 1786, et Vancouver, en 1795.

liaires indiens et des milices urbaines créées par le gouverneur Augustin Jauréguy. En 1792, la force de la milice s'élevait à quinze mille huit cent cinquante-six hommes. L'armée régulière était généralement composée de soldats d'élite qui avaient déjà servi en Italie ou dans les Pays-Bas.

Tant que Charles-Quint vécut, les colonies espagnoles furent traitées avec quelque ménagement; mais après lui les finances étaient obérées, les ressources épuisées, le peuple mécontent et prêt à se soulever sur tous les points; et dans l'embarras où se trouvèrent alors les hommes qui tenaient les rênes du gouvernement, ils ne virent que l'Amérique qui pût les sauver. La nécessité étouffa toute pitié, et les besoins du moment ne permirent pas de songer à l'avenir. Non content de torturer les indigènes et de bouleverser la surface entière des provinces conquises, pour y découvrir tout ce que leurs entrailles recélaient d'or et d'argent, on y mit toutes les places à l'encan; celui qui avait acheté la sienne ne manquait pas de la faire payer à ses subordonnés, ceux-ci à d'autres, et ainsi de suite jusqu'au dernier anneau de la chaîne sociale, jusqu'à l'ouvrier, espèce de bête de somme que l'on chargeait de fardeaux énormes, que l'on brisait de coups, et à qui on jetait à regret une chétive nourriture. La métropole, dans ses échanges de commerce avec les colonies, ne s'attribuait pas seulement la plus grosse part, elle les voulait toutes. C'est ainsi, par exemple, qu'il fallait que le Chili cessât de cultiver la vigne et l'olivier, pour consommer uniquement les vins et les huiles tirés d'Espagne. Les droits de douane imposés aux provenances de la colonie étaient des plus exagérés. Les trésors de l'Amérique du Sud devaient passer dans la métropole, et les Américains n'avaient pas même la permission d'acheter à d'autres nations les articles de consommation que l'Espagne ne produisait pas. Aux Espagnols seuls appartenait le droit de s'établir dans les colonies américaines. La plus sombre jalousie veillait à la garde de

ces possessions d'outre-mer; et il fallait aux navires étrangers qui désiraient y aborder une permission spéciale de la cour de Madrid. Le cas de détresse ne faisait pas même exception à cette règle, et tout bâtiment qui venait y chercher un abri contre la tempête était saisi, alors même qu'il appartenait à une nation alliée de l'Espagne, et son équipage était mis aux fers.

Les excès de tout genre des agents du pouvoir, leurs extorsions, leur tyrannie devenaient de plus en plus intolérables pour ces malheureux colons, dont la misère et l'humiliation étaient l'unique partage. L'ignorance chez eux n'était pas un vice, mais une nécessité; les livres et les instruments scientifiques manquaient partout, et la pensée était esclave.

Ainsi les Chiliens étaient depuis longtemps disposés à une révolution lorsque l'Espagne opéra la sienne, et les nouvelles dissensions que cet événement introduisit dans la colonie servirent à hâter une scission que les fautes de la métropole avaient rendue inévitable. Les causes de cette révolution ont été partout les mêmes dans les diverses parties de l'Amérique espagnole, et les perturbations de la mère patrie n'ont fait que servir de prétexte à ce mouvement, qui, en réalité, a eu pour objet de rétablir l'ordre interverti (*).

RÉVOLUTION (1810). La vice-royauté du Pérou, le Vénézuëla et Buénos-Ayres avaient commencé le mouve-

(* La marche rapide de cette histoire ne nous a pas permis de mentionner, à leurs places respectives, divers événements qui n'eurent qu'une importance locale. Tels sont les tremblements de terre des 13 mai 1647, 15 mars 1657, et 8 juillet 1730. Ce dernier causa surtout de grands dommages à la capitale du Chili. Le gouverneur s'empessa de réparer le mal, et saisit cette occasion pour embellir la ville. Heureusement située loin du théâtre de la guerre, Santiago a conservé, depuis sa fondation, une grande importance relative. Nous en reparlerons plus bas avec quelques détails. Les *pl.* 13, 14, 15 et 16 représentent ce qu'il y a de plus curieux à voir dans cette ville.

ment révolutionnaire, et le Chili n'attendait plus qu'une occasion favorable pour suivre cette impulsion, lorsque la junte provinciale de Buénos-Ayres, frappée de l'avantage qu'il y aurait pour l'Amérique espagnole à se lever en masse contre l'ennemi commun, envoya dans les autres colonies des agents chargés de les exciter à secouer leurs fers. Un créole nommé Antonio Alvarez Jonte, qui avait déjà occupé un poste diplomatique, fut chargé de se rendre à Santiago pour y propager les idées révolutionnaires. Carrasco, alors gouverneur du Chili, tenait au parti français. Ses ennemis lui ont reproché d'avoir, à cette époque, vexé les familles les plus influentes du pays, les Roxas, les Ovalle, et les Véra; de s'être entouré de baïonnettes, et d'avoir installé de force ses créatures dans les emplois publics; mais en temps de révolution on ne manque jamais de raison pour accuser un ennemi politique (*). Sur ces entrefaites on vit arriver au Chili des émissaires que la junte suprême d'Espagne y envoyait au nom de Ferdinand VII. Dans son embarras, le gouverneur ne trouva rien de mieux à faire que de convoquer une assemblée générale composée des principaux fonctionnaires, des riches propriétaires, et des plus notables d'entre les diverses classes industrielles, pour lui présenter un rapport sur la situation de la mère patrie, et lui donner communication des ordres que la régence française venait de transmettre. L'assemblée élut d'abord Carrasco pour son président; puis, elle le mit en état d'accusation, et finit par le déposer de ses fonctions de gouverneur, pour motif d'incapacité et de conduite illégale. Un gouvernement provisoire fut institué immédiatement par les soins de l'assemblée, et confié à une junte de cinq membres: le marquis de la Plata, président; François Reyno, Jean-Henri Rosales, Jean-Martin Rosas, membres, et Ignace Carrera, secrétaire. Le brigadier gé-

néral Torre, comte de la Conquista, fut nommé gouverneur en remplacement de Carrasco. L'audience royale enfin fut dissoute, et remplacée par une chambre d'appel.

Tel fut le premier pas que firent les habitants du Chili vers une ère nouvelle; mais il y avait loin encore de ces mouvements à une révolution; aussi les premiers qui osèrent, à cette époque, prononcer le mot d'indépendance, furent-ils envoyés prisonniers à Lima.

Le comte de la Conquista mourut peu après son installation au poste de gouverneur; il fut remplacé par don Juan-Martinez Rosas. La junte, vacillante et incertaine, avait convoqué un congrès national à Santiago, et cette mesure si précipitée prouve bien jusqu'à quel point les dépositaires du pouvoir étaient alors embarrassés de leur position, et irrésolus sur les suites qu'il convenait de donner aux premiers mouvements révolutionnaires. On vient de voir le gouverneur Carrasco décréter la formation d'un congrès. Cette assemblée nomme une junte, et se retire. La junte, à son tour, appelle un nouveau congrès, et s'éloigne. Ainsi nul ne voulait prendre une responsabilité prématurée; chacun cherchait à se donner l'apparence d'avoir fait quelque chose pour la patrie, et croyait avoir atteint ce but en gagnant du temps. Mais ce n'est pas tout; nous allons voir la nouvelle assemblée se hâter, elle aussi, de nommer une junte.

Cependant, les députés qui se disposaient à se rendre à Santiago eurent à lutter contre les entraves et les persécutions que le parti royaliste leur suscita; car déjà, à cette époque, les Espagnols savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur les protestations de fidélité à Ferdinand VII, que le nouveau gouvernement ne cessait de mettre en avant. Thomas Figuéroa, dont nous avons mentionné l'expédition contre les Indiens révoltés à Valdivia, traversait les Andes au commencement du mois d'avril 1811, avec un corps de quatre cents hommes qu'il conduisait

(*) Manifeste de Bernard O'Higgins, 12 février 1818.



Arrest del

Dessiné par J. C.

Hôtel de la Monnaie à Santiago.

au secours des royalistes de Buénos-Ayres. Arrivé à Casa-Blanca, il y trouva un détachement de dragons qu'il réunit à sa petite troupe. Entraîné par l'enthousiasme que manifestaient ses soldats, Figuéroa conçut l'espoir de relever la cause du royalisme, et, revenant sur ses pas, il se présenta inopinément devant Santiago le 14 du mois d'avril, et signifia aux députés qui, en ce moment, arrivaient en foule, d'avoir à retourner chez eux; mais le peuple, plus irrité qu'effrayé de cette sommation, courut aux armes et se rendit sur la place publique où le chef espagnol avait rangé sa troupe en bataille. Le combat ne fut ni long, ni douteux. Les royalistes, enfoncés de toutes parts, cherchèrent leur salut dans la fuite; Figuéroa lui-même, suivi d'un petit nombre des siens, se retira dans le couvent de San-Domingo. Il croyait y avoir trouvé un asile sûr; mais, le lendemain, livré aux vainqueurs, il fut immédiatement fusillé. Ses complices furent condamnés au bannissement.

Le congrès put alors s'organiser paisiblement; et, dès le mois de juin suivant, il se constitua définitivement en assemblée législative. Sa politique fut à la fois libérale et prudente; il laissa aux Espagnols mécontents un délai de six mois pour disposer de leurs biens et abandonner la colonie dans le cas où ils croiraient devoir prendre ce parti. Il proclama la liberté de tous les enfants des esclaves du Chili; ceux qui viendraient s'établir dans le pays, six mois après la promulgation de ce décret, étaient aussi reconnus libres. La liberté de la presse fut sanctionnée, mais en principe seulement, car, de fait, il n'existait pas alors une seule presse dans tout le Chili. Le traitement du clergé fut diminué, et une loi ordonna que les curés seraient payés, désormais, par le trésor public, et non par leurs paroissiens respectifs. Divers abus d'administration devinrent l'objet particulier de la sollicitude du congrès. La junte fut déposée, et l'autorité exécutive confiée à un triumvirat: J. M. Rosas, M. de Incarnada,

et Mac-Kenna. Il créa l'ordre de la *Légion du mérite*. Enfin la liberté commerciale ne fut soumise qu'aux seules restrictions que sembla commander l'intérêt de deux manufactures établies dans le pays, l'une de flanelles, l'autre de toiles de chanvre (*).

LES CARRÉRA. Le congrès, en prenant de semblables mesures, continuait à agir au nom de Ferdinand VII; et cependant un parti puissant s'était formé dans son sein, en faveur de l'indépendance absolue. A la tête de ce parti on voyait figurer les Carréra, famille influente par ses richesses et ses alliances. Don Ignacio Carréra était un vieillard respectable, libéral, et sincèrement dévoué à son pays. Ses trois fils, Juan-José, José-Miguel, et Luis, s'étaient fait remarquer déjà par leur bravoure et leurs talents; ils avaient tous les vices et toutes les qualités des créoles: amants passionnés du plaisir, du faste et de l'indépendance, on leur reprochait d'être libertins, querelleurs et ambitieux. Leur sœur, dona Xaviera, se trouvait alliée aux plus nobles familles du Chili.

Parmi les adversaires d'Ignacio Carréra, figurait en première ligne D. Francisco-Xaviero de la Reyna, chef des Penckistes, nom sous lequel on désignait les habitants de la province de Penco, et généralement ceux qui auraient voulu que le siège du gouvernement fût transféré à la Conception, attendu, disaient-ils, que les provinces du sud étaient généralement plus peuplées, plus riches, plus fécondes en hommes de talent que celles du centre.

Sur ces entrefaites, on vit arriver à Valparaiso (27 juillet 1811) un officier au service d'Espagne, M. Fleming, qui invita le congrès, au nom de son gouvernement, à envoyer des représentants aux cortès. Le même officier étant passé au Pérou, écrivit de Lima, le 3 octobre suivant, qu'il savait, de

(*) Outline of the revolution of Spanish-America, part. III, ch. II. London, 1817; Conversation's lexikon; Art de vérifier les dates.

bonne source, que le cabinet de Saint-James désapprouvait la révolution américaine. Nous dirons, par anticipation, que cette assertion fut démentie, en 1813, par lord Strangford, ambassadeur d'Angleterre à Rio-Janeiro.

De son côté, le vice-roi du Pérou, comte Abascal, avait écrit au congrès pour confirmer ses pouvoirs au nom du roi d'Espagne.

Dans cet état de choses, l'assemblée chercha à se maintenir entre les deux partis. Elle continua à agir au nom de la royauté absente, quoique, en sous main, elle prit des mesures pour investir les créoles du commandement de l'armée. Cette mesure fut confiée aux trois frères Carréra; mais ceux-ci dépassèrent les instructions qui leur avaient été données; et, mettant à profit l'influence qu'ils exerçaient sur les troupes, ils commencèrent à parler en maîtres. Don José-Miguel, le second des trois frères, avait servi en Espagne, et y avait obtenu, avec le grade de lieutenant-colonel, le commandement d'un régiment de hussards. Le congrès le nomma général en chef de l'armée; son frère aîné, don Juan-José, lui fut adjoint en qualité de second, avec le titre de colonel de grenadiers; et le plus jeune, don Luis, reçut le commandement de l'artillerie.

Le 15 novembre, à la pointe du jour, les trois frères se mirent à la tête des troupes avec l'intention d'opérer une révolution dans leur seul intérêt personnel. José-Miguel, l'âme de ce parti, fit arrêter plusieurs officiers dont le dévouement lui était suspect; et, de ce nombre, était Mac-Kenna. Il força le congrès à déposer la junte, et à la remplacer par une commission dont il voulut faire partie lui-même. Il fit, en outre, créer un régiment de cavalerie, *gran-guardia nacional*, dont il prit le commandement, se donnant ainsi de véritables gardes du corps qui, au besoin, pouvaient l'aider dans ses projets d'usurpation. Enfin, il destitua les principaux fonctionnaires et revêtit de leurs emplois ses amis et ses parents. Il ne

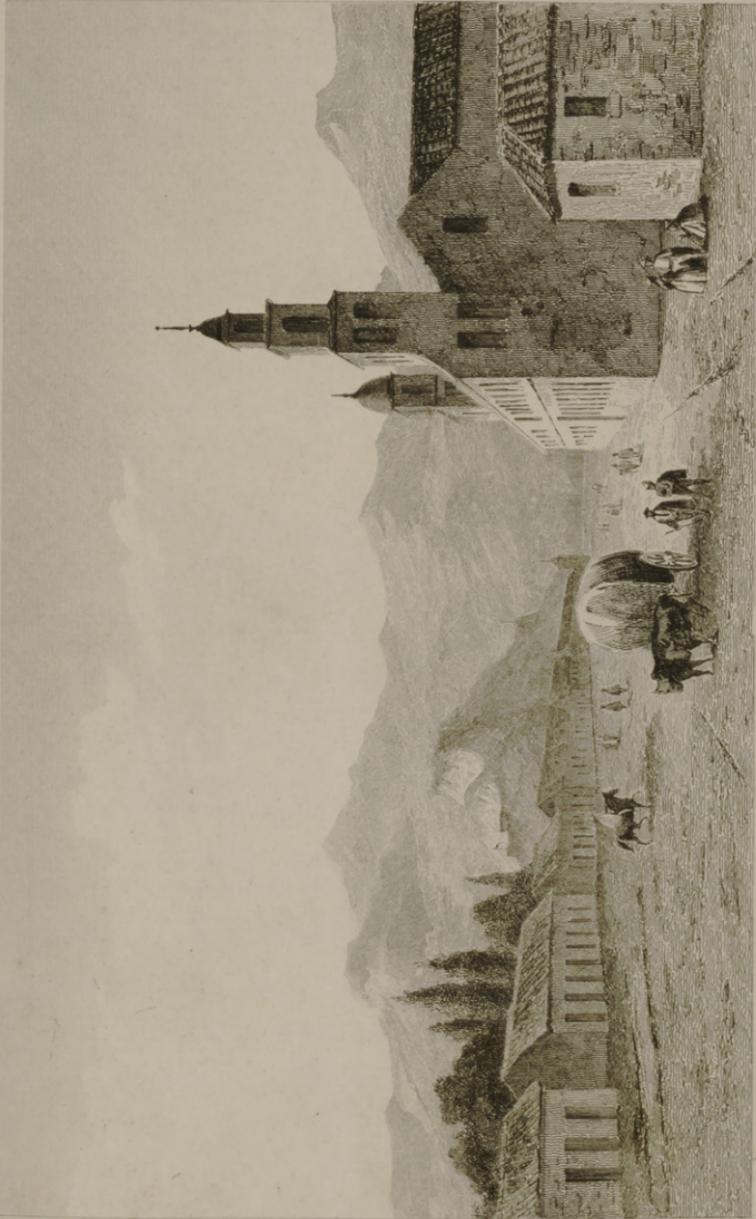
lui restait plus qu'à dissoudre le congrès, et cette mesure ne se fit pas longtemps attendre.

Ainsi s'établit une domination militaire qui ne tarda pas à exciter un mécontentement général. Les frères Carréra, braves, ardents et voluptueux, étaient adorés par la jeunesse militaire, et c'était sur elle qu'ils s'appuyaient. Quant à la classe des propriétaires et à celle des industriels, ils les pressuraient sans pitié et les accablaient d'impôts, s'inquiétant peu d'accroître ainsi le nombre de leurs ennemis. L'année 1812 s'écoula sans amener aucun changement dans la situation des partis. Seulement on vit alors paraître sur la scène un homme qui devait, un jour, y jouer un grand rôle, Bernard O'Higgins, fils de l'ancien gouverneur don Ambrosio. Bernard O'Higgins, alors capitaine de milice, se rallia à la cause des Carréra, et fut nommé successivement à plusieurs grades, et, enfin, à celui de brigadier général.

En 1813, José-Miguel prépara une expédition contre la ville de la Conception qui ne reconnaissait pas son autorité; mais, des soins plus importants l'ayant détourné de ce projet, il rentra à Santiago le 12 mars, et y publia une constitution où le pouvoir de la junte se trouvait balancé par celui d'un sénat.

EXPÉDITION DE PARÉJA ET DE GAINZA. L'anarchie qui régnait alors au Chili offrait aux royalistes une chance de succès que le vice-roi du Pérou ne voulut pas négliger. Une division aux ordres du brigadier Paréja partit de Callao au commencement de l'année 1813, et débarqua, peu après, à Talcalhuano, que l'on peut considérer comme le port de la Conception. Paréja s'en empara à peu près sans coup férir, et marcha ensuite sur la Conception, dont la garnison vint se rallier à lui; son corps d'armée, ainsi renforcé, présentait un effectif de quatre mille hommes.

José-Miguel Carréra, informé de cet événement, laissa le gouvernement à son frère Juan-José, et partit à la tête d'une division de six mille hommes.



Arrest del.

Francisco de

La Cañada de Santiago.

Avant de s'éloigner de la capitale, il avait rendu la liberté à Mac-Kenna, et l'avait nommé lieutenant-colonel et quartier-maître général. Il en avait agi de même à l'égard des autres officiers qu'il avait expulsés ou incarcérés au mois de septembre 1811; et, quant à O'Higgins, il l'investit du commandement des troupes et de la milice du pays. Arrivé à Talca, José-Miguel y établit son quartier général; et, dans la nuit du 12 avril, il envoya un détachement qui surprit le camp des ennemis à Yerbas-Buonas, et le mit dans une déroute complète. Paréja, cependant, étant parvenu à rallier ses troupes, les conduisit à Chillan, où il se fortifia et se maintint pendant près d'une année. Il mourut à cette époque, et fut remplacé par le brigadier Gainza arrivé depuis peu de Lima, avec des troupes fraîches. Au mois de juillet suivant, la division de Gainza fut encore renforcée par un corps de troupes que lui amena le colonel Marotto; de sorte que Gainza se vit en mesure de sortir de Chillan et de reprendre l'offensive. Il se dirigea vers Talca. Cette ville, où la nouvelle junte, composée alors de Perez, Eyzaguirre et Infante, tenait ses sessions, tomba au pouvoir du général espagnol. Ce revers fut attribué en grande partie à l'impéritie de Carréra, et servit de prétexte à ses ennemis pour soulever le peuple contre lui. La haine est contagieuse; bientôt il ne fut plus question au Chili que du despotisme, des exactions et des débordements des Carréra; l'armée elle-même sembla les abandonner. En conséquence, le 24 novembre 1813, O'Higgins fut appelé par acclamation au commandement suprême de l'armée en remplacement de José-Miguel. Celui-ci, accompagné de Luis, cherchait à regagner Santiago, lorsqu'il fut rencontré par un détachement de cavalerie espagnole, qui les conduisit tous deux à Chillan.

Les deux partis désiraient également la paix; les royalistes, parce qu'ils étaient effrayés de la disproportion numérique de leurs forces comparées aux troupes ennemies; les indépen-

dants, parce qu'ils manquaient à peu près de tout pour faire la guerre. Plusieurs corps de l'armée d'O'Higgins n'étaient armés que de jougs de bœufs; mais c'était surtout l'artillerie qui était la partie faible de cette armée. O'Higgins avait fait faire un gros canon de bois qui creva à la quatrième décharge. Cependant les royalistes furent deux fois battus, les 19 et 20 mars 1814, par O'Higgins et par Mac-Kenna, son lieutenant; mais ces engagements avaient peu d'importance, et les échecs éprouvés par Gainza n'empêchèrent pas ce général de se diriger sur Santiago, qu'il savait être dépourvu de toute défense. Déjà il avait franchi le Maule, lorsque O'Higgins, déployant en cette circonstance une activité extraordinaire, se montra sur ses derrières, et le harcela si bien, que l'armée espagnole n'osa plus continuer sa route; elle rentra à Talca.

Le danger qu'avait couru la capitale pouvait être attribué à l'imprévoyance de la junte, qui fut, en conséquence, dissoute et remplacée par un directeur suprême. Les suffrages se portèrent sur Henriquez de Lastra, gouverneur du département de la marine, à Valparaiso.

La frégate anglaise *Phébé*, commandée par le capitaine Hillier, arriva au Chili, venant du Pérou. Elle apportait à Gainza des instructions du viceroy pour en venir à un arrangement avec le directeur du Chili. Celui-ci, après avoir consulté les principaux habitants de Santiago, entra en pourparier avec le général espagnol, et lui proposa une capitulation qui fut acceptée et conclue à Zirca, près de Talca, le 3 mai suivant. En vertu de ce traité, le Chili devait former partie intégrante de la monarchie espagnole; il consentait, en cette qualité, à envoyer des députés aux cortès, afin de sanctionner la constitution décrétée par cette assemblée; il reconnaissait aussi l'autorité de Ferdinand VII et de la régence, à condition que le gouvernement intérieur du Chili serait maintenu dans tous ses pouvoirs et privilèges; et que le commerce serait

libre avec les puissances alliées et neutres, et notamment avec la Grande-Bretagne, à qui l'Espagne devait, avec l'aide de Dieu et de sa courageuse constance, son existence politique. Les hostilités devaient cesser immédiatement, et les troupes royales s'obligeaient à quitter le Chili sous deux mois, remettant les places qu'elles occupaient dans l'état où elles les avaient trouvées. Enfin, deux officiers supérieurs furent livrés, comme otages, de part et d'autre.

EXPÉDITION D'OSORIO. L'événement prouva bientôt que le vice-roi n'avait cherché qu'à gagner du temps. En effet, ayant reçu d'Espagne quelques nouvelles troupes, et notamment le régiment de Talavera, il envoya le général Osorio, à la tête de quatre mille hommes, pour remplacer Gainza, déclarant en même temps que ce dernier avait outrepassé ses pouvoirs dans la convention de Zirca, dont la ratification était chose impossible. Osorio débarqua à Talcahuano le 12 août 1814, et se dirigea immédiatement sur la capitale.

Pendant qu'il opérait ce mouvement, les deux frères Carréra, José-Miguel et Luis, parvinrent à s'échapper de leur prison de Chillan; et, déguisés en paysans, ils rentrèrent à Santiago le 23 août. Là, pour mieux donner le change sur leurs véritables intentions, Luis alla se constituer prisonnier; mais, le lendemain, José-Miguel se présenta à ses anciens frères d'armes qui le reçurent avec acclamation. Le peuple lui-même se joignit à la garnison, et, en un instant, une nouvelle révolution fut consommée. La junte fut rétablie, la charge de directeur abolie, Luis remis en liberté, et José-Miguel réintégré dans le commandement suprême de l'armée. Cependant une partie des habitants les plus notables de Santiago avait vu avec regret le retour des Carréra. Une députation fut envoyée à O'Higgins pour prier ce général de venir délivrer la capitale de la tyrannie de José-Miguel qui avait, disait-on, enlevé de la caisse du gouvernement huit cent

mille dollars. Il est vrai que Carréra, en reprenant les rênes du pouvoir, s'était emparé aussi des fonds du trésor; mais rien ne prouve qu'il ait voulu les affecter à des dépenses étrangères au service de l'État.

O'Higgins, en apprenant la réintégration des Carréra et les vœux des habitants de Santiago, détacha de son armée un corps de deux mille hommes, qu'il chargea d'observer les royalistes, et reprit avec le reste le chemin de la capitale. José-Miguel vint au-devant de lui, le rencontra à Espejo, dans la plaine de Maypo, le battit et le fit prisonnier. O'Higgins s'attendait à être traduit devant un conseil de guerre; mais, loin de là, son généreux vainqueur lui offrit le commandement en second dans l'armée, s'il voulait consentir à faire cause commune avec lui contre l'ennemi public. Cette proposition ayant été acceptée par le prisonnier, il fut rendu à la liberté, et renvoyé à son armée.

Carréra revint triomphant à Santiago, et prit, contre plusieurs officiers dont le dévouement lui semblait suspect, des mesures de rigueur qui amenèrent de nombreuses désertions.

Abandonné à lui-même, et ayant vu le nombre de ses soldats diminuer à la suite de sa défaite à Maypo, O'Higgins se refraicha à Rancagua (*), et y attendit l'ennemi. Osorio ne tarda pas à se montrer; il pénétra dans la ville même, et attaqua les indépendants avec la plus grande vigueur. O'Higgins se défendit bravement pendant quarante-huit heures. Son adversaire, étonné d'une résistance si opiniâtre, lui fit dire que, s'il voulait se rendre, il lui garantirait sa sûreté personnelle, et s'engageait même à lui obtenir la bienveillance du roi. « Je n'accepterais pas « même le ciel du roi d'Espagne, » ré-

(*) Rancagua, plus connue sous le nom de Santa-Cruz de Triana, chef-lieu de l'ancienne province de ce nom, est située sur la rive droite du Rio-Cachapoal, à 23 lieues sud de Santiago. Sa fondation, ainsi que nous l'avons déjà dit, date de 1742; elle est due au gouverneur don José Mauso.

pondit O'Higgins. — Voyant ensuite qu'une plus longue défense était impossible, il fit coudre une bande noire sur son drapeau, et tirer encore quelques coups de canon avec des dollars en guise de mitraille. Puis, à la lueur de l'incendie, se faisant jour, l'épée à la main, au travers des bataillons carés qui se formaient autour de lui, il regagna Santiago, suivi de 300 dragons, seuls débris de son armée (*).

Pendant cette action, les deux frères Carréra s'étaient tenus à peu de distance du champ de bataille avec une division de réserve forte de huit cents hommes. Témoins passifs de cette lutte inégale, ils ne tentèrent aucun mouvement en faveur des indépendants, circonstance inexplicable après la conduite généreuse que José-Miguel avait tenue à l'égard d'O'Higgins.

Les soldats de Carréra, qui formaient la garnison de Santiago, ayant commis quelques actes de violence et de déprédation, les habitants, exaspérés de cette conduite, envoyèrent des députés à Osorio pour le prier de hâter sa marche vers la capitale. Après cette démarche, il était évident que la place n'était plus tenable pour les indépendants. En conséquence, Carréra fit démanteler les fortifications, et brûler les registres sur lesquels étaient inscrits les actes du nouveau gouvernement, et quitta la ville le 1^{er} octobre 1814, suivi de six cents soldats environ et de deux mille habitants, qui abandonnaient leurs foyers sans savoir s'ils pourraient jamais y rentrer. Avec Carréra s'éloignait également les chefs de l'armée chilienne : O'Higgins, Mackenna, Benevente et don Manuel Rodriguez, l'un des plus braves défenseurs de la cause de l'indépendance. La caravane fugitive se dirigea vers Mendoza, mais son passage dans la Cordillère ne s'effectua pas sans de grandes pertes. Le froid et la faim décimèrent surtout les femmes et les enfants. Rodriguez seul ne voulut pas

franchir la frontière; il resta au Chili, et y organisa des guérillas qui ne cessèrent de harceler et de tourmenter les royalistes.

Ce fut le 5 du même mois que le vainqueur fit son entrée dans la capitale. Là, ainsi qu'on devait s'y attendre, il renversa toutes les institutions politiques du dernier gouvernement, et il fit plus encore : il institua une chambre de *Purification* composée d'officiers espagnols, sous la présidence du major San-Bruno. Les malheureux habitants, cités tour à tour devant ce tribunal redoutable, devinrent les victimes des plus odieuses persécutions. Cent d'entre eux, environ, furent déportés dans l'île déserte de Juan-Fernandez; les autres furent bannis, ou soumis à d'énormes amendes, ou, enfin, jetés dans les cachots.

Croyant ainsi avoir purifié le pays, Osorio reprit la route de Lima, laissant un Espagnol, Marco de Pontagil, revêtu du titre de gouverneur du Chili, et chargé de continuer ce système de vengeance et de proscription. Les autres villes, à l'imitation de la capitale, avaient fait leur soumission.

EXPÉDITION DES BUÉNOS-AYRIENS. Deux années s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans l'existence politique du Chili. Les Espagnols poursuivaient impitoyablement le cours de leurs proscriptions, et Rodriguez, avec ses braves guérillas, continuait à les inquiéter vivement. Cependant la révolution était consommée à Buénos-Ayres, dans le Tucuman, à Mendoza, au Paraguay, à Cordova, à Santa-Fé et à Rioja. La cause de la monarchie était perdue à jamais dans l'Amérique du Sud; mais le haut Pérou et le Chili étaient encore au pouvoir des armées royales. Le gouvernement de Buénos-Ayres pensa que l'intérêt des provinces indépendantes, et le sien en particulier, exigeaient l'expulsion absolue des Espagnols du sol de l'Amérique méridionale. Si les armées et les flottes du roi d'Espagne continuaient à occuper les places fortes et les ports du Chili, la guerre était éternisée, et la liberté, sans cesse inquiétée par le voisinage de

(*) Rapport d'O'Higgins; Outline of revolution, etc.; Révolution de l'Amérique du sud; M. Graham; Miers, etc.

ses ennemis, ne pourrait jamais asseoir ses institutions sur une base durable. Il accueillit donc avec empressement les sollicitations des réfugiés de Mendoza, et leur fournit les moyens d'organiser un corps d'armée. Carréra avait quitté Buénos-Ayres pour passer aux États-Unis, d'où il espérait ramener des secours en hommes et en munitions de guerre. O'Higgins paraissait donc destiné à avoir le commandement en chef de l'expédition, mais le gouvernement de Buénos-Ayres le défera au général San-Martin.

SAN-MARTIN. Don José San-Martin, né dans les missions du Paragay, de parents espagnols, servait en Europe à l'époque où l'Espagne fut envahie par les Français. Il obtint successivement, en récompense de ses services, les grades de capitaine, aide de camp de police du général Jordan, et lieutenant-colonel. Ayant sollicité du général Castanos un grade supérieur qu'il ne put obtenir, ce refus le blessa tellement qu'il quitta le service de l'Espagne et se rendit en Angleterre, d'où il passa à Buénos-Ayres en 1811. Il y reçut le commandement d'un escadron de cavalerie de l'armée des indépendants, et obtint, auprès de Montevideo, quelques succès qui lui valurent le grade de colonel. Plus tard, le président Puyrédon le chargea de réorganiser l'armée du Pérou, le nomma gouverneur de Mendoza, et l'éleva enfin au commandement en chef de l'armée des Andes. Sa taille était haute, sa physionomie mâle et caractérisée. Sa bravoure était celle d'un bon soldat, ses talents, ceux d'un médiocre général. Les succès éclatants qu'il obtint par la suite, et la carrière brillante qu'il parcourut, furent les résultats éphémères de circonstances auxquelles l'ambition eut plus de part que le mérite. Son irrésolution et la lenteur de ses mouvements changèrent plusieurs fois en défaites des actions qui auraient pu être glorieuses pour ses armes. D'ailleurs, politique habile, dissimulé, doué d'un esprit fin et souple, affectant une grande modestie, il eut le talent de conquérir l'opinion publique et de

conserver longtemps sa conquête. Plusieurs crimes, dont quelques-uns seront rapportés ici, lui sont généralement attribués en Amérique. La politique a pu, dans sa pensée, les rendre nécessaires; mais l'histoire n'admet pas de pareilles excuses : elle flétrit le forfait partout où elle le rencontre.

O'HIGGINS. Nous avons dit déjà que Bernard O'Higgins était le fils de l'ancien vice-roi du Pérou Ambroise O'Higgins. Il hérita de plusieurs des belles qualités qui distinguaient son père, une bravoure à toute épreuve, l'énergie dans l'exécution, la franchise dans le caractère et la rectitude dans le jugement. Passionné pour son pays et pour la cause de la liberté, il n'est pas de sacrifices qu'il ne soit disposé à leur faire. Dans la vie privée, il est du caractère le plus aimable, et se montre toujours affable, doux et complaisant. On lui a reproché d'être lent à prendre une détermination, de se trop défier de ses propres moyens, et de considérer toujours le dernier avis qu'on lui donne comme le meilleur. Un créole disait de lui : « Il entre dans sa composition trop de cire et pas assez d'acier (*). »

BATAILLE DE CHACABUCO. L'armée des Andes ne comptait pas plus de trois mille cinq cents hommes, ainsi répartis : un régiment de grenadiers à cheval fort de cinq cent cinquante hommes, dont le commandement fut donné au colonel M. Rodriguez; quatre bataillons d'infanterie numéros 1, 7, 8 et 11, présentant un effectif de deux mille sept cents hommes; artillerie, deux cent cinquante hommes. Le général en chef San-Martin avait sous ses ordres les généraux Soler et O'Higgins. Le départ eut lieu vers le milieu de janvier. Les divers corps de l'armée, avant de se mettre en marche, prêtè-

(*) Précis historique sur la révolution des provinces unies de l'Amérique du Sud, etc., par A. F*** (Frossard), ex-commissaire des guerres, part. III, ch. I. Paris, 1819; Stevenson, Relation historique d'un séjour de 20 ans etc. liv. III, ch. VIII,

rent le serment; dont voici la formule: « Unis de cœur, et les mains jointes, « nous jurons, en présence du Dieu « éternel, par la mer, la terre et le « firmament, de ne souffrir désormais « aucun tyran en Colombie, et, nous « veaux héros spartiates, de ne jamais « porter les chaînes de l'esclavage, « que les étoiles brilleront dans le « ciel et que le sang coulera dans nos « veines. » Chaque soldat, indépendamment de son équipage militaire, portait un poncho et un sac de provisions pour huit jours, du *charque* (*) et du maïs grillé; mais c'était à cela que le général en chef avait borné ses prévisions, et cette armée, qui se disposait à franchir les sommets de la Cordillère à une élévation de douze à quinze mille pieds, sur une route de cent lieues, n'avait ni tentes, ni fourgons, ni fourrage pour ses chevaux. Il était important de cacher à l'ennemi l'itinéraire prescrit à l'expédition libératrice, et San-Martin y donna tous ses soins; il avait arrêté que ce serait par le passage de los Patos que l'on entrerait au Chili; mais afin de donner le change aux royalistes, il entama une négociation avec les Indiens qui habitent les environs du Passo de Planchon, pour en obtenir la permission de traverser leur territoire. Les montagnards, flattés de cette déférence, répondirent qu'ils savaient fort bien que le général pouvait, avec son armée, se passer de leur consentement, mais que d'ailleurs ils le lui accordaient avec plaisir, et qu'ils étaient prêts encore à lui fournir tous les secours dont il aurait besoin. Les voyant si bien disposés, San-Martin proposa à leur cacique Maripan d'aller dire au capitaine général Marco que les indépendants avaient l'intention de passer par le Planchon; pour prix de ce service, San-Martin offrit de riches présents, et, entre autres, quinze cents juments. L'Indien accepta la proposition, et s'acquitta fort bien de ce stratagème. Non content de cela, le général indépendant envoya, par le défilé d'Us-

pallata, un émissaire chargé de fausses dépêches dans lesquelles il annonçait aux mécontents du Chili que le moment de leur délivrance approchait, et que l'armée libératrice était sur le point de franchir le Planchon. Dans le fait, il y fit passer le lieutenant-colonel Ramon Freyre avec un faible détachement de cavalerie, tandis qu'il envoyait le colonel Héras avec un bataillon et cent chevaux par Uspallata, et que lui-même, avec le gros de l'armée, se dirigeait vers los Patos. Le trajet se fit en huit jours. Arrivés dans la vallée d'Aconcagua, au-dessus de Santa-Rosa, les hommes et les chevaux étaient exténués de fatigue, transis de froid, et pressés par la faim; mais les habitants s'empressèrent de venir à leur secours, et leur apportèrent des vivres, du fourrage, ainsi que les objets dont ils éprouvaient le besoin le plus urgent.

Trompé cependant par le stratagème des indépendants, le général espagnol avait concentré ses forces à Rancagua. Le 4 février, son chef d'état-major, don Miguel Atero, l'informa que l'ennemi était arrivé à Santa-Rosa et qu'il s'avancait rapidement. Le major Vila, qui avait été chargé de surveiller le passage de los Patos, transmit le même avis, et fit savoir qu'il s'était replié en attendant qu'on lui envoyât du renfort. Ces deux chefs opérèrent leur jonction et se portèrent à Santa-Rosa, où ils furent ralliés, dans la journée du 6, par le colonel Quintanilla, à la tête d'un bataillon de carabiniers que leur envoyait le capitaine général. Les indépendants occupaient Villa-Vieja, et ce fut là qu'eut lieu la première rencontre. Les royalistes eurent le dessous; ils perdirent trente carabiniers, et se retirèrent en désordre à Chacabuco, montagne d'un accès difficile qui domine la plaine de Santa-Rosa, et par laquelle passe le chemin qui conduit à Santiago (*). Le capitaine général Marco y était arrivé déjà avec douze cents hommes d'infanterie et mille chevaux. Les armées se trouvèrent en présence le 11 février au soir,

(*) Viande broyée.

(*) Outline of the revolution, etc.

et, de chaque côté, la nuit fut employée aux préparatifs du combat. Le lendemain, à la pointe du jour, San-Martin disposa son armée en deux colonnes : la première, sous les ordres du général Soler, était formée des deux bataillons nos 1 et 11, des quatre compagnies d'élite des bataillons nos 7 et 8, d'un escadron de cavalerie et de presque toute l'artillerie ; la seconde colonne, aux ordres d'O'Higgins, ne se composait que des quatre compagnies du centre des nos 7 et 8, et de deux pièces d'artillerie de campagne ; San-Martin s'était ménagé le commandement du reste de la cavalerie, qui formait un corps de réserve ou d'arrière-garde. Ce qui frappe d'abord dans cette disposition, c'est la disproportion des deux colonnes de l'armée.

A huit heures, les indépendants se mirent en marche, et rencontrèrent l'ennemi rangé en bataille à Chacabuco, dont les hauteurs étaient occupées par un faible détachement d'infanterie. La route suivie par O'Higgins étant la plus courte et la plus facile, ce général arriva le premier en présence des royalistes. Il ordonna sur-le-champ au lieutenant-colonel Cramer, commandant du bataillon n° 8, de déloger l'ennemi des hauteurs qu'il occupait, mouvement qui fut exécuté avec une grande promptitude. San-Martin, qui arriva en ce moment, ne voyant que les tirailleurs ennemis qui descendaient la côte, ordonna au colonel Zapiola de les poursuivre avec toute la cavalerie, manœuvre des plus maladroites qui pouvait compromettre le sort des troupes qui s'aventuraient ainsi sur un terrain boisé et coupé par de profondes ravines. Le lieutenant-colonel Cramer fut le premier qui en fit l'observation ; il reçut l'ordre de s'avancer à la suite de la cavalerie pour la soutenir au besoin. Celle-ci ne tarda pas en effet à rencontrer l'infanterie ennemie, qui la reçut à coups de canon, et l'obligea à se replier en toute hâte derrière la troupe de Cramer, à laquelle le 7^e bataillon vint bientôt se joindre. Ainsi toute la division d'O'Higgins était engagée, et la colonne de Soler ne paraissait pas

encore. L'armée espagnole formait deux masses d'infanterie séparées par quelques pièces de canon, et un corps de cavalerie qui s'appuyait sur la montagne de Chacabuco, à la gauche de l'infanterie. L'inaction obligée de la colonne d'O'Higgins fut utile aux Espagnols, qui en profitèrent pour s'emparer des hauteurs qui couronnaient le champ de bataille. De là ils envoyèrent des tirailleurs, dont le nombre augmentait incessamment au préjudice des masses. O'Higgins, observant alors que l'ennemi s'était affaibli par cette manœuvre, ordonna à Cramer de le charger de front à la tête de son bataillon. Les Espagnols, surpris d'une manœuvre aussi vive et aussi peu attendue, n'opposèrent qu'une faible résistance et reculèrent devant les indépendants. De son côté, la cavalerie des royalistes, voyant l'infanterie ébranlée, suivit le mouvement rétrograde, et laissa la cavalerie de Buénos-Ayres pénétrer dans les rangs des fuyards. Le détachement qui occupait encore la montagne opposait seul quelque résistance ; mais en ce moment la division du général Soler déboucha sur le champ de bataille et acheva de culbuter l'armée royaliste (*). Les indépendants prirent position en avant des maisons de Chacabuco, et envoyèrent un détachement de cavalerie à la poursuite des vaincus. Les Espagnols perdirent environ quinze cents hommes, dont sept cents morts et huit cents prisonniers ; du côté des vainqueurs la perte fut insignifiante. Telle fut la victoire de Chacabuco, qui fit de nouveau passer le Chili au pouvoir des indépendants. Le succès de cette journée est dû à O'Higgins et au brave Cramer, officier français qui avait déjà rendu de grands services à la cause de la liberté en réorganisant l'armée buénos-ayrienne (**).

(*) Précis historique de Froissard, déjà cité ; W. Stevenson, *Journal of a residence in Chili*, by M. Graham ; Miers, etc. ; Art de vérifier les dates ; Journaux anglais et français de l'époque.

(**) Cramer, officier français, avait servi

La nouvelle de cette victoire parvint à Santiago le même jour à six heures du soir. La confusion devint extrême dans cette capitale où tant de passions diverses se trouvaient en présence. Les royalistes passèrent la nuit à faire leurs préparatifs de départ, et les indépendants l'employèrent à tout disposer pour la réception de leurs libérateurs. Le général Maroto, qui commandait en l'absence de Marco, donna ordre à une division de douze cents hommes, stationnée à Rancagua, de rallier les débris de l'armée espagnole; mais la défaite de Chacabuco avait répandu partout une terreur panique, et les soldats refusèrent de marcher; quelques-uns d'entre eux, des officiers même, s'enfuirent à Valparaiso, où, à chaque instant, on voyait arriver des familles royalistes qui venaient y chercher un embarquement pour le Pérou. Une colonne se dirigea vers la Conception et parvint à y rallier une force encore imposante; mais elle ne put empêcher que le général Marco et plusieurs de ses officiers ne tombassent au pouvoir des guérillas de Rodriguez.

Le surlendemain, 14 février, la division de Soler fit son entrée à Santiago, et le 15 on y vit arriver la colonne d'O'Higgins, ainsi que les prisonniers royalistes. San-Martin, reçu avec acclamation, fut salué du nom de libérateur. Un gouvernement électif s'établit sur les ruines du pouvoir royal, et San-Martin en fut nommé suprême directeur; mais il refusa ce poste, et engagea les patriotes à porter leurs suffrages sur O'Higgins. Ce refus n'était pas, comme on le supposa dans le temps, une marque de déférence pour les talents de son collègue; mais San-Martin avait déjà à cette époque, sur la vice-royauté du Pérou, les vues qu'il avoua plus tard, et qu'il n'eût pas réa-

avec distinction dans les armées impériales. Après la restauration, il émigra dans l'Amérique du Sud avec un grand nombre de ses camarades, dont plusieurs eurent beaucoup à se plaindre de l'ingratitude des gouverneurs révolutionnaires. Cramer fut particulièrement maltraité par San-Martin.

lisées s'il eût accepté le pouvoir mal affermi qu'on lui offrait au Chili. Ce général prit les mesures nécessaires pour assurer les résultats de la victoire de Chacabuco; il envoya le bataillon n° 1 occuper le port de Valparaiso, tandis que le colonel las Héras reçut l'ordre de marcher sur la Conception, où les débris de l'armée royale s'étaient concentrés. A son approche, les Espagnols évacuèrent cette place et se portèrent, sous les ordres du colonel Ordunez, à Talcahuano, où ils se fortifièrent si bien qu'il devint impossible de les en déloger. Sur ces entrefaites, le général San-Martin partit pour Buénos-Ayres, où les patriotes lui avaient préparé une ovation.

SITUATION DU CHILI APRÈS LA VICTOIRE DE CHACABUCO. Le général O'Higgins prit en main les rênes du gouvernement après le départ de San-Martin, et s'occupa activement du soin de prévenir une nouvelle invasion. Il augmenta son armée d'un régiment d'infanterie et d'un bataillon d'artillerie. Mais les Chiliens crurent s'apercevoir, à cette époque, que le gouvernement de Buénos-Ayres voulait se réserver une grande influence dans les affaires intérieures de leur pays; quelques-uns même s'imaginèrent qu'il convoitait de se substituer entièrement à l'Espagne, et dès lors la révolution devenait sans objet. Il y avait certainement quelque chose de fondé dans ces craintes; car, sans cela, on ne voit pas pourquoi Buénos-Ayres se serait résigné à d'énormes sacrifices pour entretenir au Chili un corps de troupes plus nombreux que l'armée nationale elle-même. En effet, les auxiliaires comptaient quatre mille huit cents hommes, tandis que les Chiliens n'en avaient que trois mille six cents.

O'Higgins, voulant compléter l'expulsion des Espagnols, se rendit lui-même au siège de Talcahuano. On était alors à la fin de l'année 1817. L'armée indépendante comptait un brave de plus parmi ses chefs: le général Brayer était venu, comme tant d'autres, chercher sur cette terre étrangère de nouveaux dangers et une gloire nouvelle;

mais comme tant d'autres aussi il devint un objet de jalousie pour ceux dont il partageait les travaux et la misère. D'abord San-Martin l'avait bien accueilli et lui avait donné un commandement dans l'armée; mais il arriva qu'au siège de Talcahuano, au moment où les indépendants étaient sur le point de pénétrer dans la place, les tambours battirent la retraite, et l'armée assiégeante se retira subitement dans le plus grand désordre. Brayer fut accusé sans fondement d'être la cause de ce désastre, et, depuis ce moment, les chefs de l'armée indépendante saisirent toutes les occasions de faire éclater contre lui leurs sentiments de haine et de jalousie. Il quitta le service et se retira à Montevideo.

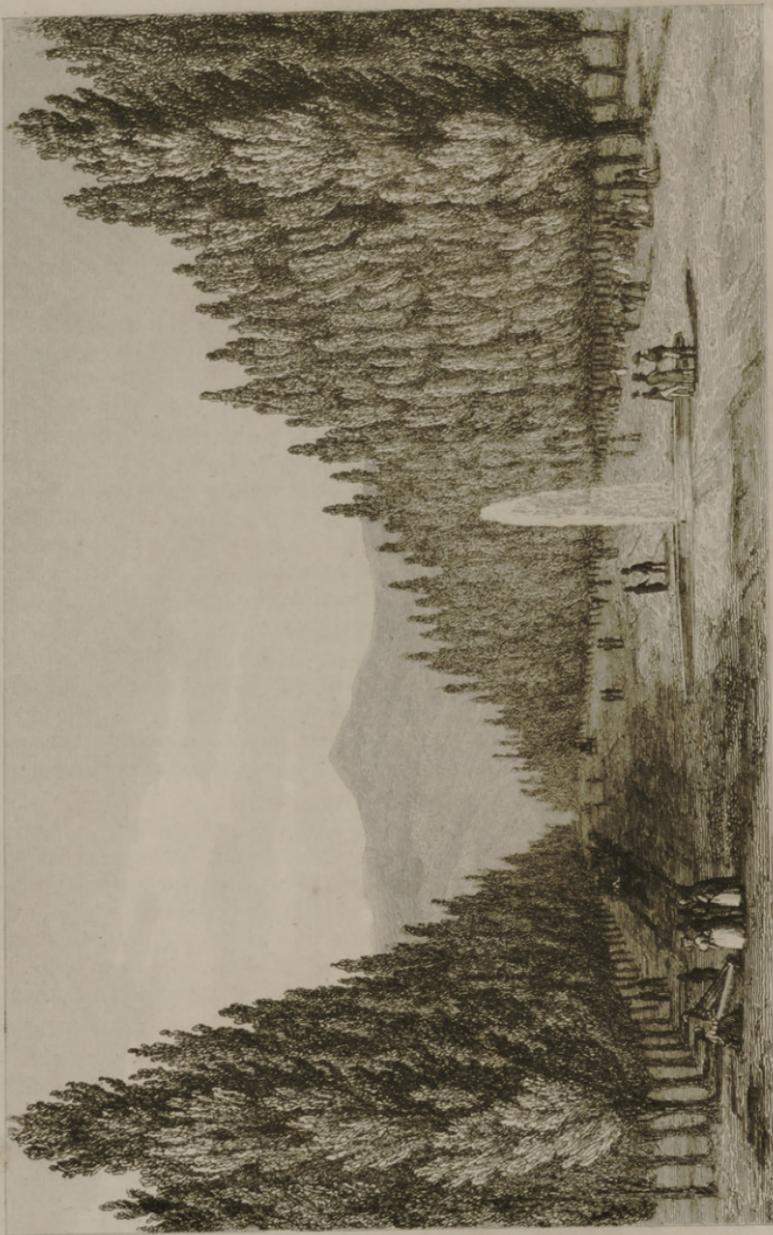
San-Martin, de retour de Buénos-Ayres, avait repris le commandement de l'armée, lorsqu'un corsaire, entré à Valparaiso avec une prise espagnole, annonça que le vice-roi du Pérou préparait une nouvelle expédition contre le Chili. A cette nouvelle, la terreur et la confusion se répandirent dans toutes les classes de la société, sans en excepter l'armée. San-Martin ne savait à quelle détermination il convenait de s'arrêter, et le général O'Higgins lui-même leva subitement le siège de Talcahuano et se replia sur Talca.

NOUVELLE EXPÉDITION DES ROYALISTES; BATAILLE DE CANCHA-RAYADA. Le vice-roi Pésuela avait organisé une armée de cinq mille hommes, dont il confia le commandement au général Osorio. Il fit précéder le départ de cette expédition d'une proclamation adressée aux habitants du Chili, pour les engager à se soumettre à l'autorité légitime, et à prévenir ainsi les calamités qu'entraînerait une inutile résistance. De leur côté, les Chiliens répondirent que leur nouveau gouvernement ayant reçu l'approbation de la régence d'Espagne, il était également odieux et absurde de vouloir revenir sur cet acte. « Du moment, disaient-ils, que la régence et les cortès ont proclamé que la souveraineté du peuple était l'unique base de leur autorité, ils ont perdu tout droit de commander à une nation

qui veut exercer la sienne. » Ils se préparèrent donc à repousser la nouvelle irruption dont ils étaient menacés; mais leurs préparatifs se firent avec plus de lenteur et de négligence qu'on n'aurait dû s'y attendre dans une conjoncture aussi grave. On jeta dans les rangs de l'armée une foule de ces vagabonds fainéants, que les habitants du pays désignent sous le nom de *rotos*. Deux nouveaux bataillons furent ajoutés à la composition de l'armée: l'un s'était formé dans la province de Coquimbo; l'autre se recruta parmi les *pardos* ou mulâtres de Santiago. L'armée de campagne, indépendamment de quelques corps d'observation, présentait alors un effectif de quatre mille cinq cents hommes. Un nouveau chef était venu partager avec San-Martin, O'Higgins et las Héras, le fardeau du commandement; c'était le général Balcarsel, arrivé depuis peu de Buénos-Ayres. Enfin, des agents furent envoyés aux États-Unis et en Angleterre pour y acheter des navires de guerre dont le parti de l'indépendance avait le plus grand besoin.

Telles étaient à peu près toutes les mesures adoptées par les patriotes pour soutenir le choc des royalistes. Le désordre que l'expectative de cet événement répandait au Chili n'avait pas cessé encore. La retraite du corps d'armée qui assiégeait Talcahuano s'était opérée avec une telle confusion, que plusieurs familles de la Conception qui avaient cru devoir émigrer furent volées et maltraitées par les soldats qui marchaient isolés et sans chefs. Quelques-unes d'entre elles retournèrent à la Conception, aimant mieux courir la chance de tomber entre les mains des royalistes que de demeurer ainsi exposées aux insultes et aux brutalités des soldats indépendants.

Ce fut dans ces tristes conjonctures que le directeur O'Higgins essaya de retremper l'opinion publique en proclamant l'indépendance du Chili. « Nous avons cru devoir, » dit-il dans ce document qui porte la date du 1^{er} janvier 1818, « conformément aux pouvoirs extraordinaires qui nous ont été



Alonso del

Valparaiso a Santiago

« délégués à cet effet par le peuple,
 « déclarer solennellement en son nom,
 « en présence du Tout-Puissant, et an-
 « noncer à la grande confédération du
 « genre humain, que le territoire conti-
 « nental du Chili et les îles adjacentes
 « constituent de fait et de droit un
 « État libre, indépendant et souverain,
 « et qu'ils sont à jamais séparés de la
 « monarchie espagnole, avec plein pou-
 « voir d'adopter la forme de gouverne-
 « ment la plus conforme à leurs inté-
 « rêts; et pour que cette déclaration
 « puisse avoir toute la force et la soli-
 « dité qui doivent caractériser le pre-
 « mier acte d'un peuple libre, nous en-
 « gageons pour garants l'honneur, la
 « vie, la fortune, et toutes les rela-
 « tions sociales des citoyens de ce nou-
 « vel État (*). »

L'expédition du Pérou avait eu bien des difficultés à surmonter, et ce ne fut qu'au mois d'octobre 1817 qu'elle put mettre à la voile du port de Callao. « Les Espagnols, dit un témoin oculaire, comptant sur le succès complet de cette armée, reprirent de nouveau toute leur arrogance, qu'ils portèrent au point de s'engager mutuellement, sous un dédit de deux mille dollars, à ne jamais, à l'avenir, employer un créole. » Dans les premiers jours de janvier 1818, l'armée débarqua à Talcahuano, où le colonel Ordunez, qui avait si bravement soutenu les efforts des patriotes, se joignit à elle et marcha sur la Conception, qui se rendit sans résistance. Ce fut dans cette ville que les royalistes firent un traité d'alliance avec les Araucans, qui leur fournirent des chevaux et des vivres. Ainsi ravitaillés et secourus, les Espagnols se dirigèrent sur Talca. L'armée indépendante qui occupait cette ville se replia aussitôt sur San-Fernando, où le général en chef vint la rejoindre avec les troupes qu'il amenait de Santiago. Le colonel Ordunez

avait été détaché par Osorio, avec une colonne de mille hommes, pour observer les mouvements des patriotes; mais, obligé bientôt de battre en retraite, il passa le Rio-Lisay en présence d'un corps de quinze cents hommes de cavalerie commandé par le général Balcarsel. Ce ne fut qu'aux environs de Talca et lorsqu'il eut pris position, que San-Martin se détermina à le faire attaquer; mais, secouru à propos par quelques détachements que le général Osorio lui envoya de Talca, il repoussa la cavalerie de Balcarsel et la mit en pleine déroute.

San-Martin avait pris position en un lieu appelé Cancha-Rayada, coupé par des ruisseaux et des ravins où sa ligne ne pouvait se déployer, et il avait appuyé sa gauche sur Talca, où étaient concentrées toutes les forces ennemies. C'était une position désavantageuse qu'il était urgent d'abandonner; il en donna l'ordre dans la nuit du 18 au 19 mars; mais c'était le jour anniversaire de sa naissance, et l'armée avait voulu célébrer la fête de son général. On croit qu'Osorio fut informé par ses agents du désordre qui régnait dans le camp ennemi. Quoi qu'il en soit, il sortit de Talca le 19 avant l'aube du jour, et tomba à l'improviste sur les patriotes. Ceux-ci commençaient alors seulement à opérer le mouvement que San-Martin avait ordonné. Surpris ainsi dans l'ombre de la nuit, ils se défendirent quelque temps au hasard, s'entre-tuant les uns les autres, et quand le jour arriva ils commencèrent à fuir de tous côtés. L'aile droite de cette armée, commandée par le colonel las Héras, ne s'arrêta que sous les murs de la Conception, à plus de soixante lieues du champ de bataille. O'Higgins et San-Martin se réfugièrent aussi dans cette ville; le premier avait eu le bras fracassé par une balle (*). La perte de l'armée vaincue fut immense; tous ses bagages, ses vivres et son matériel, tombèrent au pouvoir de l'en-

(* Official documents referred to in the message of the president of the United-States, of the 17 novembre 1818. Washington, 1818; Report of Théodorice Bland, esq., commissioner to south America.

(* Rapport du général San-Martin au directeur suprême des provinces de Buénos-Ayres, 1^{er} avril 1818.

nemi, et si Osorio avait su profiter de sa victoire, il aurait de nouveau soumis tout le Chili à l'autorité royale. Santiago, Valparaiso, Chillan et les autres principales villes, étaient, en ce moment, hors d'état de résister; mais il commit la faute de croire que le parti vaincu était à jamais abattu, et il perdit dans les murs de Talca un temps précieux, que les patriotes mirent habilement à profit.

BATAILLE DE MAYPO. Pendant que San-Martin, Balcarsel, las Héras et Freyre s'occupaient à rassembler les débris de l'armée et à relever le courage de leurs compatriotes, l'infatigable Rodriguez levait de tous côtés des milices et des guérillas, et ne cessait de harceler les royalistes. Cette énergie des chefs indépendants, et le patriotisme des habitants du Chili, sauvèrent encore une fois la cause de la liberté. Dès les premiers jours du mois d'avril, San-Martin se retrouva à la tête d'une armée de cinq mille hommes. Ayant eu avis que le général Osorio avait passé le Rio-Maypo au gué de Longuen, et qu'il prenait la direction des gorges de la Calera, il marcha à sa rencontre, et s'arrêta, le 2, sur le bord des canaux d'Espéjo. Dans les journées des 3 et 4, il y eut quelques légères escarmouches; et, pendant toute la nuit, les troupes furent sous les armes. Le 5 au matin, l'ennemi s'ébranla: ses mouvements, dit le rapport officiel, paraissaient avoir pour objet de déborder la droite des indépendants, de menacer la capitale, de couper les communications d'Acoucagna, et de s'assurer de celles de Valparaiso. San-Martin jugea que le moment était venu de tenter de nouveau le sort des combats. Il confia le commandement de l'infanterie au général Balcarsel; et celui-ci prit sous ses ordres les colonels Héras, Alvarado et Quintana. La cavalerie formait deux divisions: l'une, de grenadiers à cheval, fut remise au commandement d'un Irlandais, le colonel O'Brien; l'autre, formée des escadrons d'escorte du directeur du Chili et du régiment des chasseurs à cheval des

Andes, fut placée sous les ordres du colonel Raimon Freyre.

Les royalistes, de leur côté, prirent une position assez bien entendue; ils placèrent sur un mamelon qui protégeait leur gauche, quatre pièces d'artillerie soutenues par un bataillon de chasseurs.

L'infanterie indépendante, formée en colonnes serrées et parallèles, inclinant sur la droite de l'ennemi, et soutenue par douze pièces d'artillerie, descendit de la colline qu'elle occupait, et s'approcha des Espagnols, l'arme au bras. Elle fut reçue par un feu terrible: la batterie du mamelon surtout portait le ravage dans ses rangs; mais elle n'en continua pas moins à marcher en avant. Pendant ce mouvement, la cavalerie des royalistes, qui attaquait les grenadiers à cheval, en était vigoureusement repoussée.

Cependant le feu continuait avec fureur, et causait, de part et d'autre, une grande perte. Osorio forma sa droite en colonnes serrées, et l'envoya contre l'ennemi, en la faisant soutenir par un corps de cavalerie. La gauche des indépendants, ainsi vivement attaquée, commençait à se rompre, bien qu'elle fût protégée par une batterie de huit pièces qui ne cessaient de tirer sur les lignes des royalistes. San-Martin fit alors avancer la réserve que commandait le colonel Quintana. Ce mouvement, exécuté avec intrépidité, suffit pour arrêter les Espagnols, et ramener les indépendants au feu. La cavalerie des patriotes, aux ordres du colonel Freyre, chargea plusieurs fois en ce moment, mais sans succès. Cependant l'opiniâtreté des indépendants l'emporta enfin sur la bravoure des Espagnols; et toutes les positions de ces derniers leur furent enlevées à la baïonnette.

Les royalistes opérèrent leur retraite en bon ordre jusqu'à l'entrée des ruelles d'Espéjo, où recommença une action sanglante qui dura plus d'une heure. En ce moment, les troupes de Coquimbo et d'Arauco parvinrent à se faire jour au travers des bataillons espagnols qu'ils mirent dans un affreux



Arco del

Plaza de Santiago.

Tourner 36

désordre. Les grenadiers à cheval, guidés par O'Brien, firent, de leur côté, une charge vigoureuse sur le régiment de Burgos, le mirent en déroute, et, s'emparant de toutes les issues, achevèrent la destruction de l'armée royale. Osorio, suivi de deux cents cavaliers, parvint à se sauver. Les autres chefs royalistes tombèrent au pouvoir du vainqueur; deux mille Espagnols périrent dans cette journée fatale, et trois mille environ furent faits prisonniers. L'artillerie, les drapeaux, la caisse militaire, les bagages et les munitions devinrent la proie des indépendants, dont la perte, en cette circonstance, fut à peu près de mille hommes. Les officiers prisonniers furent conduits à la Punta de San-Luis (*).

Le Chili, théâtre de tant d'actions sanglantes, n'avait pas vu encore de bataille plus mémorable et plus décisive que celle de Maypo. L'indépendance du pays était à jamais assurée.

Après la bataille, le général en chef écrivit au vice-roi du Pérou une dépêche qui mérite d'être conservée textuellement : « Santiago du Chili, le 11 avril 1818. Le sort des armes a mis en mon pouvoir, le 5 du courant, dans les champs de Maypo, toute l'armée à laquelle Votre Excellence avait confié la conquête du Chili. A l'exception du général Osorio, qui, probablement, subira le même sort, rien n'a échappé à la valeur de mes troupes. Le droit de représailles m'autorisait à traiter les vaincus comme nous eussions été traités d'après les ordres barbares du commandant espagnol; mais l'humanité impose d'autres lois, et je n'ai pas voulu me venger sur des malheureux assez punis en voyant leur orgueil déçu, et leurs présomptueuses espérances trompées.

« Tous les prisonniers, consistant en presque tous les généraux, deux cents officiers et trois mille soldats,

« ont reçu les secours que mon caractère me prescrivait de leur donner.

« Il ne tient qu'à Votre Excellence de leur rendre la liberté, en acceptant l'échange qui vous a déjà été proposé pour mes compatriotes, et que vous avez rejeté. Envoyez-moi ces infortunés, et je m'engage, sur mon honneur, à vous rendre un pareil nombre d'hommes, grade pour grade. Le traitement qu'a éprouvé le major Torrès n'étant pas celui qu'on doit à un parlementaire chargé de paroles de paix, et désirant, d'ailleurs, prouver ma bonne foi, je charge le lieutenant-colonel espagnol Pédro-Moriega, de vous porter cette communication, espérant que, si Votre Excellence n'accepte pas les conditions que je lui propose, elle me renverra cet officier, auquel je n'ai rendu la liberté que pour accélerer la paix. »

Malgré ce langage plein de dignité et de convenance, il n'en est pas moins vrai que la victoire des indépendants fut souillée par quelques actes de cruauté, que le droit de représailles expliquait et n'excusait pas. Dans la nuit qui suivit la bataille, plusieurs prisonniers furent fusillés. De ce nombre était un créole nommé Bénavidés; cet homme, fils d'un inspecteur de Quirihué, près de la Conception, avait servi dans la première armée indépendante; fait prisonnier par les Espagnols, il embrassa leur cause et y demeura toujours fidèle. A la bataille de Chacabuco il tomba entre les mains des indépendants, parvint à leur échapper, et fut rejoindre les royalistes. Toujours brave jusqu'à la témérité, et toujours malheureux, il fut repris à Maypo par les patriotes, et condamné à mort. Il essuya, avec ses compagnons d'infortune, le feu des soldats préposés à cette exécution; mais un mouvement qu'il fit après sa chute fut aperçu par un officier qui lui passa son épée au travers du cou; on le crut mort, il n'était que blessé. Au milieu de la nuit, ayant repris sens, il parvint à se traîner jusqu'à la porte d'une chaumière voisine du champ de bataille. Accueilli avec bonté,

(*) Rapport du général José San-Martin; *Correo del Orinoco*, n° 32; Journaux de Buénos-Ayres et du Chili; Journaux anglais; Précis historique de Froissard, etc.

et soigné par des mains généreuses, il guérit de ses blessures, et se sauva dans les provinces méridionales que les royalistes n'avaient point encore abandonnées. Le général Sanchez lui donna le commandement de la petite ville d'Arauco. Le souvenir de cette catastrophe ne sortit jamais de la mémoire de cet homme, et il s'en vengea avec une telle atrocité sur les malheureux qui tombèrent entre ses mains, que son nom est encore aujourd'hui en exécration parmi les indépendants.

RETOUR DES CARRÉRA. Nous avons vu le plus influent des trois frères Carréra, José-Miguel, partir pour les États-Unis, à l'effet d'y chercher des secours pour sa patrie. Il y acheta cinq bâtimens de guerre, des armes et des munitions pour une armée de douze mille hommes. Des artisans munis de leurs outils, des marins américains, des officiers français et anglais avaient consenti à le suivre. En arrivant à Buénos-Ayres, au commencement de 1818, Carréra y apprit que ses deux frères, Juan-José et Luis, se trouvaient dans la même ville, prisonniers sur parole; et, comme il se disposait à demander au gouverneur Puyrédon les motifs de cette mesure, il fut lui-même arrêté et conduit à bord d'un brick de guerre. A cette nouvelle, trois navires de son escadre retournèrent aux États-Unis.

Quels étaient les griefs du gouvernement buénos-ayrien à l'égard des Carréra? On a prétendu que José-Miguel s'était procuré à Rio-Janeiro la copie d'un document qui était de nature à compromettre gravement le directeur Puyrédon; nous voulons parler de la négociation que don Antonio Alvarez Jonte, son agent près de la cour de France, avait entamée avec la maison de Bourbon, à l'effet d'établir à Buénos-Ayres un gouvernement monarchique, et d'en offrir la couronne au prince de Lucques. D'autres ont pensé que Puyrédon n'avait agi contre les frères Carréra qu'à l'instigation de San-Martin, dont les projets ambitieux étaient incessamment traversés par l'influence et la haute position so-

ciale de cette famille. Diverses circonstances que nous rapporterons donnent un grand poids à cette dernière version.

Les trois frères parvinrent à s'échapper; mais ils furent repris et chargés de chaînes. José-Miguel fut dirigé sur Montévidéo, où il fut bien accueilli par le général Lecor; mais, peu de temps après, ayant su que Puyrédon avait donné l'ordre de le mettre aux fers, il s'évada de nouveau, et gagna la province d'Entre-Ríos que Ramirez, un de ses amis, gouvernait alors au nom d'Artigas. Là, il put attendre paisiblement qu'une occasion favorable lui permit de rentrer dans sa patrie. Une plus triste destinée était réservée à ses deux frères.

Conduits à Mendoza, Juan-José et Luis furent traités avec une rigueur excessive par le gouverneur de cette ville, don Toribio Luxuriago. On était alors au mois d'avril 1818, peu après la bataille désastreuse de Cancharayada et avant qu'on eût appris la victoire de Maypo. La province de Mendoza était inondée de familles chiliennes qui fuyaient devant la domination des royalistes. Plusieurs d'entre elles étaient alliées ou unies par les liens de l'amitié aux frères Carréra, et il était à craindre qu'elles n'entreprissent quelque coup de main en faveur des prisonniers; circonstance qui détermina San-Martin à envoyer à Mendoza son secrétaire intime, Bernardó Monteagudo. Cet homme, appartenant à la race des *zambi* (*), semblait né pour le crime; là était son élément, là était son existence. Actif, rusé et ambitieux, il devait parvenir un jour aux premiers emplois, s'y maintenir à force de bassesses, et en tomber à force de prévarications.

Monteagudo pressa vivement le procès des deux Carréra; mais il fallait de graves motifs pour amener le dénouement qu'il venait imposer à cette honteuse procédure. En conséquence, Juan-José fut accusé d'avoir assassiné,

(*) Le *zambo* est issu de l'union du Nègre avec l'Américain.

en 1814, le fils d'un maître de poste ; mais ce crime, qui d'ailleurs ne put pas être prouvé, ne compromettait qu'un seul des prisonniers dont on voulait la tête. L'astucieux Monteagudo chercha donc à ourdir une meilleure trame. Des émissaires à ses gages s'insinuèrent dans la confiance des Carréra, et leur proposèrent un plan d'évasion. Ces malheureux tombèrent dans le piège, et devinrent ainsi les victimes de leur propre crédulité. Trahis par ceux même dont ils avaient accueilli les propositions, ils furent traduits, le 10 mars (1818), devant une commission composée de trois membres, parmi lesquels figurait Monteagudo. C'était au gouverneur Luxuriago qu'était due la nomination de ce tribunal exceptionnel. L'information dura jusqu'au 8 du mois d'avril ; ce jour-là, la sentence fut prononcée, et on ne laissa aux condamnés que deux heures pour se préparer à la mort. Un délai qu'ils sollicitèrent, pour avoir le temps de mettre ordre à leurs affaires, ne fut pas accordé. La sentence avait été prononcée à trois heures de l'après-midi, et à cinq heures les deux frères marchaient au supplice. Les habitants de Mendoza, ne pouvant croire à cet excès d'infamie, s'en indignaient publiquement. Aussi l'autorité crut-elle devoir prendre des précautions extraordinaires pour prévenir un mouvement en faveur des Carréra. Juan-José, l'aîné des deux frères, montrait une grande exaspération, et s'empportait en invectives contre le gouverneur Luxuriago ; mais Luis, qui ne cessa pas de donner des preuves d'un sang-froid héroïque, parvint à le calmer ; il réussit également à lui faire accepter les consolations d'un prêtre ; puis ils marchèrent au supplice en se tenant embrassés. Arrivés au lieu désigné pour l'exécution, Luis donna son mouchoir à l'officier qui commandait le détachement, le priant de le remettre à sa famille, et de lui dire que tous deux étaient morts en pensant à elle. Le signal fut donné, et les deux frères périrent pendant qu'ils se donnaient un dernier adieu.

Quand on apprit cette nouvelle à Santiago, le général San-Martin s'empressa de faire remettre au père des deux victimes un état des dépenses occasionnées par cette procédure et par l'exécution qui s'en était suivie, le sommant de payer immédiatement, sous peine d'être conduit en prison. Le vénérable vieillard, dit un témoin digne de foi, paya cette amende de sang, et expira deux jours après !

José-Miguel était encore dans la province d'Entre-Rios quand il apprit ces tristes événements, ainsi que l'arrestation de dona Mercédès, sa femme, et de dona Xaviera, sa sœur. Il lança aussitôt l'énergique proclamation qu'on va lire :

Au peuple du Chili,

« Vos destinées sont fixées... Écou-
 « tez !... Le Chili sera une colonie de
 « Buénos-Ayres, comme il le fut de
 « l'Espagne en d'autres temps ; son
 « commerce, son industrie, seront cir-
 « conscrits dans les limites que fixeront
 « les intérêts particuliers de la nou-
 « velle métropole. Du sein de cette
 « métropole l'on verra sortir des gou-
 « verneurs pour ses provinces, des
 « magistrats pour ses peuples, des gé-
 « néraux pour ses armées et pour ses
 « frontières. Ses contributions seront
 « basées sur les besoins de cette puis-
 « sance ambitieuse. L'indépendance de
 « l'Amérique doit être dirigée par la
 « main habile d'une aristocratie in-
 « flexible. Les Portenos (*) au Chili,
 « les Chiliens à Buénos-Ayres soutien-
 « dront ce système, et en seront alter-
 « nativement les instruments et les
 « victimes. L'expédition de Lima fera
 « couler le sang chilien, tandis que les
 « satellites de Buénos-Ayres conserve-
 « ront la conquête du Chili par la ter-
 « reur.

« Buénos-Ayres deviendra une autre
 « Rome, en gagnant des batailles par
 « des chefs initiés dans le grand mys-
 « tère de sa politique ; de cette capi-
 « tale émaneront les décrets qui gou-

(*) Nom qu'on donne aux habitants de Buénos-Ayres.

« verneront le continent méridional.
 « Ce projet n'est ni difficile ni injuste,
 « puisque les principes immuables de
 « la raison et de la nature délèguèrent
 « leurs droits à la politique. Respec-
 « tant les préjugés du peuple, flattant
 « ses caprices, caressant son orgueil,
 « les Portenos commenceront à régner
 « par la force, et maintiendront leur
 « pouvoir par l'habitude, laissant au
 « temps à légitimer leurs usurpations.
 « Si quelqu'un se présente et cherche
 « par l'énergie de son caractère à tra-
 « verser ce projet, il périra chargé des
 « apparences du crime qui, dans l'es-
 « prit de la multitude, toujours cré-
 « dule, fanatique et superstitieuse,
 « justifie les attentats.

« Voyez, Chiliens, le sort que le
 « club aristocratique de Buéno-Ayres
 « vous prépare. Du sein de cette as-
 « sociation ténébreuse de tyrans, est
 « sortie la sentence des Carréra, mes
 « frères, vos amis, vos compatriotes,
 « les défenseurs de la liberté et de leur
 « patrie.

« Le Chili est destiné à former un
 « des grands États de la confédération
 « du Sud par sa position physique et
 « géographique, sa situation politique
 « et morale, sa richesse, son indus-
 « trie et sa population importante (qui
 « s'élève au-dessus d'un million d'âmes).
 « Cette vérité ne peut être probléma-
 « tique aux yeux des nations libres et
 « illustres; et l'on ne peut qualifier
 « de crime le désir de voir arriver
 « bientôt cette époque heureuse qui in-
 « téresse le monde entier et l'Améri-
 « que en particulier. Mais les passions
 « ne calculent pas. Les aristocrates de
 « Buéno-Ayres veulent étouffer les
 « vœux de la nature en vous rendant
 « esclaves; ils viennent d'assassiner
 « avec barbarie deux de vos illustres
 « compatriotes, dont votre amitié est
 « le seul crime. Ils périrent, parce
 « que leur mérite, leur patriotisme les
 « élevèrent dans votre opinion. Ah!
 « trop tôt ils seront suivis sur l'écha-
 « faud par ceux qui oseront proférer
 « les mots de *liberté* et d'*indépen-
 « dance!*

« Ne voyez-vous pas déjà le gouver-

« nement des provinces se répartir
 « entre les candidats de l'aristocratie,
 « et l'armée auxiliaire, stationnée sur
 « votre territoire, dévorant vos res-
 « sources pour enrichir vos oppres-
 « seurs? Ne voyez-vous pas vos com-
 « patriotes, arrachés du sein de leurs
 « chaumières, des bras de leurs pa-
 « rents, pour soutenir de leur sang le
 « pouvoir des tyrans sur les rives de
 « la Plata? Ne voyez-vous pas vos frères
 « expatriés et jetés dans les mines de
 « Mendoza, comme de vils condam-
 « nés? Ne voyez-vous pas, enfin, l'exé-
 « cution atroce des Carréra, qui désho-
 « nore la nation au milieu de ses
 « triomphes?

« Atterrés par leurs propres cons-
 « ciences, les assassins cherchèrent à
 « colorer leur crime, en nommant une
 « commission de docteurs des Provin-
 « ces-Unies, vendus au pouvoir et à la
 « flatterie, étant sûrs qu'ils souscri-
 « raient à la sentence qu'ils recevraient
 « toute tracée des mains de San-Martin
 « et d'O'Higgins.

« Les Carréra furent exécutés dans
 « l'espace de deux heures, sans être
 « jugés, sans que l'on respectât l'in-
 « violabilité d'un territoire étranger.
 « Telle a été dans tous les temps, dans
 « tous les lieux, la conduite des ty-
 « rans. »

« Le célèbre démocrate, l'auteur
 « du journal de Buéno-Ayres, inti-
 « tulé : *Martyrs ou libres*, Bernardo
 « Monteagudo, fut le conducteur de
 « cette trame, et l'un des docteurs in-
 « fâmes de cette commission militaire.
 « Il descendra à la postérité avec le
 « caractère des assassins. Ne recon-
 « naissez-vous pas dans O'Higgins et
 « San-Martin, ces traits barbares et
 « féroces des Morillo et de Morales
 « qui inondèrent de sang les campa-
 « gnes fertiles de Caraccas et de Bo-
 « gota.

« Qu'attendez-vous, Chiliens, pour
 « secouer le joug pesant sous lequel
 « vos libérateurs prétendent vous faire
 « plier au gré de leurs caprices ambi-
 « tieux? Examinez les événements, et
 « surtout le sacrifice cruel des Carréra,
 « que ne purent empêcher ni les lar-



Post del

Valparaiso.

J. J. Chubb, Del.

« mes d'une famille illustre, ni les regrets du Chili, ni les cris de l'humanité, ni la voix impuissante de la justice et des lois. Dans cet acte de férocité, vous lirez votre sentence! *Les meilleurs citoyens iront à la tombe un à un; ils mourront avec la valeur des premières victimes.* »
 « On sait par des rapports que les patriotes Juan-José et Luis de Carréra marchèrent à l'échafaud, où ils devaient mourir, avec un courage qui augmente encore l'éclat de leur vertu. Jusqu'au dernier soupir ils vécurent pour honorer leur patrie.

« On fera le procès aux exécuteurs de cette sentence criminelle pour calmer l'opinion. Le peuple commencera à douter du crime; les tyrans demeureront triomphants, et la patrie restera dans les chaînes. Santa-Fé, sans secours, se soutient contre les efforts du despotisme; et vous, avec le pouvoir, vous restez dans l'apathie des esclaves, pour devenir la fable des nations et l'opprobre de nos descendants.

« Non, Chiliens, non, votre caractère est trop bien connu pour que l'on puisse douter de vos sentiments. L'outrage fait au sang des Carréra, à la nation entière, allumera votre juste indignation; et la famille et les amis qui pleurent aujourd'hui sur leur sépulture, béniront un sacrifice qui consolidera pour jamais l'indépendance de la patrie sur les débris de ses barbares oppresseurs. »

Carréra partit ensuite, plongé dans un sombre désespoir et méditant la plus juste comme la plus éclatante des vengeances. Il parvint à pénétrer dans les provinces méridionales du Chili, où il s'associa à ce même Bénavidès que nous venons de voir échapper à la mort d'une façon presque miraculeuse. Ces deux chefs, à la tête de cinq cents hommes environ, firent pendant plus de trois années une guerre cruelle aux généraux indépendants; le sang fut ainsi vengé par le sang. Vaincu enfin le 31 août 1821, à la *punta del Médano*, José-Miguel et ses officiers furent traînés à Mendoza, dont le gouverneur les fit

tous fusiller. Les parents et les amis de Carréra, bannis ou jetés en prison, ne furent amnistiés qu'au mois de septembre 1822. Telle fut, dans ce conflit des passions politiques, la triste destinée de la famille Carréra ! Riche, puissante, nombreuse et considérée, elle rêva un instant qu'elle donnait un roi au Chili; puis, elle se vit assaillie par des revers si grands, qu'elle mérita la pitié de ceux même dont elle avait excité l'envie (*). Bénavidès avait précédé Carréra dans la tombe. Cet audacieux partisan s'était couvert de crimes; il avait même exercé la piraterie, et enlevé plusieurs navires anglais ou américains. Il fut pris enfin à la Concepcion. Conduit à Santiago et condamné à mort, il fut pendu le 23 février 1822.

ASSASSINAT DE MANUEL RODRIGUEZ. De tous les auteurs de l'insurrection, il n'en était point de plus populaire que le chef des guérillas, Manuel Rodriguez. Sa brave chevaleresque, ses manières nobles et distinguées, et l'aménité de son caractère, le rendaient également cher aux patriotes du Chili, et odieux aux agents de Buénos-Ayres. Cette popularité contrariait surtout les projets, et humiliait l'orgueil de San-Martin, qui se détermina à le faire périr. Il l'accusa de conspirer contre la liberté, et l'ayant fait charger de chaînes, il donna l'ordre de le conduire dans les prisons de Quillota. Un lieutenant et deux soldats du bataillon des chasseurs des Andes le traînèrent sur la grande route avec une brutalité inouïe. L'infortuné leur demanda la permission de passer la nuit dans une maison qui se trouvait sur le bord du chemin; mais les sicaires n'avaient garde de lui faire cette concession. A minuit ils l'assassinèrent, et l'ensevelirent avec précipitation; puis ils s'enfuirent sur une autre route, et, traversant la Cor-

(*) Journal of a residence in Chili during the year 1822, etc., by Maria Graham, (avec un appendice contenant une Notice détaillée sur les Carréra, par M. Yatès), in-4. London, 1824; et autres déjà cités.

dillère, ils se rendirent à San-Luis de la Punta. Ils avaient, pour le gouverneur de cette ville, des lettres de recommandation de San-Martin.

Ce forfait répandit la consternation dans tout le Chili; mais l'attention publique fut bientôt détournée par d'autres événements.

MASSACRE DES PRISONNIERS ESPAGNOLS A SAN-LUIS. On se rappelle qu'après la victoire de Maypo, les officiers espagnols tombés au pouvoir des indépendants avaient été conduits à San-Luis de la Punta. Dans la nuit du 7 février 1818, les prisonniers jouaient aux cartes avec don Vicente Dupuy, gouverneur de la forteresse. Cet officier, ayant perdu son argent, eut une vive altercation avec l'un des captifs; on dit même que dans la chaleur de la dispute, il reçut un soufflet. Il sortit aussitôt, en criant que les *Goths* (c'est ainsi que les indigènes désignaient les Espagnols) avaient voulu l'assassiner, et demandant secours et vengeance. La garde et la populace, que le tumulte avait ameutés, se précipitèrent dans la prison, et massacrèrent six officiers, parmi lesquels se trouva le général Ordunez. Dupuy tua le colonel Morgado de ses propres mains. Le colonel Primo, voyant qu'il n'y avait aucun espoir d'échapper à ces forcenés, se brûla la cervelle. Quarante Espagnols furent, en outre, égorgés dans les rues de la ville, et, des officiers qui étaient alors détenus à San-Luis, il ne s'en échappa que deux. A la suite de cet événement, Dupuy fut créé colonel-major et membre de la Légion du mérite du Chili. Cependant, à quelque temps de là, il fut mis en accusation par le gouvernement de Buénos-Ayres comme prévenu de plusieurs assassinats. Il se justifia en alléguant les ordres de San-Martin, et à l'appui de cette défense, il produisit plusieurs documents d'une haute importance. On y remarquait, entre autres pièces, un ordre écrit de la main de San-Martin, et conçu en ces termes : « Il passera par « San-Luis; il est porteur d'un passe-
« port que je lui ai délivré. Recevez-le

« bien, mais ne lui laissez pas franchir
« la montagne au delà de San-Luis;
« promptitude et silence, cela convient
« pour le bien de la patrie. » Dupuy fut exilé à la Rioja, d'où, s'étant échappé, il vint trouver San-Martin au Chili, et en fut favorablement accueilli.

LE CHILI APRÈS LA BATAILLE DE MAYPO. Le désir de compléter l'histoire des Carréra, de Rodríguez et de Dupuy, nous a fait anticiper sur l'ordre chronologique; mais nous allons le reprendre à la bataille de Maypo.

Les restes de l'armée vaincue se dirigèrent vers la Conception sous les ordres du général Sanchez, tandis qu'Osorio cherchait à rentrer au Pérou. On était encore à Lima dans l'ivresse de la joie qu'y avaient excitée les premiers succès d'Osorio, et surtout la victoire de Cancha-Ravada; les *Te Deum* et les salves d'artillerie se succédaient sans interruption, et, dans les discours tenus en chaire ou sur la place publique, Osorio était comparé aux héros de l'antiquité, et aux demi-dieux de la Fable, lorsque, le 4 mai 1818, à 10 heures du soir, une chaise de poste amena ce général, naguère couvert de tant de gloire, aujourd'hui vaincu et humilié. L'exaltation de la joie publique fit place subitement au deuil et à la stupeur.

Du côté des indépendants, c'était un autre spectacle; la nouvelle de la victoire, répandue avec rapidité sur tous les points, releva subitement le courage abattu des patriotes, et fit succéder l'orgueil et l'ivresse là où l'on ne voyait que tristesse et terreur. San-Martin quitta le Chili pour se rendre à Mendoza et à Buénos-Ayres, où l'attendaient de nouvelles ovations. Une feuille publique de Buénos-Ayres raconta en ces termes le retour du vainqueur de Maypo : « Le lundi 11
« de mai, à quatre heures du matin,
« le général San-Martin est entré dans
« cette capitale, de retour de sa glo-
« rieuse campagne. Sa modestie a
« échappé aux honneurs que ses conci-
« toyens reconnaissants se proposaient
« de rendre au sauveur de la patrie,



« pour exprimer les sentiments dont
 « ils étaient pénétrés. Des arcs de
 « triomphe, des transparents, des vers,
 « ne peignaient que faiblement l'allé-
 « gresse publique; elle était peinte sur
 « tous les visages; elle existait dans
 « tous les cœurs : c'est la plus douce,
 « la plus honorable récompense d'un
 « véritable fils de la liberté. Mais si
 « le général San-Martin échappe aux
 « hommages, aux honneurs qui lui
 « étaient dûs, il ne peut se soustraire
 « à la gratitude nationale, dont il a
 « reçu des marques non équivoques. »

Au mois de juin, San-Martin était de retour à Santiago, où il s'occupait sérieusement des moyens d'achever l'expulsion des Espagnols du sol de la république. Par ses ordres, Balcarsel marcha sur la Conception et Talcahuano. A son approche, le général royaliste Sanchez évacua ces deux places, après les avoir dépouillées de tous les objets précieux qu'il put emporter avec lui, tels que l'argenterie et les ornements des églises. Les religieuses de la Conception, craignant de tomber entre les mains des patriotes, désertèrent leurs cloîtres pour suivre l'armée royale. Ces malheureuses femmes furent ensuite abandonnées à Tucapel, où elles vécurent longtemps parmi les Indiens, résistant à toutes les sollicitations qui leur furent faites de la part des indépendants pour rentrer à la Conception; car, dans leur pieuse erreur, elles auraient cru offenser Dieu en trahissant la cause du roi d'Espagne.

CRÉATION D'UNE MARINE DE GUERRE; LORD COCHRANE. Cependant le Chili était parvenu, dès la fin de l'année 1818, à organiser une escadre. Elle se composait, 1° de deux vaisseaux de la compagnie des Indes, le *Cumberland* et le *Wyndham*, achetés par les agents chiliens en Angleterre avec les deniers provenant des souscriptions ouvertes à Santiago, et des emprunts contractés par les indépendants avec les négociants anglais établis au Chili; le *Cumberland* prit le nom de *San-Martin*, et le *Wyndham* celui de *Lautaro*. Le premier portait soixante-qua-

tre pièces de canon, le second en avait quarante-quatre; 2° du *Chacabuco*, brick américain de vingt-deux pièces; 3° de l'*Araucano*, brick de seize; 4° du brick *Galvarino* de dix-huit canons, cédé au Chili par le capitaine Guise, ancien officier de la marine anglaise; 5° du brick le *Puyrédon* de quatorze canons, qui avait été le premier bâtiment de guerre possédé par les indépendants.

Les officiers de l'escadre étaient, pour la plupart, des créoles chiliens, ou des Anglais, sous le commandement en chef de don Manuel Blanco, qui avait servi dans la marine espagnole, mais avec le simple grade d'enseigne de vaisseau. Les équipages se composaient de créoles et d'étrangers de toutes les nations. Le premier engagement eut lieu le 27 avril 1818 entre le *Lautaro*, commandé par Georges O'Brien, lieutenant de la marine anglaise, et la frégate espagnole l'*Esmeralda* qui bloquait le port de Valparaiso. A la suite de ce combat, la frégate espagnole et le brick de la même nation *Pézuéla* firent voile pour Callao. Au mois d'octobre suivant, l'amiral Blanco s'empara, dans les eaux de Talcahuano, de la frégate la *Maria-Isabella*, de cinquante canons, qui prit le nom d'*O'Higgins*. Après ce succès, on vit accourir sous les drapeaux de l'indépendance plusieurs officiers expérimentés, don Francisco Diaz, Vasquez, Wilkinson, Morris, Worcester et autres. L'escadre se composait alors de sept bâtiments portant deux cent vingt-huit pièces de canon, indépendamment de plusieurs petits corsaires et de quelques navires servant de transport. Mais, à la tête d'une armée ainsi composée d'éléments hétérogènes, il fallait un amiral plus habile et plus connu que Blanco, brave et bon officier d'ailleurs, mais peu en état de diriger les opérations d'une flotte. Sous ce rapport, l'anxiété du Chili ne fut pas de longue durée; lord Cochrane arriva à Valparaiso le 18 novembre, et fut accueilli par tout ce que la république comptait de patriotes, avec des transports de joie qui

tenaient du délire (*). Il prit aussitôt le commandement suprême des forces navales du Chili, et son pavillon fut hissé, le 22 décembre, au grand mât de la frégate l'*O'Higgins* (**).

(*) Le port et la rade de Valparaiso sont loin d'offrir aux navires les mêmes avantages de sûreté que le port de Valdivia et la baie de Talcahuano; mais une position plus centrale, et surtout le voisinage de la capitale, déterminèrent Cochrane à choisir Valparaiso comme point de station.

Nous donnons aux *pl.* 17 et 18 des vues de la ville et de la rade de Valparaiso.

(**) Lord Cochrane (Alexandre-Thomas), comte de Dundonald, naquit (en Écosse?) le 27 décembre 1775, d'une illustre famille écossaise dont le nom originaire était Blair. Il entra dans la marine sous les auspices de son oncle l'amiral Alexandre Forster Cochrane. Son intrépidité le fit bientôt distinguer, et, dans le courant de l'année 1803, il enleva aux Espagnols et aux Français plus de 120 canons et de 500 prisonniers. De retour en Angleterre, il se jeta dans le parti populaire, et fut élu membre de la chambre des communes, pour Westminster. En 1806, il reçut le commandement d'une escadre, et croisa sur les côtes d'Espagne. En 1809, se trouvant près de Rochefort avec l'amiral Gambier, il conçut le projet de détruire la flotte française au moyen d'une machine infernale formée de 1500 tonneaux de poudre, 300 obus et 2000 grenades. Cochrane, qui s'était chargé de conduire lui-même cette formidable batterie au milieu des vaisseaux français, courut les plus grands dangers, et ne réussit pas dans son entreprise. Mais dans le combat qui suivit, les Français perdirent trois vaisseaux de ligne. Rentré en Angleterre, il siégea au parlement dans les rangs de l'opposition, s'occupant à la fois de politique, de sciences et de spéculations financières. En 1813, il obtint deux brevets d'invention pour l'éclairage public. Vers la même époque, il fut accusé de complicité avec quelques *stock-jobbers*, qui avaient obtenu une hausse subite dans les fonds publics à l'aide d'un faux courrier qui annonça la prétendue mort de Napoléon. Cochrane fut condamné à 1000 liv. sterl. d'amende, à un an de prison et à l'exposition au pilori. La peine du carcan lui fut remise. Expulsé de la chambre des communes, à la majorité des voix, il fut réélu par

NOUVELLES OPÉRATIONS CONTRE LES ROYALISTES. Balcarsel, à qui San-Martin avait confié le soin de poursuivre les débris de l'armée royale, pénétra dans l'intérieur de l'Araucanie, à la suite des Espagnols que guidait le général Sanchez. Celui-ci comptait sur l'alliance des Araucans; mais Balcarsel fit sa paix avec ces Indiens, entra le 18 janvier 1820 dans la ville de los Angeles, battit les Espagnols en diverses rencontres, et leur accorda une capitulation par suite de laquelle il se trouvait maître de tout le pays, à l'exception de Valdivia et de l'archipel de Chiloé, derniers refuges des royalistes. Cinq cents hommes seulement de l'armée de Sanchez parvinrent à gagner Valdivia.

PREMIÈRE EXPÉDITION DE LORD COCHRANE. Pendant que l'armée de terre complétait ainsi les succès qu'elle avait obtenus à Chacabuco et à Maypo, Cochrane disposait tout pour assurer aux Chiliens la liberté de la navigation. Les équipages de son escadre, nous l'avons déjà dit, se composaient d'étrangers de diverses nations, et c'était une rude tâche que celle d'entretenir dans cette armée la bonne harmonie et la subordination; aussi l'amiral se vit-il, dès les premiers temps de son arrivée au Chili, abreuvé de dégoûts et d'ennuis par suite des tracasseries

des électeurs de Westminster. Au mois de mars 1815, il s'échappa de la prison du banc du roi et voulut siéger parmi les représentants; mais le maréchal de la prison vint le réclamer et le ramena avec lui. Il ne fut mis en liberté qu'en 1816, où il reprit avec plus d'animosité que jamais son rôle d'opposition dans la chambre des communes.

En 1817, ramené au service de la marine par ses goûts et ses chagrins, mais repoussé de celle de son pays, il jeta les yeux sur l'Amérique espagnole, et fit publier un avis portant qu'il offrait à quiconque voudrait lui prêter dix mille livres sterl., somme dont il avait besoin pour se rendre dans le nouveau monde, l'hypothèque de ses propriétés en Angleterre. Les envoyés du Chili le trouvèrent dans cette disposition et l'enrôlèrent sous le drapeau de cette république.

sans cesse renaissantes que lui causait la jalousie de ses subordonnés, et même de ses compatriotes. Le 16 janvier 1819, lord Cochrane quitta le port de Valparaiso avec une escadre de cinq voiles, savoir : la frégate *O'Higgins* portant le pavillon amiral, le *San-Martin*, le *Lautaro*, le *Galvarino* et le *Chacabuco* (*). Cette division parut devant Callao le 25 du même mois, au moment où le vice-roi se promenait dans la baie, à bord du brick de guerre le *Pézuéla*. Les forces navales des royalistes se composaient, indépendamment de ce bâtiment, des frégates *Esméralda* et la *Venganza*, du brick le *Maypo* et de sept barques canonnières. A la vue de l'escadre chilienne, le *Pézuéla* se retira précipitamment sous les batteries de la rade où il fut suivi par l'*O'Higgins*. Une vive canonnade s'engagea bientôt, mais elle n'eut aucun résultat. Le 28, une attaque générale eut lieu contre la flotte royale, et amena la prise de deux chaloupes canonnières. Lord Cochrane partit ensuite pour Huacho avec l'*O'Higgins* et le *Galvarino*, laissant le reste de la division devant Callao, sous les ordres du contre-amiral Blanco. Celui-ci leva le blocus au bout de quelques jours, et opéra son retour à Valparaiso, où il se vit traduit devant une cour martiale pour avoir abandonné son poste. Il fut pourtant acquitté. Lord Cochrane toucha successivement à Huacho, à la Barranca, à Charmey et à Huambaco; il débarqua plusieurs fois pour se procurer des vivres, ayant soin de payer scrupuleusement tout ce qu'il recevait des Indiens. Au mois de juin suivant, il revint à Valparaiso.

SECONDE EXPÉDITION SUR LES CÔTES DU PÉROU. Le gouvernement chilien mit d'autant plus d'ardeur à

(*) Les détails plus circonstanciés des opérations de l'escadre chilienne sur les côtes du Pérou, appartiennent à l'histoire de cette dernière contrée; mais nous en donnons ici une analyse suffisante pour compléter les faits qui appartiennent au Chili.

préparer une seconde expédition contre le Pérou, qu'il avait reçu l'avis qu'une division composée des vaisseaux l'*Alexandre* et le *Saint-Elme*, de la frégate la *Prueba*, et de quelques petits bâtiments, était prête à sortir de Cadix en destination pour l'océan Pacifique. L'escadre chilienne fut renforcée de trois bâtiments, l'*Independencia*, construite aux États-Unis, la *Victoria* et la *Xeresana*, deux vaisseaux marchands propres à être convertis en brûlots. On fit en outre confectionner une certaine quantité de fusées à la Congrève qu'on répartit sur les divers bâtiments de l'escadre. Le départ eut lieu le 12 septembre, et l'arrivée devant Callao le 28 du même mois. Les 1^{er}, 2, 3 et 4 octobre, les deux partis se canonnèrent vivement sans se causer de grands dommages. Les fusées à la Congrève avaient été mal confectionnées, et elles ne produisirent aucun effet. Le 5, la frégate la *Prueba*, qui faisait partie de l'escadre de Cadix, fut aperçue sous le vent. Lord Cochrane essaya vainement de l'empêcher de rallier la division espagnole; mais il apprit le même jour que le vaisseau l'*Alexandre* était retourné en Espagne, et que le *Saint-Elme* s'était perdu au cap Horn. Après avoir insulté les côtes du Pérou, enlevé le fort et la ville de Pisco, et capturé plusieurs navires marchands, l'amiral mit à la voile le 21 décembre, pour opérer son retour au Chili. Il fit prendre les devants à l'escadre, en annonçant que l'*O'Higgins* ne tarderait pas à la rejoindre dans le port de Valparaiso.

EXPÉDITION CONTRE VALDIVIA. Lord Cochrane, ayant appris qu'un vaisseau de guerre espagnol était arrivé à Valdivia, conçut le projet de s'en emparer. Arrivé à la hauteur de Juan-Fernandez, il donna ordre de faire voile pour les côtes du sud, et arriva devant Valdivia le 17 janvier 1820. Il y entra lui-même dans sa chaloupe pour vérifier l'exactitude du rapport qui lui avait été fait. Valdivia est le Gibraltar de l'Amérique du Sud; son emplacement occupe la pointe

d'une péninsule formée par deux rivières. Plusieurs îles en défendent les abords et forment une baie aussi vaste que sûre. Les Espagnols, qui regardaient cette ville comme la clef de la mer du Sud, y élevèrent plusieurs forts, qui offrent à l'entrée du port une chaîne de défense couronnée par plus de cent pièces de canon qui se croisent dans tous les sens.

Il n'y avait alors, dans le port, qu'un bâtiment de commerce; mais le lendemain l'amiral donna la chasse au brick de guerre le *Potrillo*, et s'en empara. Le 20, il fit voile pour Talcahuano où se trouvait alors le général Freyre. Cochrane eut une conférence secrète avec cet officier, et lui proposa l'attaque de Valdivia, offrant de s'en charger, pourvu que le général consentît à mettre un fort détachement d'infanterie à sa disposition. Freyre n'avait aucune gloire à acquérir dans une expédition à laquelle il ne prenait point part; sa responsabilité était en outre engagée en ce moment, puisqu'il était en présence de l'ennemi; cependant, frappé de l'importance de ce projet, il n'hésita pas, et confia à lord Cochrane un corps de deux cent cinquante hommes aux ordres du major Beauchef, officier français. L'amiral les répartit sur sa frégate, sur le brick de guerre l'*Intrépide* et sur la goëlette *Montezuma*, qui se trouvaient alors à Talcahuano. Le départ de cette division eut lieu le 29 janvier; le lendemain l'*O'Higgins* échoua sur un banc de sable à la hauteur de l'île Quirina. Remise à flot après de grands efforts, elle continua sa route, et arriva devant Valdivia le 2 février. Ce jour-là, un détachement de sept hommes, commandé par l'enseigne Vidal, jeune Péruvien d'un grand courage, fut mis à terre, et se dirigea vers les batteries de la côte, au sud de la ville. Vidal s'avança avec une détermination qui laissa croire aux Espagnols qu'ils avaient à faire à un nombre plus considérable d'ennemis. Les premières batteries furent enlevées rapidement, et deux officiers s'étaient déjà reconnus

prisonniers de Vidal, lorsqu'un détachement de quarante marins, envoyé par Cochrane, arriva sur les lieux. Il était commandé par un Buénos-Ayrien, nommé Erescano, homme cruel qui, sans égard pour les remontrances de Vidal, massacra de sang-froid les deux prisonniers (*). Le lendemain, le débarquement général eut lieu. Les troupes de terre étaient commandées par Beauchef, les marins par le major Miller. La frégate l'*O'Higgins* se présenta à l'embouchure du fleuve Calla-Calla, sous les batteries de la ville, portant pavillon espagnol. Les royalistes y furent trompés, et prirent ce bâtiment pour un de leurs vaisseaux; mais lorsque l'*O'Higgins* eut déployé les couleurs de l'Indépendance, les troupes espagnoles furent saisies d'une terreur panique; elles abandonnèrent les batteries et s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Chiliens s'avancèrent sur deux rangs jusqu'aux palissades qu'ils escaladèrent, et quinze heures après leur débarquement, ils étaient en possession des batteries d'Aguada, del Ingles, d'Avanzada, de Barros, de San-Carlos, d'Amargos, du haut et du bas Choromayo, ainsi que du fort del Corral, contenant en tout 128 bouches à feu, 840 barriques de poudre, 170,000 cartouches, 10,000 boulets dont plusieurs en cuivre, et une immense quantité de munitions de toute espèce. La perte des vainqueurs fut de neuf tués et dix-neuf blessés; les Espagnols perdirent environ deux cents hommes. Le colonel du régiment de Cantabres, don Fausto del Hoyo, y fut fait prisonnier. Les restes de l'armée royale s'enfuirent vers l'île de Chiloé (**).

(*) Sur le rapport de Vidal, Erescano fut envoyé à Santiago et traduit devant le conseil de guerre; mais San-Martin, qui ne négligeait aucune occasion de mortifier lord Cochrane, fit grâce à cet homme, et même l'éleva en grade.

(**) Journal of a residence in Chili, etc. by M. Graham; Lettres de lord Cochrane à Don José-Ignacio Zenteno, ministre de guerre et marine, etc.

Ce hardi coup de main fit retentir de nouveaux cris de joie dans tout le Chili, et le gouvernement vota des médailles aux vainqueurs de Valdivia.

EXPÉDITION SUR OSORIO ET CHILOÉ. Les Espagnols restaient maîtres de la ville d'Osorio et de l'archipel de Chiloé. Cochrane résolut de leur enlever ces dernières positions. Il confia le soin de s'emparer d'Osorio à Beauchef, devenu colonel depuis la prise de Valdivia, et lui-même partit pour San-Carlos de Chiloé, le 17 février (1820), avec la goëlette *Montezuma* et le transport *Dolorès*.

Beauchef reçut un accueil amical de la part des Indiens, et entra sans coup férir à Osorio le 26 février; les Espagnols n'avaient pas attendu son approche. Beauchef trouva dans le château de cette ville quelques pièces d'artillerie, quarante mousquets, et une assez grande quantité de munitions.

Lord Cochrane fut moins heureux à Chiloé. Les hommes qu'il avait débarqués enlevèrent d'abord trois batteries extérieures qui défendent les approches du fort; mais la nuit étant survenue, ils s'égarèrent dans des chemins difficiles et s'arrêtèrent pour attendre le jour, retard qui donna le temps aux Espagnols de réunir toutes leurs forces; l'entreprise fut manquée. L'amiral se rembarqua après avoir eu quatre hommes tués et dix blessés. La division rentra à Valparaiso.

LORD COCHRANE ET LE GOUVERNEMENT DU CHILI. Le département de la marine était administré de manière à dégoûter du service l'amiral et les marins placés sous ses ordres. Non-seulement on retenait à ceux-ci les arrérages qui leur étaient dus, mais on ne leur tenait pas même compte de leurs parts de prises; aussi la désertion éclaircit-elle bientôt les rangs des marins étrangers, qui faisaient la principale force de l'escadre. L'insubordination gagnait chaque jour, et les officiers eux-mêmes s'en rendaient coupables. Cochrane, sentant qu'il n'était pas suffisamment appuyé par le gouvernement territorial, offrit sa démission. C'était le moment où le Chili préparait sa

grande expédition contre le Pérou, et un événement aussi grave que la retraite de Cochrane en eût infailliblement compromis le succès. Le directeur suprême O'Higgins et le général San-Martin s'empressèrent de lui écrire pour le prier instamment de continuer à commander l'armée navale. Il céda à leurs instances.

Le directeur suprême, agissant au nom de la république, fit donation au noble amiral d'un domaine situé dans la province de Conception, le priant de l'agréer comme un témoignage de la reconnaissance du pays qu'il avait si honorablement et si utilement servi. Cochrane crut devoir refuser cette offre; mais en même temps il acheta un domaine appelé *Quintéro*, à huit lieues au nord de Valparaiso, dans la baie de Herradura. On prétend que le gouvernement chilien soupçonna cet étranger d'avoir l'intention de mettre à profit la position de ce domaine pour introduire des marchandises en contrebande. En conséquence, il reçut une notification portant qu'en considération des grands avantages que présentait le port de la Herradura et le domaine de Quintéro, avantages d'une haute importance pour le Chili, il était prévenu de cesser tous travaux d'amélioration sur ce domaine, qui, à dater de ce moment, était déclaré propriété du gouvernement, sous condition de rembourser le prix d'achat. Cochrane réclama avec vivacité, et le directeur suprême lui répondit poliment que cette notification était une simple formalité d'usage basée sur une ancienne loi espagnole. Vers la même époque, l'amiral proposa le capitaine Crosbie pour être promu à la place de capitaine de son pavillon; mais le gouvernement se hâta de nommer à ce poste un autre marin, le capitaine Spry. Cochrane insista pour qu'une atteinte aussi grave ne fût pas portée à ses droits de commandant en chef, et le directeur céda en cette circonstance; mais il n'en fut pas de même lorsque l'amiral imposa les arrêts au capitaine Guise qui s'était rendu coupable d'une grave insubordination. Le directeur O'Higgins

voulut que cet étranger fût exempté de la peine qu'il avait encourue, et lord Cochrane fut obligé de transiger et d'adopter un terme moyen. Nous allons laisser parler à ce sujet son secrétaire intime : « Il parut évident à cette époque qu'il s'ourdissait « quelque trame dans le gouvernement « du Chili ; mais il fut impossible d'en « saisir le fil ou d'en prévenir les effets. « Tous les partis cherchaient à se concilier la bonne volonté de l'amiral, « et cependant il arrivait chaque jour « quelque incident qui tendait à l'aliéner de la cause du pays, et quoiqu'à « chaque question de sa part il reçût « les réponses les plus polies et souvent « même des excuses, il semblait néanmoins qu'une main invisible s'occupât sans cesse à faire naître des « provocations et à secouer les torches « de la discorde (*). »

TROISIÈME EXPÉDITION AU PÉROU.

Le plus ardent patriotisme s'était manifesté à l'occasion d'une troisième expédition dont l'objet était, non pas seulement comme par le passé, de faire un appel aux indépendants du Pérou, mais d'opérer la conquête de ce pays par la force des armes. L'escadre devait escorter une armée aux ordres du général San-Martin. Les préparatifs furent terminés dans les premiers jours du mois d'août 1820, et le 20 du même mois l'expédition mit à la voile : elle se composait de sept bâtiments de guerre portant seize cents hommes d'équipage et deux cent trente bouches à feu, de onze chaloupes canonnières et d'un nombre considérable de transports ayant à bord une armée de quatre mille sept cents hommes, des vivres, des munitions, et des armes pour un nouveau corps de quinze mille hommes qu'on espérait recruter parmi les patriotes du Pérou. Lord Cochrane avait son pavillon sur l'*O'Higgins* ; le général en chef et son état-major étaient embarqués sur le *San-Martin*.

Le rendez-vous général de la flotte était la baie de Pisco, où les bâtiments se trouvèrent ralliés le 7 du mois de

septembre. Le débarquement commença le lendemain ; le 9 les troupes se mirent en marche sur Pisco, formant trois bataillons carrés aux ordres du major-général las Héras. San-Martin montait ce jour-là la goëlette *Montézuma*, pour explorer les côtes et observer les mouvements de l'ennemi. Les indépendants trouvèrent la ville déserte ; la garnison et les habitants avaient fui à la hâte, emmenant avec eux les bestiaux, les esclaves, et emportant jusqu'à leurs meubles. Pendant ce temps-là, le gouvernement constitutionnel avait été proclamé à Lima, et dans la journée du 13 septembre on vit arriver à Pisco des commissaires espagnols chargés de faire des propositions de nature à concilier les intérêts de l'Espagne et ceux de l'Amérique. Les conférences durèrent jusqu'au 4 octobre ; mais elles n'amenèrent aucun résultat, et les hostilités recommencèrent le 5 du même mois. Le colonel Arenalès, à la tête d'une division de douze cents hommes et avec deux pièces d'artillerie, fut envoyé à Ica, ville située au sud de Pisco, d'où il poussa jusqu'à la Nasca et Guamanga. A son approche les Espagnols se retirèrent, et il n'y eut que quelques engagements peu importants ; mais les habitants d'Ica reçurent les indépendants avec toutes les démonstrations d'une joie sincère et d'un zèle ardent pour la cause de la liberté. Les esclaves qui se présentèrent spontanément pour servir dans l'armée chilienne furent déclarés libres, et une proclamation de San-Martin, répandue avec profusion par ses agents secrets, invita les Péruviens à se rallier sous les drapeaux de l'indépendance.

Le 26 octobre, l'armée navale quitta la baie de Pisco et arriva le 29 devant Callao. Pendant que San-Martin était occupé des préparatifs de débarquement dans la baie d'Ancon, lord Cochrane conçut le dessein hardi d'enlever la frégate espagnole l'*Esméralda*, le seul vaisseau important baigné alors dans les eaux de Callao. Le 1^{er} novembre, l'amiral transmit aux capitaines des navires placés sous son commandement

(*) W. B. Stevenson, etc. liv. III, ch. VII.

un ordre du jour ayant pour objet d'indiquer les mesures à prendre en cette circonstance. Le 5 du même mois, quatorze chaloupes canonnières furent armées, et reçurent à bord deux cent quarante volontaires chiliens, les capitaines Guise et Crosbie, et lord Cochrane lui-même. Elles s'éloignèrent de l'escadre à dix heures et demie du soir. Conformément aux ordres de l'amiral, chaque homme était habillé en jaquette blanche, chemise de même couleur, et armé d'une paire de pistolets et d'un sabre, d'un couteau ou d'une pique. Deux frégates, dont une américaine, la *Macédonia*, et l'autre anglaise, l'*Hypérion*, étaient alors à l'ancre en dehors de l'estacade. Les chaloupes de l'expédition furent hélées par la *Macédonia* pendant qu'elles passaient dans ses eaux. Mais en reconnaissant les marins de Cochrane, les officiers américains accoururent tous sur le pont, et souhaitèrent, à voix basse, un bon succès aux patriotes.

Les chaloupes s'avancèrent en deux divisions, observant le plus profond silence. A minuit elles avaient dépassé l'estacade et touchaient à leur but.

L'*Esméralda* était embossée sous les remparts du fort et protégée par une barrière de pontons unis par des chaînes et par quatorze chaloupes canonnières rangées en demi-cercle. Lord Cochrane naviguait en avant des deux divisions; hété par une chaloupe, il se lève, et mettant un pistolet sur la poitrine de l'officier : « Silence, ou tu es mort, dit-il. » Il passe, et quelques coups de rame ont bientôt amené les canonnières le long du bord de l'*Esméralda*. Cochrane escalade cette frégate; une sentinelle qui a tiré sur lui est tuée sur-le-champ. Les Anglais et les Chiliens accourent aussitôt à la voix de leur chef et s'emparent du gaillard d'arrière, tandis que les Espagnols se rassemblent sur le château d'avant et y opposent une longue résistance. Enfin, ces derniers succombent. Cochrane fait aussitôt couper les câbles et emmène sa prise. Il était jour, et en ce moment les deux frégates américaine et anglaise sortaient de la baie et

faisaient des signaux pour n'être pas confondues avec l'*Esméralda*; mais Cochrane eut soin de répéter ces mêmes signaux, de sorte que les artilleurs de terre ne savaient où diriger leurs coups. La réussite de ce projet audacieux influa sur le reste de la campagne. Les Espagnols, ayant ainsi perdu leur meilleur vaisseau, n'osèrent plus se montrer dans la haute mer.

Les troupes de terre débarquèrent à Huacho le 9 novembre. Nous ne suivrons pas San-Martin dans la capitale du Pérou (*). Ce fut le 28 juillet 1821 qu'il proclama solennellement l'indépendance de ce pays. Un *Te Deum* fut chanté dans la cathédrale de Lima, et l'archevêque célébra la messe, après laquelle les principaux citoyens et les nouvelles autorités prêtèrent, sur le saint Évangile, le serment de défendre les libertés publiques contre le gouvernement espagnol et contre tout pouvoir étranger. Le 3 août, San-Martin jeta le voile qui couvrait ses projets ambitieux, et se constitua dictateur suprême du Pérou.

Lord Cochrane avait puissamment coopéré à l'expulsion des armées espagnoles; mais l'insubordination des officiers placés sous ses ordres n'avait pas cessé, même pendant les opérations les plus importantes. Il eut particulièrement avec les capitaines Guise, Spry et Paroissien, des contestations qui rendirent sa position de plus en plus désagréable. San-Martin affectait de recevoir ses réclamations avec une grande politesse, mais dans le fait il protégeait ouvertement les antagonistes de l'amiral, et fomentait ainsi l'esprit d'insubordination. Cochrane ne tarda pas à s'apercevoir que San-Martin voulait, en sa qualité de directeur du Pérou, s'attribuer le commandement suprême de la flotte, et si l'amiral ne s'y fût pas opposé, l'escadre chilienne eût passé infailliblement au service des Péruviens. Il y eut entre ces deux chefs, devenus ennemis déclarés, quelques scènes très-vives, à la suite desquelles l'Anglais offrit de nouveau sa

(*) Voyez la Notice historique de ce pays.

démision ; mais les principaux officiers de l'escadre ayant déclaré qu'ils se retireraient avec lui, cette démarche n'eut pas de suite. Cochrane continua donc à croiser sur les côtes du Pérou, et à concourir, par ses opérations, à l'anéantissement complet de la puissance espagnole, jusqu'au mois de juin 1822. A cette époque, il opéra son retour à Valparaiso, où il arriva dans la journée du 13. Son escadre s'était renforcée des frégates l'*Esméralda*, appelée depuis *Valdivia*, et de la *Venganza* ; mais elle avait perdu le *San-Martin*, qui s'était échoué dans la baie de Callao. Cochrane ramenait également la goëlette *Montézuma*, qu'il avait reprise de force à San-Martin.

ÉTAT DU CHILI DEPUIS L'EXPULSION DES ESPAGNOLS. Le Chili, qui pendant si longtemps n'avait été considéré que comme une province dépendante du Pérou, avait opéré des efforts prodigieux pour conquérir son indépendance. Ses habitants, qu'on traitait naguère de paysans grossiers et barbares, avaient fourni des citoyens d'un patriotisme héroïque, des capitaines habiles et des soldats valeureux. Les Espagnols avaient succombé sur terre et sur mer, et le Pérou lui-même ne devait sa liberté qu'à une armée chilienne. Les arts et l'industrie avaient fait de grands progrès, et, à ce sujet, il faut citer en première ligne l'imprimerie, dont l'établissement au Chili ne date que de 1811. O'Higgins continuait à tenir les rênes du pouvoir avec le titre de directeur suprême ; son gouvernement paternel et éclairé avait déjà cicatrisé bien des plaies ; le commerce commençait à prendre quelque développement ; l'agriculture étendait ses progrès avec rapidité ; au dehors la guerre paraissait hors de probabilité ; au dedans seul brûlait encore un foyer de guerre civile. Le directeur s'occupait activement à introduire des améliorations dans toutes les branches de l'administration. « Si les Chiliens, disait-il, ne veulent pas être heureux de bonne volonté, il faut qu'ils le soient par force. »

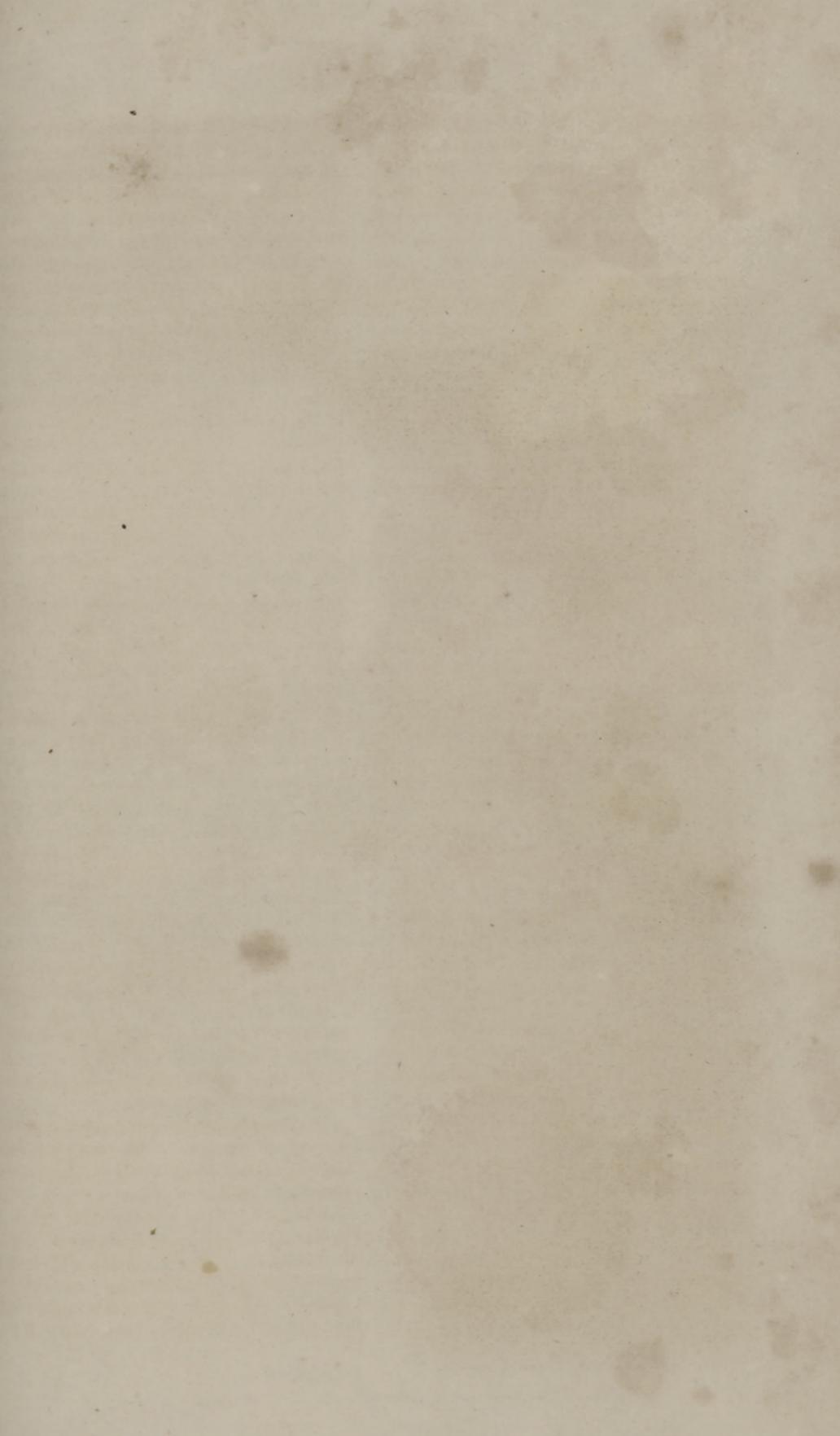
Un traité avait été conclu le 21 oc-

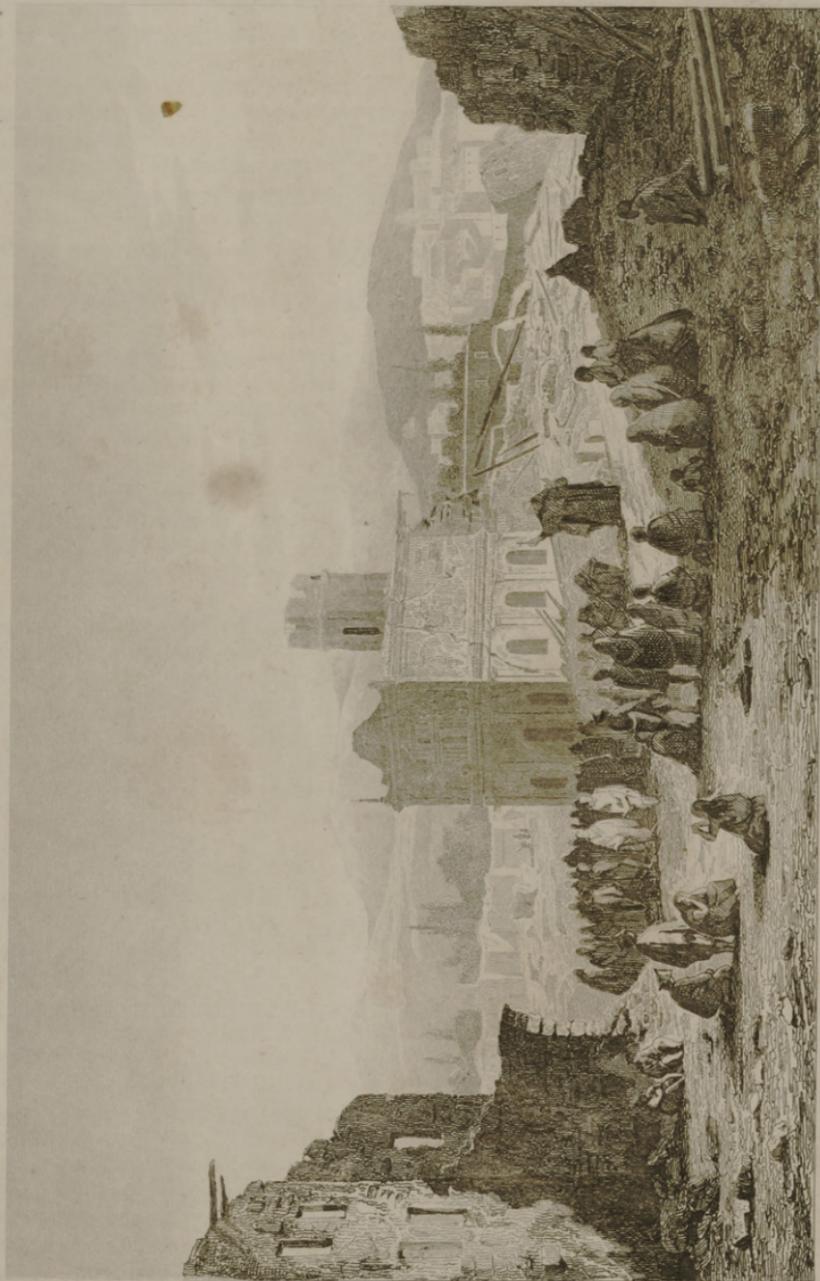
tobre 1821 avec la république de Colombie ; les deux États s'étaient engagés mutuellement, dans la paix comme dans la guerre, à soutenir par leur influence et par leurs armes, tant sur terre que sur mer, leur indépendance contre l'Espagne ou toute autre nation qui voudrait les asservir. Valparaiso avait été déclaré, en 1821, port franc.

CONGRÈS NATIONAL. Le 22 juillet 1822 un congrès national se réunit à Santiago sous la présidence d'O'Higgins. Le directeur suprême mit sous les yeux des députés la situation de la république ; il leur rappela que, depuis cinq années qui s'étaient à peine écoulées depuis la victoire de Chacabuco, une armée avait été formée, une marine créée, le Pérou affranchi, la liberté des mers assurée, et que le trésor avait doublé ses revenus. « Compatriotes, ajouta-t-il, mon commandement est à sa fin ; j'ai reçu la patrie esclave, je vous la rends libre et victorieuse, mais faible encore ; c'est à vous à l'instruire, à l'élever, à l'enrichir. De quelle prospérité pourrait-elle jouir sans lumières et sans lois ? »

Après cette allocution, il appela un nouveau président au fauteuil, lui remit ses pouvoirs et se retira. Une convention préparatoire, composée de vingt-trois membres, fut installée dès le lendemain. Par sa volonté, le général O'Higgins fut réintégré dans les fonctions de directeur suprême, don Ignacio Zenteno fut nommé ministre de guerre et marine, don Irragua ministre des finances, et don Joachim Echéverria ministre de la justice. Le congrès s'occupa ensuite de la discussion des articles de la constitution politique. Cet acte important fut promulgué le 23 octobre suivant.

La constitution de 1822 ne changea rien aux lois du pays ; elle proclama la religion catholique, apostolique et romaine, religion de l'État à l'exclusion de tous les autres cultes ; elle abolit l'esclavage, restreignit les privilèges des majorats, priva le clergé de tout pouvoir temporel, et le déclara justiciable des lois civiles et criminelles du pays ; le gouvernement représentatif y





Ames 24

Traverser 24

Tremblement de Terre à Valparaiso.

fut consacré; le pouvoir législatif fut dévolu à un congrès, l'exécutif à un directeur. Le congrès se composait du sénat et de la chambre des députés : ceux-ci étaient nommés annuellement, à raison d'un député sur quinze cents individus. Tout citoyen âgé de plus de vingt-cinq ans, et tout militaire sans commandement, pouvaient être élus, pourvu qu'ils possédassent un fonds de terre de la valeur de deux mille dollars, ou qu'ils fussent natis du département qui les nommait. Le sénat se composait de sept membres choisis au ballottage par les députés, et dont quatre au moins devaient appartenir à cette chambre; des ex-directeurs, des ministres d'État, des évêques, d'un membre du tribunal suprême de justice, de trois officiers de l'armée nommés par le directeur, du délégué directorial du département où le congrès s'assemble, d'un docteur de chaque université, de deux négociants et de deux propriétaires ayant chacun un capital de trente mille dollars au moins. Le sénat était en permanence; ses pouvoirs, comme ceux du directeur, duraient six années. Le directeur, dont la nomination appartenait au congrès, pouvait, à l'expiration des six années qui lui étaient accordées, être réélu pour quatre ans.

RETOUR DE SAN-MARTIN; MÉCONTENTEMENT GÉNÉRAL. Un événement imprévu, qui se passa dans les premiers jours du mois d'octobre, frappa le Chili de stupeur. San-Martin avait quitté le Pérou en fugitif et était arrivé inopinément à Valparaiso. La popularité du vainqueur de Maypo n'avait eu qu'une durée éphémère; une tempête se formait autour de lui, et, pour comble d'embarras, une armée espagnole était aux portes de Lima. C'est dans de pareilles circonstances qu'il ne vit rien de mieux à faire que de disparaître subitement et de rentrer au Chili, où il fut accueilli avec une froideur marquée. De son côté, O'Higgins, plus grand, plus généreux, mieux intentionné que San-Martin, n'éprouvait pas un moindre embarras. Un nouveau tarif qu'il avait fait adopter par le

congrès, lui avait attiré une subite impopularité. L'objet qu'il s'était proposé était celui d'empêcher la contrebande qui, pendant les vicissitudes de la dernière guerre, avait pris un grand développement. Ce but, honorable sans doute, était en ce moment fort impolitique.

RÉBELLION DU GÉNÉRAL FREYRE. Une autre circonstance qui suivit de près la promulgation de la constitution vint porter le dernier coup au crédit du directeur. Les soldats du général Freyre avaient soutenu dans les provinces du Sud une guerre longue et pénible. Ils étaient vainqueurs et mouraient de faim; leurs vêtements tombaient en lambeaux, et beaucoup n'avaient pas de souliers. Freyre prétendit qu'il avait adressé ses plaintes au directeur sans pouvoir en obtenir satisfaction; mais ce général comptait alors de renverser O'Higgins et de se substituer à sa place. Il s'était associé à quelques amis des Carrera, et, de concert avec eux, il travaillait à aigrir les esprits, et à rendre odieuse l'administration d'O'Higgins. L'audace des mécontents croissait en raison des embarras du directeur. Freyre prit sur lui de vendre des licences pour l'exportation des grains du port de la Conception, afin de fournir aux besoins de ses soldats : c'était proclamer l'anarchie. Enfin, comme si ce n'était pas assez de tant d'éléments de discorde, les habitants de Coquimbo se plaignirent de ce qu'on avait entièrement négligé les mines de leur province (*). Freyre sai-

(* Le peuple se montra, à cette époque, tellement irrité contre les dépositaires du pouvoir, qu'il alla jusqu'à les accuser d'avoir excité, par leur méchanceté, la colère du ciel et d'avoir ainsi provoqué le fameux tremblement de terre du 19 novembre 1822. Les villes riveraines furent les plus maltraitées par cet ébranlement, l'un des plus désastreux dont les annales du Chili fassent mention. La ville de Valparaiso fut entièrement bouleversée. La presque totalité des toitures fut enlevée. L'église de la Merced, dans le faubourg de l'Almendral, fut renversée, ainsi que plusieurs édifices et un grand nombre de maisons particulières. La secousse eut lieu

sit cette occasion pour se déclarer ouvertement en état de rébellion; il convoqua à la Conception, le 22 décembre, une assemblée composée de quelques personnages influents, et la constitua lui-même en junta suprême. Cette assemblée abrogea la constitution et les lois publiées sous l'administration d'O'Higgins; elle prononça la déchéance de ce directeur et de ses ministres, proclama la séparation de la Conception et de Coquimbo du reste du Chili, et convoqua un nouveau congrès, déclarant illégal celui qui avait tenu ses séances à Santiago.

Ces mesures auraient manqué de gravité si la force des baïonnettes n'avait pu les appuyer; l'armée de Freyre se mit donc en marche et se dirigea sur Santiago, à l'effet de les mettre à exécution.

LORD COCHRANE QUITTE LE CHILI. Les Chiliens devaient une immense reconnaissance à lord Cochrane; ils le payèrent d'ingratitude. Abreuvé de dégoûts, accablé d'ennuis, le vainqueur de Valdivia s'était retiré dans sa terre de Quintéro; mais poursuivi dans cette retraite par la haine et la jalousie, il se détermina à accepter les offres que lui faisait l'empereur du Brésil, et il quitta le Chili, pour ne plus y revenir, le 19 janvier 1823.

EXPÉDITION DU COLONEL BEAU-CHIEF CONTRE LES INDIENS. Plusieurs tribus araucanes ou cunches ne cessaient, depuis la prise de Valdivia, de harceler le parti des indépendants. Elles étaient poussées à cela par les suggestions de quelques réfugiés espagnols qui avaient voué une haine implacable aux patriotes chiliens. Pedro Xaramillo et Palacios étaient les principaux instigateurs de cette guerre.

à 10 heures et demie du soir. Le matin, la ville offrait l'image de la désolation; les troupeaux fuyaient dans la campagne; les habitants imploraient les secours de la religion, croyant toucher à leur dernière heure, et dans l'attente d'une nouvelle secousse. Les décombres et les solives obstruaient la voie publique et couvraient de nombreuses victimes (voy. *pl.* 19).

Une expédition fut donc résolue, et le commandement en fut confié au brave colonel Beauchef. Trois cents hommes d'infanterie partirent de Valdivia le 16 décembre 1822, et remontèrent la rivière de Très-Crucés. A San-José, lieu du rendez-vous, ils trouvèrent un détachement d'infanterie aux ordres du major Rodriguez, une compagnie de cavalerie, et une centaine d'Indiens auxiliaires qui les attendaient là depuis quelques jours.

Les soldats étaient armés à la légère, et ne portaient ni vivres, ni tentes, ni bagages; ils comptaient, pour se nourrir, sur les vivres qu'ils enlèveraient aux ennemis, et sur ceux que leur apporteraient les Indiens alliés. Après deux jours de marche on arriva à un village indien, dont le cacique, nommé Calfacura, fit présent de cinq bœufs. Le nombre des auxiliaires s'était accru en route et montait alors à deux cents hommes. Le 21, l'expédition entra dans une vallée à l'est du volcan de Villa-Rica. On devait trouver en cet endroit un village considérable, de nombreux renforts et des provisions de toute espèce; mais, à la grande surprise de l'armée, le lieu était entièrement désert; seulement on y voyait encore les traces d'une culture récente, et les soldats y firent une assez bonne récolte de pommes de terre, de fèves, de poires, de pommes et de fraises. Le village qui se nommait Pitovquin avait été détruit par un parti ennemi à l'instigation des réfugiés. L'armée commençait à éprouver des besoins urgents, et le succès de la campagne devenait douteux, lorsqu'enfin on vit arriver des Indiens amis qui amenèrent des bœufs et autres provisions. Le 23 décembre, le major Rodriguez eut un engagement avec un parti de vingt-cinq Indiens guidés par quelques Espagnols, et notamment par le fanatique Palacios. Rodriguez leur tua plusieurs hommes et fit quelques prisonniers, qui furent ensuite massacrés, parce qu'ils embarrassaient l'armée. Le surlendemain on arrêta un vieillard espagnol; c'était le père de Xaramillo. Il apprit aux indépendants que Palacios était



alors réfugié dans un village fortifié appelé Malal. Beauchef se hâta de se porter sur ce point; mais l'expédition, entravée par les difficultés du terrain et arrêtée par quelques engagements de peu d'importance, n'y arriva que le 2 janvier 1823. Le Malal fut enlevé à la baïonnette après une courte résistance; les indépendants y trouvèrent trois cents moutons, des chevaux, des bœufs et des porcs. Plusieurs femmes et enfants tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui les égorgèrent sans pitié; le feu détruisit les chaumières et de riches plantations. Beauchef, qui ne pouvait empêcher ces atrocités, sauva cependant deux femmes et leurs enfants, et les envoya au cacique du Malal pour lui proposer de venir dans son camp traiter des conditions de la paix, engageant sa parole d'honneur qu'il ne lui serait fait aucun mal. L'Indien se rendit à cette invitation, et la paix fut bientôt conclue, les vaincus s'étant engagés à livrer Palacios et à vivre en paix avec les indépendants. Beauchef revint alors à Valdivia, où il arriva le 13 janvier (*).

LE GÉNÉRAL FREYRE; ÉPOQUE D'ANARCHIE. Le directeur avait espéré que la guerre civile pourrait s'éteindre d'elle-même sans qu'il fût besoin de recourir aux armes et de répandre le sang. Apprenant enfin que l'armée de Freyre avançait à grandes journées, il se déterminà à opposer la force à la force, et donna l'ordre, en conséquence, aux garnisons de Quilota et d'Aconcagua d'arrêter la marche des rebelles; mais toutes deux refusèrent d'obéir. Cette nouvelle parut d'autant plus grave au directeur, qu'il apprit en même temps qu'un corps de milices de Coquimbo, sous les ordres du général Bénévento, s'approchait également de la capitale. Le 23 janvier (1823), les chefs des mécontents tinrent une assemblée à Santiago, chez le gouverneur-intendant Guzman. Le résultat de cette conférence fut que le directeur O'Higgins

devait être déposé. Deux députés furent donc envoyés vers lui pour lui demander de remettre ses pouvoirs entre leurs mains. Le directeur n'y voulut pas consentir, mais il promit de les rendre entre les mains d'une junte, à condition, 1^o qu'un congrès national serait convoqué de nouveau; 2^o que, si les différends qui tourmentaient la république n'étaient pas aplanis dans six mois, la junte cesserait ses fonctions, et remettrait le pouvoir au peuple. Ces conditions ayant été acceptées, don Augustin Eyzaguirre, don Fernando Errazuris et don José-Miguel Infantes furent désignés comme membres de la nouvelle junte. Don Mariano Egana fut nommé ministre d'État de la marine, et don Augustin Vial ministre des finances et de la guerre. O'Higgins, fidèle à sa parole, donna sa démission, et prit la route de Valparaiso; son intention était de chercher un embarquement pour l'Angleterre, d'où il se serait rendu en Irlande, la patrie de ses ancêtres; mais le général Freyre, qui s'était embarqué sur l'*Independencia*, arriva en même temps que lui, le fit arrêter et conduire en prison. C'était là le comble de l'ingratitude; aussi le peuple qui, dans le fond du cœur, n'avait cessé d'estimer et de plaindre O'Higgins, le fit-il remettre immédiatement en liberté. Cependant cet homme de bien n'en profita pas pour suivre son premier projet. Persuadé par ses amis, il consentit à demeurer au Chili.

Pendant que cette révolution s'opérait, le général San-Martin fuyait vers Mendoza, heureux de pouvoir échapper à la tempête qui grondait autour de lui.

Ramon Freyre continua sa marche sur Santiago. Il campa avec son armée dans les plaines de Maypo, et reçut en cet endroit les députés qui vinrent lui offrir la direction suprême laissée vacante par la retraite d'O'Higgins. Le général se fit prier longtemps pour la forme; mais enfin, cédant aux sollicitations des députés qui lui furent envoyés de nouveau par les trois grandes divisions du Chili, Santiago, la

(* Miers Travels in Chile and la Plata, etc. chap. xxv.

Conception et Coquimbo, il se rendit au vœu public (1^{er} avril 1823).

La junte lui adressa un rapport où l'état du pays était peint des plus sombres couleurs : « Un pays divisé en districts, y disait-on, désunis et régis par des administrations municipales elues de mille manières différentes, ne peut espérer jouir de la tranquillité intérieure, et encore moins établir des relations extérieures satisfaisantes..... Il est impossible de concevoir une situation plus déplorable que celle de l'échiquier public. Une dette de plus d'un million, dont le payement est d'une urgence absolue; plus de quarante mille dollars avancés pour parer aux exigences du moment, et une dépense mensuelle quintuple des recettes du trésor, n'en voilà-t-il pas assez pour jeter le désespoir dans nos âmes?... etc. »

Un emprunt de cinq millions de piastres avait été conclu à Londres, et il fut décidé que, s'il était nécessaire d'employer cet argent à fournir aux frais d'une nouvelle expédition au Pérou, le pouvoir exécutif ne pourrait le faire qu'avec la sanction du sénat, et sous la condition positive que le Pérou répondrait de la somme ainsi employée.

Une nouvelle constitution fut adoptée par le congrès, qui s'assembla trois mois après la nomination du général Freyre. Les innovations les plus importantes qu'on y remarque sont : la création d'un conseil d'État composé de sept membres, la faculté donnée au congrès de prolonger indéfiniment les fonctions des sénateurs, limitées auparavant à un terme de six années, et la création d'un conseil de censure pour mettre un frein à la licence de la presse.

Cependant le mécontentement public n'avait pas cessé; les provinces dissidentes, représentées au nord par les patriotes de Coquimbo, et au sud par ceux de la Conception, se plaignaient vivement de ce que la nouvelle constitution, non plus que le nouveau directeur, n'avaient apporté aucun soulagement aux maux de la patrie. Elles

prétendaient même que le mal avait empiré depuis que le directeur O'Higgins s'était retiré, et que la junte avait usurpé des pouvoirs qu'elle ne devait tenir que du peuple.

Freyre, depuis son élévation, n'était plus, aux yeux des patriotes, que l'instrument d'un parti. Chaque jour lui amenait de nouveaux embarras et de nombreux ennemis. La conquête de l'île de Chiloé, qui tenait encore pour les Espagnols, lui sembla offrir un moyen sûr de regagner une popularité trop tôt perdue. Il voulut la tenter, et partit au mois de mars 1824, avec une division de neuf bâtiments de guerre. Le débarquement eut lieu le 22 du même mois, et trois jours après, la ville et le port de Chacao étaient au pouvoir des Chiliens. Le 31, il y eut entre eux et le colonel Garcia un engagement sérieux, mais sans résultat décisif. Peu de jours après, un nouveau combat fut livré sous les murs de San-Carlos; cette fois le sort des armes se déclara en faveur des royalistes. Les indépendants, complètement battus, furent obligés de se réfugier sur leurs vaisseaux, après avoir éprouvé une perte considérable. Ce malheureux événement donna une nouvelle force à l'expression du mécontentement général, et les symptômes en devinrent si alarmants, que le sénat crut devoir rendre un décret qui, en considération des circonstances difficiles où la nation se trouvait placée, investissait le directeur Freyre d'une dictature provisoire et pendant trois mois. Cet acte est du 21 juillet 1824 (*).

Un événement heureux signala pourtant l'année 1824. L'Angleterre prépara les voies à la reconnaissance officielle du Chili par l'envoi d'un consul général.

(*) Le budget des dépenses annuelles fut fixé en 1824 à deux millions de piastres, savoir : Dette étrangère, 360,000 piastres; dette domestique, 187,000; armée, 600,000; marine, 100,000; pouvoir exécutif, 125,000; législature, 30,000; tribunaux, 48,000; finances, 150,000; éducation publique et agriculture, 100,000; département diplomatique et objets divers, 300,000.

Le nouveau congrès s'était assemblé à Santiago vers la fin de l'année; mais l'exaspération de l'esprit public entraînait ses opérations, et compromettait même l'existence de ses membres. Chaque jour, des hommes armés se présentaient à la barre de l'assemblée, et demandaient, à grands cris, l'expulsion de ceux des députés qui leur déplaisaient.

L'insubordination gagna l'armée et la flotte. On avait appris que deux bâtiments de guerre espagnols, l'*Asie* de 64 canons, et l'*Achille* de 18, étaient arrivés à Chiloé; le directeur ne put obtenir des marins chiliens d'aller à la recherche de ces bâtiments, qu'à force de sacrifices et de promesses. L'escadre indépendante partit enfin; mais, peu après, la corvette l'*Achille* parut spontanément à Valparaiso. Son équipage s'était révolté, et venait la livrer au gouvernement du Chili.

L'année 1825 vit se continuer les troubles et l'anarchie. Pendant les nuits des 12, 13, 14 et 15 février, il y eut à Santiago des scènes tumultueuses et du sang répandu. Le congrès recula devant cette effervescence, et prononça lui-même sa dissolution le même mois, déclarant que le sanctuaire des lois avait été profané, et la majesté du peuple insultée dans la personne de ses représentants. Ce ne fut qu'au mois de juillet suivant que les meneurs de ces désordres parurent eux-mêmes las d'une crise qui compromettait les intérêts les plus sacrés de la patrie, et mettait en question son existence politique. Vingt-trois millions de dollars avaient déjà été souscrits à Londres pour l'exploitation des mines et autres entreprises qui devaient assurer le développement de l'industrie et de l'agriculture du Chili; mais toutes les opérations étaient entravées par suite de la désorganisation de ce pays. L'Europe se disposait à prononcer sur le sort de l'Amérique du Sud, et sa bonne volonté se trouvait paralysée par les mêmes motifs. L'Angleterre avait déjà reconnu l'indépendance du Mexique, de Buénos-Ayres et de la Colombie, mais elle at-

tendait, pour en faire autant à l'égard du Chili, de pouvoir traiter avec un gouvernement régulier et solidement établi. Ces considérations furent habilement présentées par le directeur Freyre dans une proclamation qu'il adressa à ses compatriotes le 12 juillet, pour la convocation d'un congrès général qui devait s'ouvrir à Santiago le 5 septembre suivant. L'objet de cette convocation était la nécessité de répondre à l'appel des nouveaux gouvernements qui invitaient le Chili à concourir à la formation d'une assemblée générale, en envoyant des députés à Panama.

Le congrès général était à peine réuni depuis quelques jours, qu'on apprit dans la capitale qu'un mouvement populaire avait eu lieu à Valparaiso. Le directeur se disposait à diriger des troupes sur ce point, lorsque les représentants de Santiago lui enjoignirent de n'en rien faire, et sur le refus formellement exprimé, à ce sujet, par le général, on vit se renouveler la guerre intestine avec plus de violence que jamais. Les représentants de la capitale invitèrent le peuple à les reconnaître comme congrès national; ils prononcèrent la déchéance de l'ancien directeur, et nommèrent à sa place le colonel Sanchez, à qui ils adjoignirent une commission de gouvernement composée de six membres: Fernando Errazuris, Manuel Gandarillas, Pédro Palazuélos, Martin Orgera et José-Manuel Barros (*).

De son côté, le général Freyre accusa les députés de Santiago de conspirer contre la cause de la liberté, et de préparer les voies au rétablissement du pouvoir absolu. Il prononça en même temps la dissolution de l'assemblée, et décréta l'arrestation et le bannissement, hors du territoire de la république, de ceux qui s'étaient ainsi mis en hostilité ouverte avec lui. Il créa en même temps, pour l'exécution des décrets du gouvernement, un *conseil-consultant*, composé du ministre d'État, du président de la cour

(*) Mensagero argentino.

suprême de justice, et du chef de la cour des appels.

Revenu ainsi, par la force, à la tête des affaires, Freyre donna tous ses soins à la nouvelle expédition qui se préparait contre l'île de Chiloé, dernier refuge des royalistes. La flotte, ayant à bord trois mille cinq cents hommes, mit à la voile le 2 janvier 1826, et arriva devant le port de San-Carlos le 10 du même mois. Les opérations de cette campagne furent enfin couronnées d'un plein succès, et l'archipel de Chiloé fut définitivement incorporé à la république; mais le gouvernement chilien ne tarda pas à être troublé dans la possession de sa nouvelle conquête par quelques partisans de l'ancien directeur don Bernardo O'Higgins, qui tentèrent d'opérer, à San-Carlos, une insurrection en sa faveur. Les habitants de Chiloé, soulevés par ce mouvement, repoussèrent toute tentative en faveur d'O'Higgins, et déclarèrent qu'ils voulaient adopter la constitution chilienne; mais ils se donnèrent en même temps un gouvernement particulier, à la tête duquel ils placèrent don Manuel Fuentès, commandant de l'artillerie, avec le titre d'intendant gouverneur (25 mai 1826).

La république, ainsi que les nouveaux États de l'Amérique du Sud, était alors divisée en deux partis, celui des *unitaires*, qui voulait la centralisation gouvernementale, et celui des *fédératifs*, qui demandait une simple confédération des provinces devenues libres et indépendantes.

Le 4 juillet de cette année, le congrès national s'ouvrit à Santiago. Le discours que le directeur suprême prononça à ce sujet déguisa assez habilement une grande partie des maux du pays. Il fit surtout valoir les services qu'il avait rendus à l'État, en mettant un frein à l'abus des donations en faveur des établissements pieux. Il mit sous les yeux de l'assemblée le tableau des contrats que le ministre plénipotentiaire du Chili à Londres avait signés avec diverses compagnies, pour la colonisation du pays situé entre les rivières Bio-Bio et Impériale, pour

l'exploitation des mines et autres objets d'utilité publique. Le directeur émit ensuite le vœu de voir le territoire de la république divisé en un plus grand nombre de provinces, et finit par prier l'assemblée de vouloir bien désigner, au plus tôt, un citoyen vertueux sur qui il pourrait se décharger du poids de l'autorité.

Le congrès décida, comme loi fondamentale, que la république serait organisée d'après le système fédéral; et, prenant en considération la demande de Freyre, il désigna, pour le remplacer, l'amiral don Manuel Blanco-Encalada. Mais l'état critique des affaires, l'épuisement du trésor, l'éloignement et la négligence manifestée sur tous les points envers le pouvoir exécutif, engagèrent le nouveau directeur à donner lui-même sa démission le 7 du mois de septembre suivant. Le vice-président Izaguirre fut alors nommé directeur provisoire. Un traité d'alliance, de commerce et de navigation entre la république de Buénos-Ayres et celle du Chili, fut signé à Santiago le 20 novembre.

Une nouvelle insurrection éclata au mois de janvier 1827; le conseil des ministres fut arrêté en corps par une troupe de soldats; et Freyre fut, une seconde fois, nommé directeur suprême. Mais une nouvelle tempête ne tarda pas à l'assaillir et à le renverser. Le général Pinto, déjà vice-président, fut élu à sa place le 8 mai suivant. Un seul fait suffira pour donner une idée des embarras de l'administration publique : le revenu de l'État, estimé approximativement à 4,350,000 piastres, s'élevait à peine à 1,500,000. Il y avait, chaque année, un déficit de 500,000 piastres sur le budget des dépenses.

Fatigué de tant de secousses, le Chili rentra subitement dans le repos; déjà les bons citoyens commençaient à se féliciter du retour de l'ordre et de la tranquillité, lorsque d'épouvantables calamités physiques vinrent ajouter à ses embarras financiers. La Cordillère versa d'immenses torrents qui détruisirent tout sur leur passage. De nombreux troupeaux, des milliers d'habi-



Mœurs populaires, Jeu de Instruments et Dances.

tants périrent dans cette inondation. Des bourgades entières disparurent subitement, et des terres fertiles furent ensevelies sous d'énormes amas de pierres et de cailloux (*).

Le congrès s'assembla à Santiago le 24 février 1828, avec la mission de donner une constitution au Chili. Le parti des fédéralistes l'emporta un instant sur celui des unitaires; le congrès fut transféré à Valparaiso, et le général Pinto, qui était encore à la tête des affaires avec le titre de vice-président, fut déposé et remplacé par don José-Miguel Infantes. Ce mouvement avait été opéré à la suite d'un engagement où le bataillon de Mayo et un régiment de dragons avaient battu un corps de soldats de la milice et de cuirassiers que Pinto leur opposait. Les habitants de Santiago, partisans de l'union, se levèrent aussitôt, et rétablirent Pinto à la tête du gouvernement. Les révoltés firent leur soumission après un engagement où deux cents hommes environ, appartenant à l'un ou l'autre parti, perdirent la vie. Le congrès rendit quelques lois de finances et d'administration, et se sépara le 31 janvier 1829. Le gouvernement français avait envoyé un consul général au Chili, dès l'année 1828.

Jusque-là, le général Freyre avait été président en titre, bien que le pouvoir résidât de fait entre les mains du vice-président Pinto. Le nouveau congrès voulut mettre fin à cet état d'incertitude, et appela définitivement Pinto à la présidence. Mais le parti des fédéralistes protesta violemment contre cette nomination; et, refusant toute obéissance au gouvernement, il se plaça sous la protection du général Prieto qui commandait alors dans la province de Conception. Las de tant de tracasseries, Pinto se retira volontairement, et donna sa démission le 29 octobre. Cette mesure occasionna de grands désordres à Santiago, où l'on vit se former aussitôt une junte insurrectionnelle. Un parti de quatre à cinq cents mécontents se porta au palais du

gouvernement dans la journée du 7 novembre, et en chassa le vice-président Vienna.

Cependant l'armée de Prieto arrivait à marches forcées des provinces du Sud, et se grossissait en route d'une foule de mécontents et de gens sans aveu. Arrivée, le 7 décembre, sous les murs de la capitale, elle fut encore accrue par un corps de cinq à six mille *rotos*, la partie la plus vile de la population de la province, qui venaient se joindre à elle dans l'espoir du pillage. Les troupes de Santiago obéissaient à deux étrangers, le colonel Vial, Français, et le colonel Tupper, Anglais, sous le commandement en chef du général la Lastra. Elles sortirent de la ville et culbutèrent sans peine les soldats de Prieto. Celui-ci ayant alors demandé à parlementer, le feu cessa aussitôt. Les deux partis nommèrent des commissaires, et, le 16 décembre, il fut conclu une convention d'après laquelle le général Freyre se trouva investi du commandement des deux armées; une junte provisoire fut également installée, et il lui fut donnée mission de convoquer un nouveau congrès général.

Freyre prit le commandement qui lui était dévolu; mais il conduisit ses troupes à Valparaiso, où son premier soin fut de lancer un manifeste contre Prieto et la junte provisoire.

Depuis ce moment, les ambitions rivales ont continué à se disputer le pouvoir suprême; mais les secousses sont devenues de moins en moins violentes, et la dissension se manifeste plutôt par des intrigues que par des révoltes.

Le désordre des finances, au sortir d'une révolution, est le fléau qui pèse avec le plus de force sur un État nouvellement constitué. Pendant une période plus ou moins longue, le commerce a été interrompu; les importations ont entièrement cessé, et les exportations clandestines du numéraire ont considérablement multiplié. Les sacrifices les plus onéreux ont été imposés aux citoyens de toutes les classes, tandis que la culture des

(*) Lesur, Annuaire historique pour 1827.

terres et l'exploitation des fabriques, indéfiniment suspendues, ont cessé d'alimenter les sources financières où l'État a coutume de puiser. Le passage au pouvoir des hommes qui se mettent à la tête d'une révolution, devient onéreux par cela même qu'il est éphémère, chacun d'eux apportant ses vues personnelles, son système, ses plans, ses créatures, sa famille et ses amis. Enfin, la révolution est consommée, le règne des abus est, dit-on, passé, et le peuple est sur le point de recueillir le fruit de sa victoire! Mais croyez-vous qu'au sortir d'une pareille crise, ce peuple ne se trouvera pas, longtemps encore, en butte à des maux plus cruels peut-être que ceux auxquels il vient de se soustraire? Les familles sont décimées; les plus riches propriétaires ont émigré, le trésor est épuisé, et toutes les illusions dont on s'était bercé semblent avoir été emportées dans la tempête. Et cependant la cause était juste, le conflit inévitable et la victoire légitime! Alors, le peuple commence à murmurer, il s'en prend aux hommes du pouvoir qui lui demandent de nouveaux sacrifices et lèvent de nouveaux impôts; il ne conçoit pas qu'on puisse encore avoir des besoins après les changements qui viennent de s'opérer. Des murmures, il passe bientôt à l'action, et les troubles continuent après le triomphe, de même qu'on voit les vagues de l'Océan s'entre-choquer avec fracas, longtemps encore après que les vents ont cessé de souffler.

Tant que dura, dans le Chili, la guerre de l'indépendance, les frais en furent couverts par le produit de la vente des propriétés espagnoles et de celles du gouvernement. Bernard O'Higgins, administrateur habile autant que probe, sut, pendant quelques années, à force d'économie, faire face à toutes les dépenses avec les seules ressources de l'État. Les recettes de la douane avaient acquis un prodigieux accroissement par suite de l'ouverture des ports, et tandis qu'en 1817 elles n'étaient que de 370,000 dollars, elles s'élevèrent, en 1819, à 1,466,571. Cela ne suffit pas, et les besoins devinrent bientôt telle-

ment impérieux qu'il n'y eut plus moyen de reculer devant l'obligation d'emprunter aux étrangers et de lever des contributions extraordinaires. Le gouvernement crut donc devoir contracter des emprunts avec les négociants anglais établis au Chili, et pour hypothèque, il affecta les deniers publics, de sorte que pour satisfaire aux besoins du moment, il fut obligé de créer une certaine quantité de billets payables en droits de douane. Ce papier-monnaie trouva peu de crédit; les négociants anglais l'escomptaient, il est vrai, mais en y prélevant un fort bénéfice, et comme ils ne pouvaient s'en défaire eux-mêmes, qu'en le donnant à l'administration des douanes, en déduction des droits qu'ils auraient dû payer pour l'importation de leurs marchandises, il en résulta que, vers la fin de l'année 1821, les billets avaient perdu successivement 30, 40, 50 et même 60 pour cent de leur valeur nominale. La dette flottante du gouvernement n'était pourtant pas très-considérable encore, mais son crédit exigeait qu'on la comblât bientôt entièrement. Des agents furent, en conséquence, envoyés à Londres pour y contracter un emprunt d'un million de livres sterling. Comme une mesure pareille a toujours besoin d'être justifiée par les motifs les plus légitimes, le chef du gouvernement se hâta d'expliquer à la nation que l'objet de l'emprunt était « de réformer le système financier, de tirer du pays tout le parti que promettent la variété des productions de son territoire, l'étendue de ses côtes et l'industrie de ses habitants, et d'introduire dans l'agriculture et l'exploitation des mines les améliorations dont elles sont susceptibles. » L'emprunt fut négocié, le 18 mai 1822, par don Antonio-José de Yrisarri, ministre plénipotentiaire du Chili, avec la maison Hullet et compagnie. A cet effet, il fut créé 10,000 bons payables au porteur avec intérêt de 6 pour cent. Le gouvernement chilien s'engagea à supporter les frais de la négociation et de l'emprunt; il affecta les revenus de l'État, évalués, d'après le produit



Monroe, G.

Muosi popolaris, Tard de la Emora.

Monroe, G.

des années précédentes, à quatre millions de dollars, au rachat de l'emprunt, et appliqua spécialement au paiement de l'intérêt le revenu net de la monnaie, s'élevant à 300,000 dollars, et celui de la contribution territoriale évalué à 250,000. Bientôt cependant le gouvernement se trouva hors d'état de faire honneur à ses engagements. Le général Freyre, qui était alors à la tête des affaires publiques, se tira d'embarras en faisant de nouveaux sacrifices; il s'adressa à une société composée de négociants étrangers et de propriétaires du pays, et conclut avec elle un traité par suite duquel celle-ci se chargea de payer les intérêts de la dette publique au moyen des avantages suivants qui lui furent concédés : le monopole du tabac (*estanco*) appartenant jadis au gouvernement; le privilège exclusif d'importer ce produit ou de cultiver la plante, à son choix; faculté de vendre au prix qu'il lui conviendrait d'établir; privilège pour le commerce exclusif des vins et liqueurs venant de l'étranger, ainsi que des autres denrées comprises autrefois dans l'*estanco*; et enfin, concession faite au profit de la société d'une somme de 500,000 dollars (*).

En 1824, les recettes du gouvernement s'élevèrent à 1,176,531 dollars, provenant des droits de douane pour l'entrée et la sortie des marchandises, du produit des mines, des impôts sur le tabac, la farine, les liqueurs, le vif-argent, la poudre à tirer, les cuirs, le papier timbré, les bulles et les indulgences; des amendes, de la confiscation des biens des royalistes, de la vente des propriétés ecclésiastiques, du péage au col de *Putendo*, des retenues sur le traitement des employés, etc. Cette même année, les dépenses s'élevèrent à 1,223,323 dollars, présentant ainsi un déficit de 46,792 dollars. En conséquence de cet état de choses, le gouvernement eut recours, une seconde fois, à la création des billets payables en douane; mais cette fois encore, ces valeurs tom-

bèrent dans le plus complet discrédit.

Le congrès de 1825 nomma trois commissaires pour rechercher les causes du mauvais état des finances; le choix tomba sur Fernando-Antonio Elizalde, Joaquin Prieto et Santiago Munoz Bezanilla. Leur rapport fut présenté le 16 mars: il en résulta que le déficit accumulé depuis plusieurs années s'élevait à 700,000 dollars; que les finances étaient dans un désordre complet, et le crédit public entièrement ruiné; que de 5,000,000 de piastres, montant nominal de l'emprunt contracté à Londres trois ans auparavant, il n'en restait plus que 30,000, et que le reste avait disparu sans qu'il en eût été appliqué la moindre partie à des objets d'utilité publique. Les commissaires émirent ensuite l'opinion qu'il n'y avait plus de ressource que dans les propriétés confisquées, dont le revenu était estimé à 200,000 dollars, qu'il était urgent d'affecter au rachat de la dette nationale.

Le 4 juillet de l'année suivante, le directeur suprême de la république déclarait au congrès que le trésor avait été constamment appauvri par les grandes dépenses qu'il avait fallu faire; qu'il avait été impossible jusque-là d'effectuer l'organisation de la caisse publique de manière à établir une balance entre les recettes et les dépenses même ordinaires. « On ne
« pourra, ajouta-t-il, obtenir ce résultat
« qu'en substituant aux moyens éven-
« tuels qui sont insuffisants et qui
« accablent la classe pauvre, les moyens
« qui seraient indiqués par la simple
« raison, s'ils ne l'étaient par les princi-
« pes les plus vulgaires de l'économie
« politique... Le ministre des finances
« vous présentera un tableau fidèle de
« l'état de nullité dans lequel se trouve
« notre fortune publique, et vous sou-
« mettra les réformes qu'il est absolu-
« ment nécessaire d'opérer pour que la
« nation puisse satisfaire à ses besoins
« ordinaires. Le déficit éprouvé par
« nos rentes, et que n'ont pu couvrir
« nos ressources ordinaires, a produit
« des maux incalculables, entre les-
« quels on ne doit point regarder comme

(*) Miers.

« le moindre, l'obligation où s'est vu
 « le gouvernement de défendre la vente
 « du tabac, des cartes à jouer, des
 « liqueurs étrangères et du thé, afin
 « de payer les intérêts de l'emprunt de
 « 5,000,000 de piastres contracté à
 « Londres. Cette mesure a ruiné une
 « partie de notre industrie, à peine
 « naissante, et ne peut être justifiée
 « que par la loi invincible de la néces-
 « sité. »

APERÇU SUR L'ÉTAT PHYSIQUE ET MORAL DU CHILI DEPUIS SON INDÉPENDANCE. Le tableau que nous venons de tracer des vicissitudes politiques qui ont agité le Chili depuis sa découverte, demeurerait incomplet si nous ne présentions une esquisse de l'état physique et moral de ce pays depuis son indépendance.

Huit provinces, divisées en districts, embrassent actuellement la totalité du territoire de l'ancienne capitainerie générale :

1° COQUIMBO, capitale Coquimbo ou la Séréna; Copiapo, San-Francisco de la Selva, Huasco ou Guasco, aussi appelée Santa-Rosa.

2° ACONCAGUA, cap. Villa Vieja de Aconcagua ou San-Felipe; Quillota, San-Martin de la Concia, Casa-Blanca, Santa-Rosa de los Andes, Ligua, Pectorca.

3° SANTIAGO, cap. Santiago; Valparaiso, Santa-Cruz, San-José de Logrono, Tiltil, Chacabuco, Rancagua ou Santa-Cruz de Triana, Juan-Fernandez (îles de).

4° COLCHAGUA, cap. Curico; San-Fernando, Talca.

5° MAULE, cap. Cauquenes; Chillan, Quilué ou Quilihué.

6° CONCEPCION, cap. Concepcion, ou la Mocha; Talcahuano, Angeles, Hualqui.

7° VALDIVIA, cap. Valdivia; Osorno.

8° CHILOÉ (archipel de), cap. San-Carlos; Castro.

Cette division, qui n'a rien de stable, tend à se confondre en trois grandes juridictions : Coquimbo au nord, Santiago au centre, et Concepcion au sud.

Santiago continue, malgré les efforts des villes rivales, à être considéré

comme la capitale de la république. C'est une belle et grande ville située sur la rive gauche du Rio-Mapocho, dans une plaine de vingt-cinq lieues d'étendue, bornée à l'est par les Cordillères, et à l'ouest par le Rio-Purahuel et la montagne del Pardo qui n'a pas moins de quatre mille pieds d'élévation. Cette plaine, que baigne également le Rio-Maypo, célèbre par la victoire du 5 avril 1818, forme une sorte de réservoir naturel, où les terrains meubles, entraînés des hauteurs voisines, se sont nivelés et ont formé l'un des plus riches territoires du nouveau monde.

Ainsi que dans la plupart des villes de l'ancienne Amérique espagnole, les maisons de Santiago sont groupées en *quadras*, ou îles carrées parfaitement égales entre elles, et alignées au cordeau, de sorte qu'il est impossible de voir une ville plus symétrique et plus régulière. Les *quadras* s'élèvent en tout au nombre de 150, en y comprenant les faubourgs; mais toutes ne sont pas terminées. Le Rio-Mapocho, aussi appelé *Topocalma*, qui sépare la ville du faubourg de la Chimba, coule à l'ouest et au nord; il alimente les rigoles (*assequias*) qui passent dans chaque *quadra*, et fournissent à toutes les maisons des canaux d'irrigation.

Les rues sont larges, ornées de trottoirs et pavées en petits cailloux de rivière. Les maisons n'ont généralement qu'un étage, précaution nécessaire qu'inspire la crainte des tremblements de terre; cependant, depuis quelques années, on commence à en élever qui en ont deux. Elles sont construites en briques cuites au soleil, appelées *adobes*, et peintes en blanc avec un grand soin. Leur architecture est uniforme : une grande porte d'entrée, ornée de pilastres et d'ornements, conduit au *patio*, grande cour carrée au fond de laquelle se trouve la pièce principale, qui est ordinairement une salle à manger. De chaque côté sont des chambres à coucher, des cabinets de travail ou des salons de réception. Le toit est

couvert en tuiles rouges, quelquefois aussi, mais rarement, en briques. Les appartements qui se trouvent sur le devant des maisons servent assez souvent de boutiques; on y entre alors au moyen d'une petite porte. Les fenêtres qui donnent sur la rue sont garnies de barreaux de fer peints en noir. Derrière chaque maison se trouve un jardin, et derrière chaque jardin un *corral* destiné aux chevaux et aux voitures. Les jardins sont disposés avec un goût charmant; ils sont ornés de fontaines et abondent en plantes indigènes, très-curieuses surtout pour un étranger; on y voit encore une profusion d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de tilleuls, de cèdres et de palmiers.

Au centre de la ville se trouve la grande place, qu'embellissent une belle fontaine et plusieurs édifices publics, le palais du gouvernement, la chambre de justice, la prison, la cathédrale et l'évêché. La cathédrale, bâtie en pierre, est un des temples les plus vastes de l'Amérique du Sud; elle n'est pas encore terminée, et son architecture, d'un style lourd et écrasé, n'est remarquable que par les détails d'ornemens. L'évêché a été si souvent endommagé par les tremblements de terre, qu'il aurait besoin d'une réédification complète plutôt que de réparations. Le palais du gouvernement est un grand bâtiment à deux étages, renfermant l'arsenal, le trésor, la grande salle d'audience et les bureaux des divers ministères. Les appartements du rez-de-chaussée sont occupés par le directeur, et, comme ils sont meublés avec somptuosité, ce sont eux que l'on s'empresse de montrer aux étrangers. L'architecture de ce palais, celle du *presidio* où siège la cour de justice, et celle enfin de divers hôtels qui décorent la grande place, appartiennent à un assez mauvais style moresque. Construits en briques, ces édifices sont blanchis avec un soin que le bon goût désavoue; mais les piédestaux des pilastres, en porphyre rouge, sont d'un heureux effet. Le consulat est un grand édifice situé près de la

plaza; c'est là que siège le tribunal de commerce, et que se réunit ordinairement le congrès national. La douane est un bâtiment assez remarquable par ses heureuses dispositions. Le théâtre n'offre rien qui mérite une mention spéciale; il contient un millier de spectateurs. Parmi les établissements d'utilité publique, il faut citer la bibliothèque nationale qui possède environ douze mille volumes; l'institut, sorte d'université du Chili; le collège de Saint-Jacques et le lycée où les familles aisées font élever leurs enfants; les deux collèges pour les demoiselles, et l'hôpital des enfants trouvés.

Le faubourg de la Canadilla ou Canada, situé dans la partie sud-est de la ville, en est l'un des plus beaux quartiers; c'est là que se trouve, sur une grande place, l'hôtel de la monnaie, que les Santiaguenos regardent comme un chef-d'œuvre d'architecture, peut-être parce qu'il a coûté un million de piastres, mais qui est loin de mériter cet éloge. C'est une grande masse de briques dont l'emplacement occupe toute une *quadra*. La façade consiste en de gros piliers surmontés d'une pesante corniche, et au-dessus règne une balustrade qui, au jugement des architectes, est du plus mauvais goût. Les bureaux et les appartements sont disposés avec assez d'habileté autour de trois cours intérieures d'égale dimension.

La Canadilla est séparée de la ville par une grande route bordée d'arbres, servant de promenade publique; elle n'a pas moins de cent cinquante pieds de large; elle se prolonge dans la direction du gigantesque Tupungato, que l'on aperçoit à l'horizon. Le Chunchuco est un autre faubourg situé à l'extrémité de la Canadilla, dans la partie sud-ouest. Nous avons dit plus haut que le faubourg de la Chimba était séparé de la ville par le Río-Mapocho; les maisons y sont construites avec de la boue, mais, pour la plupart, elles sont blanchies avec soin et ornées de devises peintes en rouge, en bleu ou autres couleurs. Un pont en pierre à cinq arches, jeté sur le Mapocho par les soins

du directeur don Ambrosio O'Higgins, peut passer pour beau dans ce pays où l'architecture a produit si peu d'objets remarquables.

A l'angle oriental de la ville s'élève la colline de Santa-Lucia, que couronne une forteresse dont la construction n'est point encore achevée. Au delà, et sur la rive gauche du Mapocho, on voit une grande et belle promenade connue sous le nom de Taja-Mar (brise-eau), parce qu'elle côtoie une construction de briques et de terre ayant deux milles de long, dont la destination est de garantir la ville des inondations du Mapocho. La promenade du Taja-Mar est bordée de droite et de gauche par une double rangée de peupliers d'Italie, et présente en perspective les Andes avec leurs sommets couverts de neige. Le matin, et le soir surtout, le Taja-Mar sert de lieu de rendez-vous aux diverses classes de la population de cette capitale. Le peuple se réunit dans les estaminets appelés *chinganas*, pour y jouer, boire et fumer, ainsi que fait, partout, le peuple des grandes villes. Les élégants font parade de leurs plus beaux chevaux et parcourent avec rapidité l'allée principale, tandis que les dames, assises sur des bancs dans les contre-allées, étalent une riche et gracieuse toilette. Là se trouvent des joueuses de harpe, des danseuses et des bateleurs; enfin, de petites voitures à deux roues stationnent au Taja-Mar, à la disposition du public.

La ville est divisée en quatre paroisses : San-Pablo, Sant' Anna, San-Isidoro et San-Francisco de Borja. On y compte quinze couvents, dont huit pour hommes; cinq maisons de jésuites s'y étaient établies depuis l'arrivée du neveu de Loyola (1592). Le couvent de San-Francisco est le plus beau; mais il serait superflu d'en donner la description, tant les cellules, les corridors et l'ameublement diffèrent peu de ce qu'on voit, de ce genre, en Europe. Les moines, depuis la révolution, se font remarquer par leur tolérance; ils sont généralement respectés et mènent une vie fort douce.

Le marché principal stationne dans une grande place située au pied du pont, appelée le *Bassoral*. La *Canada* est elle-même marché un permanent où l'on trouve des marchands de fruits, de bois, de luzerne, de légumes et autres objets. La plupart s'abritent sous des pièces de toile disposées en forme de parasol. De nombreux marchands ambulants circulent dans les rues à chaque heure de la journée, conduisant des chevaux ou des mulets chargés de divers articles de consommation. Cependant l'aspect de la ville est froid et silencieux; ce qui tient d'abord à la disposition des maisons, qui, basses et larges, s'étendent sur un terrain infiniment plus grand que ne l'exigerait le chiffre de la population, et, en second lieu, à l'indolence naturelle du peuple qui, vivant sous un heureux climat et sur un sol fertile, éprouve peu de besoins, et trouve aisément à les satisfaire; aussi voit-on fort peu de mendiants.

La population de cette capitale est d'environ quarante-cinq mille âmes. A la différence des villes d'Europe, il ne s'y trouve pas de classe intermédiaire autre que celle des commerçants étrangers : les naturels y sont riches ou pauvres, nobles ou peuple; mais les pauvres n'y sont pas indigents, et nous venons d'en dire la raison. Les riches, qui ont le monopole des emplois publics, possèdent non-seulement des propriétés urbaines, mais encore de belles *haciendas* ou métairies, ordinairement situées dans les vallées de Maypo, de Melipilli, de Rancagua, etc. Ces métairies, presque toujours tenues avec un soin remarquable, ont cela de particulier, qu'indépendamment des vastes celliers, des cours destinées à la préparation du charque, des aires pour l'égrenage du blé, et des magasins, le régisseur y tient une boutique où il vend en détail les divers produits de l'*hacienda*.

Après Santiago, les villes les plus importantes du Chili sont Valparaiso, Concepcion, Coquimbo, Valdivia et Castro.

L'aspect de Valparaiso, nous l'avons

déjà dit, ne répond nullement à l'idée qu'on pourrait se former d'une *vallée du paradis*. Cette ville est divisée en plusieurs groupes qui se cachent au fond des ravins, ou s'élèvent en amphithéâtre sur des collines rougeâtres, couvertes à peine d'une végétation rabougrie. Entre les rochers et la mer se déroule un cordon de maisons chétives et d'un aspect peu agréable. La baie est d'une forme demi-circulaire; elle offre dans les mois d'été (de novembre à mars) un ancrage sûr; mais en hiver elle est fréquemment battue par des ouragans qui arrivent de la partie septentrionale. Au fond de cette baie se trouve le *Bouquet des amandiers* ou *Almendral*, le plus considérable des faubourgs de Valparaiso; la ville, proprement dite, est désignée communément par le nom de *Puerto* (le port). Le mont Allègre qui domine la côte de Valparaiso est couronné de maisons de campagne, dont plusieurs méritent quelque attention; la vue y est d'ailleurs fort belle, et le regard peut y plonger dans des vallées sombres et fertiles, se reposer sur les cimes sauvages des hautes montagnes, ou planer sur l'immensité de l'océan Pacifique. La distance qui sépare cette ville de Santiago est de trente lieues environ; on peut y aller en voiture, mais les transports de bagages et de marchandises se font à dos de mulets, ou dans de grands chariots traînés par des bœufs. On traverse plusieurs plateaux qui communiquent entre eux par des côtes escarpées, et on s'élève ainsi, de distance en distance, jusqu'au sommet de la *Cuesta de Prado*, d'où l'on descend dans la plaine de Santiago.

Valparaiso est une des places marchandes les plus importantes de l'Amérique du Sud; en 1821, les recettes de la douane s'élevèrent à quatre cent soixante mille dollars, tandis que sous la domination espagnole elles n'en produisaient annuellement que vingt-six mille, terme moyen. Trois forts et une forteresse servent à contenir les ennemis au dedans et au dehors. Les principaux édifices sont: l'hôpital de Saint-Jean de Dieu, la cathédrale et les

couvents de Saint-François, de Saint-Augustin, de la Merci et de Saint-Dominique. La population de cette ville n'était que de huit à dix mille âmes avant 1826; elle en compte aujourd'hui seize à dix-huit mille.

Concepcion ou la Mocha a été longtemps la seconde ville du Chili: sa population dépassait vingt mille âmes; elle est à peine du tiers aujourd'hui. La richesse, l'industrie, l'activité et la bravoure de ses habitants étaient autrefois en grande réputation; mais sacagée et pillée si souvent par le peuple indigène qui domine à quelques lieues de son emplacement, incendiée enfin en 1819, elle n'offre plus que l'image de la désolation. Ses belles églises tombent en ruine, les rues sont couvertes d'herbes sauvages, les jardins sont bouleversés, et les édifices publics, jadis si nombreux et si riches, ne présentent plus à l'œil attristé que quelques murs noircis par la flamme (*).

A trois lieues de Concepcion, se trouve la presqu'île de Talcahuano qui forme l'une des baies les plus belles et les plus sûres du nouveau monde. La bourgade de Talcahuano, appelée indistinctement de ce nom ou de ceux de Talcahuana et Talcaguano, prendra certainement un jour l'importance que Concepcion a perdue. La baie à laquelle elle donne son nom n'a pas moins de douze milles de longueur sur neuf de largeur (**). Tout indique que la presqu'île était autrefois une île séparée du continent par un bras de mer de deux milles au plus de large. Sur l'isthme à demi desséché, on voit encore quelques marais où croissent des cypéacées, des carex et des roseaux (***). De l'autre côté se trouve le port Saint-Vincent, mouillage peu sûr et peu fréquenté, si ce n'est par quelques vaisseaux étrangers qui viennent y pêcher

(*) Des nouvelles plus récentes font espérer que, grâce à la pacification du pays, cette ville si intéressante pourra se relever et prendre une nouvelle importance.

(**) Voyez la *pl.* 20.

(***) Duperrey, Voyage autour du monde de la *Coquille*.

les phoques dont il s'y trouve une innombrable quantité. A neuf milles de Talcahuano, on trouve les ruines de l'ancienne Penco, éparses sur les limites d'une plaine marécageuse.

Entre Concepcion et Arauco on traverse le Rio-Carampangy, non loin du petit village de Colcura, remarquable par son site pittoresque et la fertilité de son territoire.

La Séréna de Coquimbo ou Cquimpu, située à un quart de lieue de la baie du même nom, par 29 degrés 55' sud, à 15 lieues de Concepcion et à 58 de Santiago, est la capitale de la juridiction septentrionale. Cette ville est bâtie sur une éminence de trente pieds de haut environ, qui affecte la forme d'une terrasse; les rues sont tirés au cordeau; les maisons, construites en *torchis* et recouvertes en paille, sont entourées de jardins. Le port est formé par une belle baie, d'un accès facile, près de l'île des Tortues. C'est au voisinage des mines les plus riches de tout le pays que la Séréna doit surtout son importance. Sa position à l'embouchure d'une rivière facilite les rapports du commerce maritime et attire dans son port un bon nombre de navires étrangers. Sa population est d'environ douze mille âmes. Les habitants de Copiapo et ceux de Huasco ou Guasco s'occupent principalement de l'exploitation des mines, dont les produits sont transportés à Coquimbo.

Valdivia n'est plus qu'une très-peu importante ville, importante seulement par ses fortifications. Son port est le plus beau que possède la république, et on peut dire même qu'il y en a peu dans les deux Amériques qui puissent lui être comparés. Elle recevait autrefois du trésor royal de Lima un secours annuel (*situado*) de 70,000 écus, dont 30,000 en espèces, 30,000 en vêtements, et 10,000 affectés à l'approvisionnement de la place.

Osorno est la ville la plus méridionale de l'Amérique; sa latitude est de quarante degrés vingt minutes. On se rappelle qu'elle fut fondée en 1559 par le gouverneur don Hur-

tado de Mendoza et détruite par les Araucans en 1599. Don Ambrosio O'Higgins la releva entièrement, et reçut de la cour d'Espagne, à cette occasion, le titre de marquis d'Osorno.

La juridiction de Santiago embrasse plusieurs districts qui, dans ce conflit de toutes les prétentions, aspirent au rang des provinces: tels sont ceux de Melipilli et de Rancagua. Melipilli, dont la capitale est San-José de Logrono a de l'importance par les riches métairies (*haciendas*) qu'y possèdent plusieurs habitants de Santiago. Le village de San-Francisco del Monte jouit, sous ce rapport, d'une certaine célébrité qui, pendant la saison des chaleurs, y appelle une partie de la classe aisée de la capitale et des villes voisines.

Le Rio-Maypo sépare cette province, ou plutôt ce district, de celui de Rancagua. Sa capitale, Santa-Cruz de Triana, est située sur le Rio-Cachapoal; au delà commence la province de Colchagua. On peut citer comme objets remarquables dans le district de Rancagua un lac d'eau douce et un lac d'eau salée. Le premier abonde en poissons et surtout en oiseaux aquatiques. Ses bords pittoresques et variés rappellent aux voyageurs européens quelques-uns des sites les plus renommés de la Suisse. Des mines d'or gisent à peu de distance de ce beau paysage. Le lac d'eau salée fournit un sel très-recherché par les commerçants de Valparaiso.

Les provinces de Colchagua et de Maule présentent une assez grande confusion dans leurs démarcations territoriales; on y trouve plusieurs villes ou villages qui se disputent le titre de capitale. Curico n'est qu'un village qui tire quelque importance de sa position auprès du passage de Planchon. Talca, sur le Rio-Claro, possède une population de douze cents âmes. Cauquenes, situé dans une étroite vallée de la Cordillère, est important par son établissement de bains d'eaux minérales. La chaleur de ces eaux s'élève à 100 degrés; on les dit très-efficaces pour la guérison des maladies rhumatismales.

Le contraste des masses de verdure qui tapissent les parois de la vallée avec la neige qui s'amoncelle sur les hauteurs qui la surplombent, attirent aux bords de Cauquenes les amateurs de la belle nature.

Les petites villes de San-Fernando, Chillan et Maule, n'ont rien qui mérite une mention spéciale.

Les deux provinces que nous venons de parcourir sont généralement d'une grande fertilité et parfaitement cultivées; elles tirent leurs principales ressources de l'exportation des bestiaux, des bois de construction et des fromages. Dans le Maule, les paysans offrent, plus qu'ailleurs, les traces de leur origine. Leur teint plus noir que celui des Guassos de Santiago, leur front bas et sombre, leur caractère sauvage et perfide, rappellent ces valeureux Promauques dont nous avons eu à signaler la valeur et le courage à l'époque de la domination des Incas.

Mœurs et coutumes. Les Chiliens, quoique vifs, enjoués et avides de plaisirs, sont généralement insoucians et paresseux; ils aiment le jeu et les procès. Ce sont des vices qui datent d'une époque où il était permis de croire que le travail des esclaves suppléerait à celui des hommes libres; mais ils diminuent sensiblement de jour en jour, et tout porte à croire que les nouvelles institutions rendront à ce peuple son énergie primitive; alors seulement ils pourront connaître toute la richesse de ce territoire pour lequel leurs pères ont abandonné le sol de la mère patrie. Les bourgades de la campagne offrent un spectacle vraiment déplorable. A côté de quelques maisons de chétive apparence, construites en boue, on voit des huttes en bambous, qui ne sont pas même propres à garantir leurs misérables habitants de l'intempérie des saisons. Une natte étendue sur le plancher intérieur sert de lit commun à la famille entière. Le moulin dont ces malheureux se servent pour broyer leur blé consiste en deux pierres dont l'une est creuse, et l'autre unie et deux fois aussi large que la main. Ils jettent

ensuite le blé ainsi préparé dans un four, et le laissent cuire jusqu'à ce qu'il devienne possible de le réduire en poudre par la seule pression entre les doigts.

Élevés à l'école de la guerre, les Chiliens sont braves, sobres et patients, résignés après la défaite, mais cruels après la victoire. Ils sont adroits, robustes et excellents cavaliers. Ils aiment avec toute l'ardeur des créoles et toute la jalousie des Espagnols. Les dames sont généralement fort agréables; celles de la Conception passent pour les plus belles du pays. Vives, légères, ardentes et crédules, les Chiliennes ont été en butte aux sarcasmes les plus méchants de la part de quelques voyageurs ingrats qui avaient trouvé sous leurs toits hospitaliers de trop faciles plaisirs. Les hommes ont le teint légèrement basané; ils sont bien faits et de taille moyenne. Depuis leur indépendance, ils ont fait de rapides progrès dans la voie de la civilisation; ils sont polis entre eux, respectueux devant les vieillards, empressés et hospitaliers pour les étrangers. On est toujours certain d'être bien reçu même chez les plus indigents. Ils mettent un grand empressement à offrir à l'étranger qui les visite un siège, de la liqueur, du laitage, de la limonade glacée, de grandes figues noires ou autres fruits; et ce serait les affliger que de ne pas prendre au moins une petite quantité des rafraîchissements qu'ils présentent de si bon cœur. Ils provoquent les demandes et y répondent avec une complaisance extrême.

Les combats de taureaux, les danses, les jeux chevaleresques et ceux de hasard absorbent une grande partie de l'existence des Chiliens. Dans les combats de taureaux, il est rare que ces animaux soient tués. Des hommes à cheval les excitent, avec des lances époinçées, à sortir de l'enceinte appelée *Corral*, et les arrêtent ensuite avec le *laço*. Quelquefois cependant, lorsque dans une occasion solennelle on veut sacrifier un taureau, les *torreadores* s'attachent à le mettre en fureur et le poursuivent, ensuite, avec

des perches de douze pieds de long, surmontées d'un instrument appelé *lune*. C'est une lame d'acier en forme de croissant, aiguisée en dedans et attachée à la perche par le bord opposé, de manière à présenter ses deux pointes en avant. C'est à l'aide de cette arme que les *guassos* arrêtent l'animal en lui coupant les jarrets avec une cruelle dextérité, et le jettent, sanglant, dans le milieu de l'arène, aux applaudissements de la multitude. En ces occasions, les élégantes viennent étaler tout ce que leurs garde-robes offrent de plus riche; leurs loges ou *ramadas*, sont, comme en Italie, de petits salons de réception convertis, quelquefois, en salles à manger. Dans le carnaval, elles y viennent masquées; les hommes fument le cigare et parient, dans des pièces voisines, à la rouge et noire, tandis que des joueurs de harpe, de guitare et de tambour font assaut d'énergie et de dextérité, le plus souvent aux dépens des oreilles de l'auditoire. La harpe, petite et légère, ne se tient pas à la manière européenne. Au lieu d'être droite, elle est placée horizontalement, de manière à ce que le haut de l'instrument repose sur les genoux du musicien qui est assis à terre ou sur un petit tabouret. Le tambour est fait d'un seul morceau de bois creux et concave recouvert d'une peau séchée; c'est avec les doigts que les joueurs le frappent en cadence. Les chanteurs ont généralement la voix juste, mais ils entonnent leurs airs sur un ton élevé auquel un étranger a de la peine à s'habituer.

Les danses nationales sont nombreuses : le menuet, la *sapatera*, le *quando*, le *pericon*, et d'autres qui ressemblent au fandango, ou mieux encore à la tarantelle des Napolitains. Quelquefois à un mouvement très-lent, triste et monotone, succède tout à coup un air vif et animé, accompagné de coups de tambours et d'un chorus de voix glapissantes. Les pieds des danseurs touchent la terre avec une extrême rapidité; ils se présentent leurs mouchoirs d'une façon affectueuse, mais à une certaine distance, et déci-

vent des ronds autour d'un mât surmonté de fleurs ou de banderoles (voy. pl. 21). « Peu de jours avant « de quitter Talcaguana (Talcahuano), dit M. Garnot, nous fûmes « témoins des orgies qui se passent « dans le carnaval. Qui le croirait! « en ce jour, les grâces du sexe per- « cent de leurs charmes. Des objets « enchanteurs, les cheveux épars, la « figure barbouillée d'un mélange de « terre, de farine, de noir de fu- « mée, et même de b.... de vache, res- « semblent à des Furies qui courent « les unes après les autres pour se « jeter à la figure ce qu'elles trouvent « sous leur main, en criant : *Chaia*. — « Ces farces durent trois jours; le der- « nier, on se rend à la campagne, et « sur le gazon, à l'ombre du feuillage, « on sert un modeste repas; point de « nappes, point de serviettes, quelques « couteaux et une ou deux fourchettes. « Chacun se sert; les mains de la « beauté s'arment de gigots, et on dé- « vore à qui mieux mieux. On verse « le vin à rasade, et les femmes, il est « pénible de le dire, rivalisent avec « les hommes, qui ne quittent le fes- « tin que lorsqu'ils n'ont plus rien à « boire. Le repas fini, on se jette ré- « ciproquement à la figure les sauces « et la lie de vin; puis on recommence « de nouveau le *chaia*, et la fête se « termine enfin en se rendant sur le « bord de l'eau, où les hommes s'em- « parent des demoiselles pour les y « plonger..... Les bacchanales n'é- « taient pas, sans doute, plus crapu- « leuses (*). »

Leur jeu de prédilection est celui de la *ciueca*. Le nombre des joueurs est indéterminé, et ils se divisent en deux troupes. Chacun est armé d'un bâton recourbé à son extrémité, qui lui sert à pousser une balle vers un but donné, tandis que le parti contraire cherche à l'en empêcher, et à faire passer sur son propre champ l'objet en litige (voy. la fig. 22). On raconte qu'un évêque de la Conception traversait un jour le territoire indien sans en avoir

(*) Journal des voyages, loc. cit.



Costumes de la Concepcion

obtenu la permission. Il fut surpris, arrêté et condamné à mort. Cependant, quelques hommes, parmi ceux qui l'avaient arrêté, furent touchés de compassion à la vue de ce vieillard vénérable qui protestait de sa bonne foi et de son repentir. Il s'ensuivit une vive contestation qui aurait pu amener une rixe sanglante, lorsqu'une voix proposa de jouer la vie du prisonnier à la *ciueca*; cette proposition fut acceptée à l'unanimité, et le jeu commença sur-le-champ. La lutte fut longue et animée; enfin, le prélat eut la satisfaction de voir triompher son parti. Il fut mis immédiatement en liberté.

Le jeu de *los porotos* n'exige que deux joueurs. Les *porotos* sont des fèves blanches teintes en noir d'un côté; il s'agit de les faire tomber, selon les conventions des joueurs, sur la partie noire ou sur la partie blanche, en les faisant passer par un anneau adapté à un bâton planté en terre. Les deux adversaires sont nus jusqu'à la ceinture, et se frappent la poitrine avec une telle force que le sang paraît quelquefois prêt à en jaillir (voy. *pl.* 21).

Les habitants de la campagne, et c'est surtout dans cette classe qu'il faut chercher les traits les plus caractéristiques des mœurs nationales, se livrent encore aux plaisirs de la danse et du jeu en de certaines occasions qui, partout ailleurs, sont accompagnées de deuil et de pleurs. Ainsi, quand un enfant meurt avant l'âge de sept ans, ses parents, persuadés que son âme va droit en paradis, célèbrent cet heureux événement par une fête à laquelle concourent les voisins et les amis. La jeune victime, parée et couverte de fleurs, est placée sur un petit lit de parade entouré de flambeaux, dans une pièce où se réunissent les conviés, et ceux-ci passent la nuit à jouer, à danser, à rire et à boire en présence du cercueil. Qu'elle doit être grande cette force des préjugés pour étouffer ainsi le cri de la nature dans le cœur d'un père et dans celui d'une mère!

Le peuple chilien a en outre des assemblées nocturnes appelées *chinga-*

nas, uniquement consacrées aux divertissements. Là, ainsi que dans nos estaminets, les hommes fument le cigare et passent le temps à jouer et à boire.

Les *tertulias* sont des réunions où la bonne société se livre aux plaisirs des jeux européens, de la danse et de la conversation. On y fait circuler le *maté*, comme le thé chez les Anglais (*). Les Chiliens ont, d'ailleurs, adopté une grande partie des usages anglais. Les personnes riches ont des équipages, des gens à livrée, des habits de luxe, et se parent volontiers des titres de comtes, marquis ou autres.

L'éducation est généralement fort négligée, surtout pour les femmes; mais il est d'honorables exceptions, et, dans certaines familles riches, les demoiselles apprennent à jouer du piano ou de la harpe, et à parler français, anglais ou italien.

Les habitants de Santiago se distinguent de ceux des autres villes du Chili, sans en excepter la Conception et Valparaiso, par un plus grand degré de culture intellectuelle, par une amabilité charmante et des connaissances scientifiques fort remarquables.

Les *guassos* forment la partie la plus inculte de la population chilienne. Ce sont des métis issus de l'union des anciens colons espagnols et des Indiens indigènes. Ils vivent dans la campagne, où ils se livrent aux travaux de l'agriculture et à l'éducation des bestiaux.

Industrie. Les Européens ont importé au Chili le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, la chèvre, le chien, le chat et divers autres animaux domestiques qui tous y ont prodigieusement multiplié. Il n'est pas rare d'y voir des troupeaux de dix à douze mille têtes. Les chevaux sont supérieurs à ceux des autres contrées de l'Amérique du Sud, et ne le cèdent point, pour l'apparence, aux plus beaux andalous.

(*) Le maté ou herbe du Paraguay. Voyez ce que nous en disons dans la notice sur le Paraguay, p. 4, col. 2.

Avant la révolution, un cheval ordinaire ne coûtait que vingt-cinq francs; il vaut aujourd'hui de quarante à cinquante piastres (*). Les mulets et les ânes ont acquis ici un développement supérieur à celui de la race primitive. On trouve des ânes sauvages (*onagres*) dans les vallées des Andes. Les bœufs, et généralement les bêtes à cornes, sont de la plus grande taille, et Molina affirme avoir vu des bœufs qui pesaient 1900 livres; mais la température du climat paraît exercer son influence avec plus de force sur les bêtes à cornes que sur les autres animaux; tous les bœufs des provinces maritimes sont d'une taille inférieure à ceux des provinces méditerranéennes, et ceux-ci ne peuvent être comparés aux bœufs que l'on élève dans les vallées de la Cordillère. Les moutons importés d'Espagne ont plutôt gagné que perdu sous le rapport de la finesse de la laine; les Péhuenches, qui habitent les districts montagneux, ont croisé la race de ces animaux avec celle des chèvres, et il en est résulté un animal plus grand que le mouton, dont le poil a la plus grande analogie avec celui de la chèvre d'Angora.

L'agriculture, trop longtemps négligée, a fait au Chili, depuis plusieurs années, de rapides progrès. Les végétaux importés d'Europe ont prospéré sur tous les points de la république où on a voulu les cultiver, et constituent la véritable richesse du pays. Le produit des terres varie, selon les localités, de 40 à 60 pour un; mais il n'est pas rare de trouver des terrains plus fertiles où il s'élève, dans les bonnes années, jusqu'à 100 et 120 pour un, et où il flotte, en temps ordinaire, entre 63 et 72. Le prix des céréales a éprouvé une forte augmentation depuis la révolution, par suite de l'accroissement de la population, de l'augmentation du numéraire, et de la répartition plus générale des capitaux. Indépendamment du blé, l'orge

et le maïs sont cultivés ici avec un grand succès. Le chanvre et le lin y réussissent très-bien, notamment dans les vallées humides; mais on n'y entretient ces plantes que pour fournir à la consommation locale. La vigne, l'olivier, la canne à sucre, les orangers, les citronniers, les cédrats et la plupart des arbres fruitiers de l'Europe donnent les mêmes produits à peu près que sur leurs terrains primitifs. Le vin est généralement sucré, et laisse souvent un peu d'âpreté à la gorge; celui que l'on tire des vignes cultivées le long du fleuve Itata est le plus estimé, et on en envoie tous les ans une grande quantité au Pérou. Depuis les frontières de ce dernier pays jusqu'au Rio-Maule, les sarments attachés à des échelas y sont coupés à une hauteur de trois à quatre pieds; au delà, les cepes sont couchés sur la pente des collines. On fait dans de certains districts un vin muscat très-estimé. L'alcool qu'on retire des vins du Chili est très-fort; il s'en exporte une bonne quantité. L'olivier est surtout cultivé avec succès aux environs de la capitale; les pommiers, les poiriers, les amandiers, les noyers, les pêchers, les noisetiers et d'autres arbres fruitiers croissent sans soins et sans culture, et forment, sur plusieurs points du territoire, des forêts de dix à douze lieues d'étendue. Les légumes, tels que les petits pois, haricots, les pommes de terre, les choux, les betteraves et autres, y ont également bien prospéré. Le tabac était autrefois importé du Pérou; mais, depuis peu d'années, une société de capitalistes a fait l'acquisition d'un terrain considérable qu'elle a destiné à la culture de cette plante.

Nous avons parlé plus haut des mines et de leurs riches produits; il nous reste à ajouter qu'il résulte d'un message adressé au congrès par le président du Chili le 5 juin 1834, que les travaux des mines continuaient avec le plus grand succès; que les laboratoires étaient insuffisants pour contenir les produits métalliques de la province de Coquimbo, et que l'ex-

(*) Notes d'un officier supérieur français sur le Chili, etc.; Journal des voyages, t. XXV.



Costumes du peuple Chilien.

Wm. Linnell del.

Prussin del.

traction de l'argent en barres qui, avant la révolution, n'était annuellement que de 20 à 22,000 marcs, s'était élevée à 160,000 marcs, dont plus de 10,000 avaient été contrôlés.

Les principaux articles du commerce d'exportation sont : les métaux, le blé, le vin, les laines, le suif, la graisse, les bois de construction, les cordages, les fruits, les légumes, la viande sèche, et autres ; ceux d'importation sont : les étoffes d'Europe, les articles de mode, la quincaillerie, le sucre, le riz, le coton, etc. L'importation des livres est exempte de tout droit.

Les ports du Chili sont ouverts aux navires de toutes les nations neutres et amies ; ceux de Valparaiso, de Talcahuano et de Coquimbo sont réservés à l'entrée des marchandises étrangères de toute espèce. Le tarif des droits de douane est basé sur un système d'imposition *ad valorem* calculé, terme moyen, à vingt-cinq pour cent. Les droits sur les exportations varient de cinq à sept pour cent ; l'argent monnayé paye neuf pour cent. L'exportation de l'or ou de l'argent en lingots est prohibée.

Quelques manufactures se sont récemment établies au Chili, telles que des papeteries, des fabriques d'étoffes de flanelle et de gros draps. Il y a à Santiago une manufacture de sacs de toile, et environ quarante tanneries où l'on emploie l'écorce du *laurus linguy* pour tanner les peaux de bœufs, celle du *peumo* (*laurus peumo*) pour les peaux de vaches et de moutons, et la racine du *panke* (*gusmera scabra*) pour apprêter les peaux de chèvres.

De nombreuses imprimeries ont succédé à celle qui, la première, fut introduite au Chili en 1811. L'*Aurora de Chili* parut à Valparaiso en 1812. En 1826, on comptait sept journaux dans la même ville, et vingt-six dans les autres villes réunies.

Il n'existe au Chili que trois routes praticables pour les voitures ; la première est celle qui, de Santiago, mène à Valparaiso, sur une longueur de cent milles environ, à travers trois ou quatre

chaînes de montagnes considérables. La seconde, également ouverte entre ces deux villes, passe à Mélipilla ; elle est plus longue de trente à quarante milles, mais plus douce et mieux entretenue que la première. La troisième, enfin, conduit de Santiago à la Concepcion ; la distance est de quatre cent cinquante milles.

Un courrier part tous les jours de Santiago pour Valparaiso, et fait le trajet en dix-huit heures. Il en part un, chaque semaine, pour Mendoza ; la distance est de trois cent dix milles, qui ne peuvent se faire qu'en six jours. Il faut douze jours pour aller de la capitale du Chili à Buénos-Ayres (*).

(*) Les armes du Chili représentent une colonne surmontée d'une étoile, et au revers un volcan enflammé. Le pavillon est tricolore et disposé de la manière suivante : il se divise en deux parallélogrammes égaux placés horizontalement. Celui du bas est rouge ; le supérieur est divisé lui-même en deux carrés, l'un, qui touche au mât, porte une étoile blanche sur un fond bleu, l'autre est entièrement blanc. Le pavillon de Valparaiso présente les mêmes couleurs autrement disposées. Le parallélogramme inférieur est blanc, celui de dessus est rouge, et porte dans l'angle supérieur placé près du mât un petit carré bleu marqué d'une étoile blanche. Le pavillon de beupré est entièrement bleu et porte également l'étoile blanche au centre.

Les armes de Buénos-Ayres consistent en un écusson, divisé transversalement en deux bandes, azur et argent, et entouré d'une couronne de laurier. Un soleil naissant et une pique surmontée du bonnet de la liberté figurent au milieu de l'écusson. Le pavillon de guerre forme trois bandes transversales. Celle du milieu est blanche et porte, au centre, un soleil d'or ; les deux autres sont bleues. Le pavillon marchand forme également trois bandes, dont celle du milieu est blanche et les autres bleues ; mais elles sont placées verticalement, et on n'y trouve pas le soleil d'or.

Les armes du Paraguay représentent une palme et une branche de maté entrelacées ensemble et surmontées d'une étoile. Le pavillon offre une étoile blanche sur un fond vert clair ; mais la cocarde et le drapeau des soldats sont tricolores, savoir : rouge, bleu et blanc.

Costumes. Le costume le plus remarquable au Chili est celui des habitants de la Conception. Les hommes ajoutent à l'habit européen un élégant *poncho* ou un riche manteau. Les femmes portent un corsage très-orné; leur jupon plissé, de flanelle aux vives couleurs, de velours noir ou de brocart, est supporté par un large panier. Les femmes de la campagne elles-mêmes ont adopté l'usage du panier. Les dames couvrent leur tête d'une pièce de flanelle, ou quelquefois d'un chapeau assez semblable à celui des hommes; mais le plus souvent, elles vont nu-tête, pour étaler les longues tresses de leurs cheveux. Des rosaires, des bagues, des bijoux de toutes les formes complètent ce riche habillement (voy. pl. 23.)

Dans les autres parties de la république, le costume des hommes appartenant à la classe aisée est généralement anglais ou français, à l'exception du *poncho*. Celui des dames tient à la fois de l'europpéen et du péruvien; elles portent de petits *ponchos* d'un travail exquis, des chapeaux noirs ornés de plumes, des paniers de petite dimension, et des robes de couleurs variées, ornées de franges, de rubans et de paillettes.

Le costume des *quassos* diffère peu de celui des Araucans; il s'en rapproche surtout par l'usage du *poncho* national. Ils ont des guêtres de serge, et des éperons d'une grandeur souvent démesurée; on en voit même qui portent l'éperon sans chaussure (voyez pl. 24.)

Population. La population chilienne se compose de créoles, d'Européens, d'Indiens, de nègres, de mulâtres et de métis ou *quassos*. On a cru longtemps qu'une tribu, appelée *Césarés*, qui tirait son origine des équipages de l'*Armada*, envoyée à l'époque de la conquête de l'Amérique,

par l'évêque de Placentia, pour découvrir les Moluques, et qui fit naufrage dans le détroit de Magellan, résidait dans une ville de l'intérieur du Chili. Selon quelques auteurs, cette tribu devait son origine au commerce des Araucans avec les femmes blanches qu'ils avaient enlevées à Osorno en 1599. Don Luis Cabrera, gouverneur du Tucuman, fit, en 1638, de vaines recherches pour découvrir les Césarés; le jésuite Mascardi ne fut pas plus heureux. Le père Jérónimo Montemayor crut les avoir trouvés: « Les Césarés, dit Alcédo, sur le compte desquels on a publié tant de fables, sont à peine connus. On sait seulement qu'ils ont le teint d'une couleur agréable et le caractère très-doux. Ils ont quelque connaissance du christianisme, mènent une vie nomade, et plusieurs voyageurs affirment avoir entendu le son des cloches dans le pays qu'ils habitent. »

Le recensement de 1791 ne portait la population du Chili qu'à 750,000 âmes (non compris les indigènes indépendants). Selon M. d'Yrisarri, secrétaire d'État au Chili, elle était, il y a peu d'années, de 1,200,000; et d'après M. Egana, ministre de l'intérieur en 1813, de 1,503,000, répartis ainsi: depuis la frontière septentrionale jusqu'au fleuve Bio-Bio, 1,380,000; dans l'Araucanie, 18,000; pour le département de Valdivia, 15,000; et l'archipel de Chiloé, 90,000. Enfin, M. Balbi l'estime à 1,400,000. On pense que le nombre des nègres s'élève à 40,000.

Quand on oppose la faiblesse de cette population à l'étendue et à la richesse du pays où elle vit, on s'étonne et on s'afflige profondément de la voir perpétuer ses dissensions intestines avec un acharnement que rien ne peut lasser, au lieu de jouir paisiblement des biens que la Providence a répandus sur cette terre avec tant de générosité.